

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FORME ROMANESQUE ET TRAVAIL DE MÉMOIRES DES FEMMES :
ANALYSE SOCIOCRITIQUE DU ROMAN PURGE DE SOFI OKSANEN

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

MARIE-CHRISTINE SAVARIA

NOVEMBRE 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.03-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

La réussite de ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'aide, l'appui et le soutien de plusieurs personnes.

Premièrement, je remercie mon directeur de recherche Louis Jacob pour son soutien, sa disponibilité et sa patience durant ces quatre dernières années de rédaction. Ses conseils, son ouverture et son enthousiasme face à mon projet ont permis de le réaliser et de conserver l'originalité de ma démarche.

Deuxièmement, je souhaite remercier mes ami-es et ma famille qui m'ont soutenu et écouté tout au long des nombreuses années consacrées à la réalisation du présent mémoire. Les encouragements et la confiance continue de celles et ceux qui m'entourent ont été très précieux tout au long du chemin parcouru.

Et finalement, je souhaite tout particulièrement remercier Mélanie Beauregard pour son soutien, son écoute indéfectible et ses nombreuses révisions. Ce mémoire n'aurait certainement pas pu voir le jour sans l'ensemble de son aide et de ses conseils depuis nos premiers cours de baccalauréat.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX	V
RÉSUMÉ	VI
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I STRUCTURES ET DYNAMIQUES DES MÉMOIRES COLLECTIVES	5
1.1 Définitions, composantes et dynamiques des mémoires collectives	5
1.1.1 Définitions et composantes	6
1.1.2 Dynamiques des mémoires collectives	12
1.2 Les obstacles aux récits mémoriels des femmes.....	15
1.2.1 Le silence des femmes : structures mémorielles genrées et image de la guerre.....	15
1.2.2 Perspectives théoriques des violences sexuelles et de leurs mémoires	22
1.3 Dynamiques des mémoires postsoviétiques estoniennes.....	31
1.3.1 La mémoire collective estonienne et de ses régions mnémoniques	32
1.3.2 Les violences sexuelles de l'occupation soviétique en Estonie : mémoire concurrente, mémoire effacée	37
CHAPITRE II APPROCHES THÉORIQUES ET ANALYTIQUES DU TEXTE LITTÉRAIRE	44
2.1 Approches sociocritiques : <i>sociologie du texte</i> et <i>théorie du discours social hégémonique</i>	45
2.2 Approches féministes de la littérature : <i>écriture au féminin</i> et <i>critique littéraire féministe</i>	55
CHAPITRE III ANALYSE SOCIOCRIQUE : PRÉSENTATION DU ROMAN ET DU CADRE D'ANALYSE	62
3.1 Présentation du roman et de sa trame narrative	63

3.2	Éléments de sociocritique du roman <i>Purge</i>	67
3.3	Cadre d'analyse	70
3.3.1	Typologie des modèles de féminité : intertextualité et travail des mémoires	70
3.3.2	Analyse thématique : justification et présentation	83
CHAPITRE IV ANALYSE THÉMATIQUE : TRAVAIL DES MÉMOIRES ET CONTRE-DISOURS FÉMINISTE DU SOCIOGRAMME DE LA GUERRE DANS LE ROMAN <i>PURGE</i> DE SOFI OKSANEN		85
4.1	Idéologie : Ruptures historiques et continuité des rapports de genre	85
4.1.1	Femme estonienne	86
4.1.2	Superwoman soviétique	87
4.1.3	Barbie-girl	88
4.1.4	Féministe	90
4.2	Violences sexuées et sexuelles : silence et continuité	91
4.2.1	Femme estonienne	91
4.2.2	Superwoman soviétique	96
4.2.3	Barbie-girl	99
4.2.4	Féministe	101
4.3	Agentivité : performativité et quête de la sécurité	105
4.3.1	Femme estonienne	106
4.3.2	Superwoman soviétique	107
4.3.3	Barbie-girl	112
4.3.4	Féministe	116
4.4	Conclusions d'analyse : Travail de mémoire, travail des mémoires	122
CONCLUSION		125
ANNEXE A EXTRAITS DU ROMAN <i>PURGE</i> DE SOFI OKSANEN		129
BIBLIOGRAPHIE		172

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
Tableau 4.1 Conclusions d'analyse du roman <i>Purge</i> de Sofi Oksanen	122

RÉSUMÉ

Notre recherche vise à présenter le texte littéraire de forme romanesque comme alternative aux formes traditionnelles de transmission des mémoires collectives, et comme lieu d'un travail de mémoire des femmes. Plus spécifiquement, nous analysons le roman *Purge* de Sofi Oksanen qui met en scène les mémoires invisibilisées depuis la Deuxième Guerre mondiale en Estonie, et qui questionne les relations de pouvoir et les rapports de genre.

Nous débutons tout d'abord par une présentation des théories classiques des mémoires collectives à l'aune d'une critique féministe. Nous présentons ensuite les éléments d'une approche littéraire sociocritique, ainsi que les courants de l'écriture au féminin et de la critique littéraire féministe. Notre cadre d'analyse vise à explorer le travail de mémoire des femmes victimes de violences sexuelles dans l'espace soviétique et postsoviétique estonien, tel qu'il apparaît dans le roman. Nous démontrons la présence d'un contre-discours féministe qui s'oppose au sociogramme de la guerre. Le roman expose notamment la continuité transhistorique et transgénérationnelle des violences sexuelles et sexuées envers les femmes; il problématise l'agentivité des personnages et la continuité idéologique des rapports de genre. Le traitement de ces thèmes dans la forme romanesque déconstruit l'image de la guerre reproduite par les mémoires collectives hégémoniques et favorise le travail de mémoire des femmes.

Mots-clés : Agentivité, Estonie, Féminisme, Guerres, Littérature, Mémoires collectives, Travail de mémoire, Trafic sexuel, Violences sexuées, Violences sexuelles.

INTRODUCTION

Les XX^e et XXI^e siècles ont été marqués par plusieurs conflits qui ont donné lieu à des développements mémoriels particuliers. L'« ère du témoin¹ », à travers laquelle les nouveaux groupes de victimes se sont construits et ont pris la place des héros nationaux dans bien des mémoires collectives, a eu un impact important sur l'ensemble des structures par lesquelles les mémoires peuvent aujourd'hui être construites et pensées (Wieviorka, 1998). L'entrée en scène des mémoires des victimes a permis l'expression et la reconnaissance des voix singulières et des traumatismes qui, jusque-là, passaient inaperçus. Cela est venu brouiller les questions identitaires, comme le souligne Brubaker, mais également permettre l'expression de plusieurs groupes qui n'avaient pas d'espace d'expression quelques décennies plus tôt (Brubaker, 2001). Dans ce contexte, la question des violences sexuelles dans les contextes de conflits armés est de plus en plus étudiée et dénoncée (Card, 1996; Erikson Bazz et Stern, 2009; Guenivet, 2001; Kirby, 2012; Lee Koo, 2002; Nahoum-Grappe, 2006; Nordstrom, 2005; Ricci, 2014; Robert, 2013; Seifert, 1996; Skjelbaek, 2001).

L'organisation systématique des violences sexuelles dans les contextes de guerre n'est pas un phénomène nouveau, mais a connu une réflexion et une reconnaissance internationales significative seulement suite à la guerre de Bosnie-Herzégovine, à la fin du XX^e siècle. Plusieurs explications peuvent être données sur cette reconnaissance tardive, la plus répandue est que, pour la première fois, les violences

¹ Annette Wieviorka utilise le terme *ère du témoin* pour désigner la place de plus en plus importante qu'ont prise les témoins dans la construction des mémoires collectives depuis la Deuxième Guerre mondiale (Wieviorka, 1998).

sexuelles ont été le fait d'une organisation systématique qui a laissé des traces, notamment avec les « camps de viols ». (Guenivet, 2001; Nordstrom, 2005; Seifert, 1996, p. 35).

Pourtant, malgré une présence de plus en plus marquée des violences sexuelles et sexuées dans l'imaginaire collectif des conflits armés, la présence des victimes de violences sexuelles dans les mémoires collectives et dans l'histoire demeurent plutôt timide. On retrouve peu de traitement concret de l'expérience traumatique des femmes victimes de violences sexuelles que ce soit dans les mémoires collectives ou dans la couverture des conflits armés (Nordstrom, 2005). C'est le cas notamment des violences sexuelles envers les femmes de l'espace soviétique et postsoviétique par les soldats de l'Armée rouge (Beever, 2004; Blum et Regamey, 2014; Burds, 2009; Epp, 1997; Gertjejanssen, 2004; Le Bonhomme, 2015; Mark, 2005; Merridale, 2012; Moine, 2008; Morris, 1996; Petö, 2008, 2003) ou du trafic sexuel né de l'instabilité de la dissolution des régimes communistes (Belleau, 2001; Colin, 2003; Corrin, 2003; Darley, 2006; Malarek, 2003; Marcovich, 2006; Siddarth, 2017). La présence de ces expériences sexuées demeure marginale dans les mémoires collectives et l'historiographie, malgré le développement de nouveaux champs tels que l'histoire orale, l'histoire du corps, l'histoire des émotions, etc.

Dans le cadre de notre recherche, nous nous intéresserons à l'invisibilisation des mémoires des femmes et plus particulièrement des femmes victimes de violences sexuelles. Cela nous permettra de développer une problématique importante de la mémoire collective, celle de la sous-représentation des expériences des femmes et, plus généralement, de poser de nouvelles limites et critiques aux mémoires collectives telles qu'elles se sont instituées. Cela nous amènera à nous tourner vers une forme alternative de représentation et de reconnaissance des mémoires invisibilisés: le texte littéraire.

Plus précisément, notre recherche se concentrera sur l'analyse du roman *Purge* de Sofi Oksanen et des procédés littéraires par lesquels il aborde les violences sexuelles de la période soviétique et postsoviétique. Nous analyserons les procédés qui mettent en scène les viols et violences sexuelles par les soldats de l'Armée rouge suite à la Deuxième Guerre mondiale, et le trafic sexuel des femmes qui a suivi la dissolution des régimes communistes. Nous tenterons par la suite de comprendre la manière dont le roman *Purge* s'inscrit dans une démarche de travail des mémoires des femmes de l'espace postsoviétique.

Le présent mémoire sera divisé en quatre chapitres qui nous permettront de couvrir les éléments théoriques de notre objet de recherche, de proposer une alternative analytique, et de tester celle-ci dans le cadre d'une analyse thématique du roman.

Dans le premier chapitre, nous nous attarderons tout d'abord à la question des mémoires collectives. Nous débuterons par les théories plus classiques, puis nous aborderons la critique féministe de certains aspects des mémoires collectives afin d'identifier les obstacles que rencontrent l'expression et la reconnaissance des récits des femmes dans les mémoires collectives.

Nous présenterons ensuite un portrait global des mémoires collectives estoniennes et des dynamiques qui les structurent. Cela nous permettra de présenter le contexte mémoriel dans lequel notre analyse de *Purge* se situe. Nous nous concentrerons sur les aspects mémoriels de la période de l'occupation soviétique et de la période préssoviétique même si le roman que nous analyserons couvre également la période postsoviétique. Considérant l'ensemble des enjeux qui entourent encore aujourd'hui la question du trafic sexuel des femmes dans l'espace postsoviétique, nous considérerons celle-ci comme une réalité actuelle et non mémorielle. Le travail de mémoire du roman réside justement dans le fait de marquer la continuité des violences sexuelles durant l'occupation soviétique, mais également de les mettre en relation avec les violences actuelles du trafic sexuel.

Dans le deuxième chapitre, nous explorerons les approches sociologiques et littéraires qui seront utiles à notre analyse. Nous présenterons tout d'abord celle de la sociocritique et plus particulièrement la sociologie du texte de Zima et la théorie du discours social hégémonique d'Angenot. La combinaison des éléments théoriques de ces deux auteurs nous permettra de lier le courant sociocritique aux théories des mémoires collectives. Nous présenterons par la suite les approches féministes de la littérature afin d'ajouter la perspective féministe critique nécessaire à notre analyse. Nous verrons comment les éléments que nous apportent l'écriture au féminin et la critique littéraire féministe nuancent et approfondissent l'approche sociocritique.

C'est dans le troisième chapitre que nous expliciterons notre cadre d'analyse. Nous y exposerons la trame narrative et les éléments centraux du roman selon les concepts clés de notre approche sociocritique féministe. Nous présenterons ensuite la typologie des modèles de féminité qui coexistent dans *Purge*. Cette typologie nous éloignera du récit historiographique et permettra d'appréhender le roman sur la base de l'agentivité des personnages féminins. Nous croiserons ces modèles de féminité avec une série de thèmes sélectionnés concernant la question des violences sexuelles et du travail de mémoire.

Le quatrième et dernier chapitre rendra compte des résultats de notre analyse. Le fil conducteur de notre analyse est le contre-discours féministe construit par le roman. Nous identifierons le noyau auquel le roman s'oppose en tant que sociogramme de la guerre. Ce sociogramme renvoie aux relations de pouvoir en contexte de guerre, mais nous l'étendrons plus largement à la situation d'instabilité économique et politique qui marque la fin du régime soviétique. Dans ce dernier chapitre, nous démontrerons la manière dont le traitement narratif des thèmes de l'idéologie, des violences sexuelles et sexuées et de l'agentivité produit un contre-discours féministe, et comment ce contre-discours participe d'un véritable travail de mémoire.

CHAPITRE I

STRUCTURES ET DYNAMIQUES DES MÉMOIRES COLLECTIVES

Ce premier chapitre nous permettra de présenter les éléments théoriques et contextuels des mémoires collectives. Nous nous concentrerons particulièrement sur les questions et enjeux mémoriels dans leurs aspects conceptuels que nous utiliserons ensuite pour aborder le contexte de notre analyse, la mémoire collective estonienne. Nous verrons tout d'abord les définitions, composantes, dynamiques et relations de pouvoir des mémoires collectives qui nous permettront de tracer un portrait d'ensemble des théories classiques qui se sont penchées sur celles-ci. Nous passerons ensuite aux perspectives féministes afin de présenter les obstacles rencontrés par les mémoires des femmes dans leurs expressions et leurs reconnaissances. Nous reprendrons alors les relations de pouvoir qui structurent les mémoires collectives que nous avons vu dans la première section pour en démontrer la spécificité des rapports de genre. Nous présenterons ensuite la mémoire collective estonienne et les enjeux des mémoires des femmes propres à cette mémoire. Cela nous permettra de cadrer contextuellement le reste de notre recherche.

1.1 Définitions, composantes et dynamiques des mémoires collectives

Avant d'aborder les perspectives féministes et le contexte spécifique de notre recherche, nous nous attarderons aux éléments structurants des mémoires collectives. Pour ce faire, nous aborderons les théories plus classiques des mémoires collectives qui nous permettront d'en comprendre les mécanismes et les dynamiques. Nous verrons tout d'abord ce que nous entendons par mémoire et mémoire collective et

nous concentrerons principalement sur la notion de *travail de mémoire*. Nous y aborderons également l'histoire en tant que discipline scientifique de la mémoire et les autres formes actuelles des mémoires collectives. Nous passerons par la suite à leurs dynamiques et luttes pour la reconnaissance. Cette section nous permettra d'établir les bases théoriques pour nos deux prochaines sections concernant les obstacles de la mémoire des femmes d'un point de vue général ainsi que le contexte mémoriel estonien postsoviétique sur lequel portera notre analyse.

1.1.1 Définitions et composantes

Quelques éléments indispensables de définition, avant tout, qui nous permettront par la suite d'aborder les mécanismes *d'abus de mémoire*.

Dans un premier temps, afin de définir ce que nous entendrons ici par *mémoire collective*, nous débiterons en démêlant le rapport complexe qui la lie à la discipline historique. Pour ce faire, nous nous baserons principalement sur les théories et analyses de Paul Ricoeur (2001), Tzvetan Todorov (1995, 2000) et Enzo Traverso (2005, 2012). C'est à travers le principe de mémoire comme matrice d'histoire (Ricoeur, 2001, p. 106) que plusieurs auteur-es développent cette distinction. Cela permet de rendre compte du fait que l'histoire et la mémoire ne sont pas deux développements du passé évoluant parallèlement, mais bien des éléments interreliés répondant à des fonctions différentes. La discipline historique n'est pas un élément distinct de la mémoire collective, mais une partie de celle-ci. L'histoire se distingue donc par une prétention plus universaliste et objective, tandis que la mémoire collective se caractérise par la singularité et la subjectivité. En fait, l'histoire met le passé à distance et tente ainsi de l'appréhender de manière objective, alors que la mémoire met de l'avant la subjectivité de sa démarche qui consiste en une réactualisation constante du passé à la lumière du présent. L'histoire vise donc la

transposition de la mémoire à l'intérieur des structures et logiques historiques. Ainsi, l'histoire participe aux mémoires au sens où elle est une de ces activités de remémoration, mais tente de se distancier de tout aspect subjectif (émotif, traumatique, etc.) qui caractérise habituellement la mémoire. Cela se fait notamment par l'instauration de méthodes basées sur le principe chronologique. Ce temps chronologique est utilisé pour classer et catégoriser les événements. Cette classification se répercute par la suite dans les logiques commémoratives et discursives dans lesquelles se construisent les mémoires.

Malgré que les règles de ces logiques chronologiques soient définies à travers la discipline historique, l'histoire demeure régie par la matrice mémorielle qui en définit les composantes, notamment à travers les dynamiques que nous verrons plus loin. Bien entendu, la mémoire peut prendre diverses formes : cérémonies ou monuments commémoratifs, musées, témoignages ainsi que d'autres formes de commémoration publiques et privées. L'histoire, en retour, redéfinit les structures mémorielles. La reconnaissance scientifique de l'histoire s'accompagne d'une tendance à donner un statut privilégié à l'histoire dans la rectitude de l'information mémorielle. Pourtant, comme nous l'a démontré Todorov, le travail des historien-nes est, lui aussi, indéniablement orienté : « Le travail de l'historien comme tout travail sur le passé ne consiste jamais seulement à établir des faits, mais aussi à choisir certains d'entre eux comme étant plus saillants et plus significatifs que d'autres, à les mettre ensuite en relation entre eux. » (Todorov, 2000, p. 50). Les historien-nes sont donc responsables, en partie, de forger et d'assurer la conservation des images que nous nous construisons des événements historiques. C'est le cas notamment de l'*image de la guerre* qui efface la présence des femmes, comme nous le verrons dans la prochaine section avec Carolyn Nordstrom (2005).

Il importe également, toujours pour mieux définir notre concept de mémoire collective, de rappeler l'importance du *travail de mémoire* (Ricoeur, 2001). Cet

aspect est central, car il permet de traiter des événements traumatiques vécus. Pour le comprendre, il faut se rapporter à la dichotomie que Ricoeur pose entre deuil et mélancolie. Le deuil est ce à quoi aspire le travail de mémoire, alors que la mélancolie est un état de répétition constante du traumatisme dont l'apogée, comme nous le verrons plus loin, est le *devoir de mémoire*. Le travail de mémoire est un processus dynamique et collaboratif. Son but est de dépasser le moment traumatique et de permettre l'oubli. Ce moment traumatique — que l'on retrouve chez Ricoeur en termes de « perte »² ou « perte de l'objet d'amour » — se transpose aisément dans les grandes guerres des XX^e et XXI^e siècles.

Le rapport mélancolique quant à lui est caractérisé, comme nous l'avons dit plus tôt, par la répétition. Cette répétition constante est le résultat d'un traitement du passé sans travail, sans exploration des éléments qui ont mené à la perte. Ceci empêche de dépasser le moment traumatique et cause la répétition des événements qui ont mené à celui-ci. Elle trouve d'ailleurs son apogée de représentation dans le *devoir de mémoire* caractéristique de l'abus de la *mémoire obligée*. Ce qui caractérise le devoir de mémoire est l'obligation, l'injonction au souvenir. Cette mémoire ne peut être que partielle en l'absence d'espace pour le travail qui pourrait dépasser la nostalgie en laissant place à l'oubli, mais également à la contradiction de l'objet de mémoire obligée. L'absence de travail de mémoire aurait donc pour résultat la répétition des événements. Le travail de mémoire ne consiste pas seulement à commémorer ou à reconnaître, mais également à analyser les causes, les effets et les éléments du traumatisme qui pourraient se reproduire.

Lorsque l'on regarde de plus près ce qui compose les mémoires collectives et en anime les dynamiques, notamment dans la construction des identités et des relations

² « La notion d'objet perdu trouve une application directe dans les « pertes » qui affectent aussi bien le pouvoir, le territoire, les populations qui constituent la substance d'un État. Les conduites de deuil, se déployant depuis l'expression de l'affliction jusqu'à la complète réconciliation avec l'objet perdu, sont d'emblée illustrées par les grandes célébrations funéraires autour desquelles un peuple entier est rassemblé. » (Ricoeur, 2001, p. 95)

de pouvoir, nous pouvons comprendre que plusieurs tirent avantage de ce maintien de la mémoire dans l'état mélancolique. Ces *abus de mémoire* (Ricoeur, 2001; Todorov, 1995) peuvent se regrouper en trois catégories : la mémoire empêchée, la mémoire manipulée et la mémoire obligée. Ce sont trois manières de détourner le travail de mémoire, notamment par la légitimation de la violence passée, présenté par Ricoeur comme un élément fondamental de l'histoire ³. Les abus de la mémoire passent de l'oubli à la mélancolie à des fins identitaires sans permettre l'établissement d'un travail de mémoire, car celui-ci rendrait alors compte de cette double interprétation possible des événements. Ce qui viendrait déstabiliser le discours qui sous-tend l'expression des mémoires collectives abusées : l'idéologie.

Pour maintenir leur position dominante, les groupes qui contrôlent la mémoire ne vont pas seulement justifier les violences passées dont ils sont responsables, ils vont également utiliser ces événements pour appuyer l'idéologie : « Ce que l'idéologie vise en effet à légitimer, c'est l'autorité de l'ordre ou du pouvoir — ordre, au sens du rapport organique entre tout et partie, pouvoir, au sens du rapport hiérarchique entre gouvernants et gouvernés. » (Ricoeur, 2001, p. 101). Car en imposant leur idéologie sur la mémoire collective, ceux qui abusent de la mémoire à leur profit, ne contrôlent pas seulement les événements; ils en contrôlent également la configuration narrative. Et c'est là que s'imbriquent mémoire collective, identité et idéologie comme reproduction des relations de pouvoir ⁴. En contrôlant, non seulement les médiums de

³ « Ce qu'il faut évoquer ici, c'est le rapport fondamental de l'histoire avec la violence. [...] [il n'existe] aucune communauté historique qui ne soit née d'un rapport qu'on peut assimiler sans hésiter à la guerre. Ce que nous célébrons sous le titre d'événements sont pour l'essentiel des actes violents légitimés après coup par un état de droit précaire. Ce qui fut gloire pour les uns, fut humiliation pour les autres. À la célébration d'un côté correspond de l'autre l'exécration. C'est ainsi que sont emmagasinées dans les archives de la mémoire collective des blessures symboliques appelant guérison. Plus précisément, ce qui, dans l'expérience historique, fait figure de paradoxe, à savoir *trop* de mémoire ici, *pas assez* de mémoire là, se laisse réinterpréter sous les catégories de la résistance, de la compulsion de répétition et finalement se retrouve soumis à l'épreuve du difficile travail de remémoration. » (Ricoeur, 2001, p. 95-96)

⁴ « Il est aisé de les rapporter respectivement aux divers niveaux opératoires de l'idéologie. Au plan le plus profond, celui des médiations symboliques de l'action, c'est à travers la fonction narrative que la mémoire est incorporée à la constitution de l'identité. L'idéologisation de la mémoire est rendue

la mémoire et leurs possibilités de reconnaissance, mais également les structures discursives par lesquels ces médiums peuvent s'exprimer, ceux qui visent à maintenir leur position dominante s'assurent du même coup que seuls les mémoires correspondants à leurs visées idéologiques se développent. Ce sera un élément majeur des obstacles rencontrés par les mémoires des femmes.

Les mémoires collectives sont de puissants outils d'établissement et de reproduction de ces relations de pouvoir et des idéologies qui y prennent place. Ceux qui profitent de cette idéologisation de la mémoire collective vont donc en organiser les abus à leur avantage afin de maintenir leur position de pouvoir et les structures qui le permettent :

Il devient ainsi possible de rattacher les abus exprès de la mémoire aux effets de distorsion relevant du niveau phénoménal de l'idéologie. À ce niveau apparent, la mémoire imposée est armée par une histoire elle-même « autorisée », l'histoire officielle, l'histoire apprise et célébrée publiquement. Une mémoire exercée, en effet, c'est, au plan institutionnel, une mémoire enseignée; la mémorisation forcée se trouve ainsi enrôlée au bénéfice de la remémoration des péripéties de l'histoire commune tenues pour les événements fondateurs de l'identité commune. La clôture du récit est mise ainsi au service de la clôture identitaire de la communauté. Histoire enseignée, histoire apprise, mais aussi histoire célébrée. À la mémorisation forcée s'ajoutent les commémorations convenues. Un pacte redoutable se noue ainsi entre remémoration, mémorisation et commémoration. (Ricoeur, 2001, p. 104)

Cette situation crée une difficulté supplémentaire pour les mémoires collectives qui cherchent à se faire reconnaître et qui ne permettent pas cette requalification. Toutes

possible par les ressources de variation qu'offre le travail de configuration narrative. Et comme les personnages du récit sont mis en intrigue en même temps que l'histoire racontée, la configuration narrative contribue à modeler l'identité des protagonistes de l'action en même temps que les contours de l'action elle-même. Le récit, rappelle Hannah Arendt, dit le « qui de l'action ». C'est plus précisément la fonction sélective du récit qui offre à la manipulation l'occasion et les moyens d'une stratégie rusée qui constitue d'emblée en une stratégie de l'oubli autant que de la remémoration. [...] Mais c'est au niveau où l'idéologie opère comme discours justificatif du pouvoir, de la domination, que se trouvent mobilisées les ressources de manipulation qu'offre le récit. » (Ricoeur, 2001, p.103)

les mémoires n'auront donc pas un accès égal à la reconnaissance, car le rapport entre commémoration et oubli se développe à travers des dynamiques reproduisant celles des relations de pouvoir.

Pour bien comprendre la portée de ce contrôle de la mémoire collective, il importe de les cadrer dans la notion de *relation de pouvoir*. Macé (2014) s'inspire des théories foucaaldiennes dans son utilisation du terme *relation de pouvoir*, plutôt que celui de *rapport de pouvoir*, afin de proposer une « alternative au paradigme de la domination que serait un paradigme du pouvoir » (Macé, 2014, p. 197). Par ce changement de paradigme, Macé présente le pouvoir comme un processus relationnel intrinsèquement lié aux relations sociales qui participent activement à sa construction. Cela vient déconstruire l'idée d'un pouvoir flottant qui régit des rapports de pouvoir qui se développent indépendamment des actions individuelles et collectives. Au contraire, c'est dans un rapport relationnel constant entre les individus et la collectivité que se forment les relations de pouvoir à travers le processus de requalification constante de ces relations. C'est alors que se développe le sentiment de domination.

Il n'y a pas domination parce que les rapports de pouvoir seraient définis par les observateurs comme structurels et surplombants la conscience même des acteurs, mais au contraire il n'y a domination qu'à travers l'expérience subjective d'un sentiment de domination, c'est-à-dire lorsque ce sont les acteurs eux-mêmes qui *requalifient* de façon réflexive et subjective leur expérience des rapports de pouvoir comme une expérience de la domination. Ce qu'il est important de souligner ici c'est que la domination ainsi définie n'est pas différente du pouvoir, elle n'est pas ce qui est au-dessus ou en arrière plan des interactions et des subjectivités : elle est le produit d'une opération de *requalification* des relations de pouvoir comme expérience de la domination. (Macé, 2014, p. 201-202)

Cette requalification des relations de pouvoir est permise par les codes mis en place par les individus et groupes qui en bénéficient et qui les construisent et les

institutionnalise. Nous aurons l'occasion de le voir un peu plus en détail dans le prochain chapitre.

1.1.2 Dynamiques des mémoires collectives

Arrêtons nous maintenant à la cohabitation des mémoires et à leurs luttes pour la reconnaissance.

Développée par Enzo Traverso (2005), la distinction entre *mémoire forte* et *mémoire faible* peut s'avérer très utile pour comprendre les dynamiques entre les mémoires. Tout d'abord, la mémoire forte est présentée comme la « mémoire officielle, entretenue par des institutions voire des États » (Traverso, 2005, p. 54). C'est donc la mémoire qui sera mise de l'avant et officialisée dans des processus de commémoration, et c'est celle qui bénéficiera le plus de la reconnaissance culturelle et politique. En d'autres termes, ce sera la mémoire collective du pouvoir en place, avec la configuration narrative qui lui est propre, son contexte identitaire et son idéologie. C'est également celle qui permettra la requalification des relations de pouvoir (Macé, 2014). En contrepartie, se retrouvent parallèlement à celle-ci, plusieurs mémoires faibles, c'est-à-dire des mémoires qui sont « souterraines, cachées ou interdites » (Traverso, 2005, p. 54). Ce sont les mémoires peu reconnues, parfois en raison d'entraves directes des groupes dominants qui profitent de la mémoire forte en place. Considérant que la « visibilité et la reconnaissance d'une mémoire dépendent aussi de la force de ceux qui la portent » (Traverso, 2005, p. 55), la question des élites ainsi que de leurs orientations idéologiques prendra une grande importance. Car bien que certaines mémoires faibles se rapprochent plus de la configuration narrative et de l'idéologie de la mémoire forte que d'autres, elles se caractérisent toujours par un rapport d'altérité dû aux inégalités présentes dans les relations de pouvoir qui les sous-tendent.

Dans le cadre de notre recherche, nous transposerons cette distinction entre mémoire forte et mémoire faible dans une opposition entre *mémoire collective* et *mémoire collective hégémonique*. La notion d'hégémonie est très utile pour présenter les entités discursives idéologiques et identitaires qui permettent l'instauration et la reproduction des relations de pouvoir. Nous la comprenons dans ce qu'Angenot (1989) nomme l'*hégémonie culturelle*. Il la définit comme : « l'ensemble des « répertoires » et des « statuts » qui confèrent à ces entités discursives de telles positions d'influence et de prestige et leur procurent des styles, formes, micro-récits et arguments qui contribuent à leur acceptabilité. » (Angenot, 1989, p. 20-21) L'utilisation du terme mémoire collective hégémonique nous permettra donc d'impliquer l'ensemble des dynamiques idéologiques et identitaires dominantes; tandis que les mémoires collectives renverront aux mémoires qui sont maintenues en dehors du cadre hégémonique et qui ne bénéficient pas d'une reconnaissance et d'une commémoration officielle.

Les mémoires collectives non hégémoniques n'échappent évidemment pas aux dynamiques idéologiques et identitaires et participent aussi à la requalification des relations de pouvoir. Ces mémoires sont toutefois plus susceptibles de développer un contre-discours dont nous verrons les modalités dans le prochain chapitre. Les mémoires dites faibles ne sont pas simplement passives et peuvent travailler activement à leur reconnaissance. Cela peut alors mener à une reconfiguration des structures mémorielles narratives et des entités qui les composent, notamment des actrices, acteurs qui y sont mis de l'avant.

Ce fut le cas de la mémoire des survivant-es de l'Holocauste qui ont réussi à faire basculer les mémoires pour se hisser du statut de mémoire faible à celui d'une mémoire forte, et ainsi reconfigurer la manière dont sont construites et pensées les mémoires collectives du XX^e siècle (Todorov, 2000; Traverso, 2005; Wieviorka, 1998). Cette reconfiguration prendra une grande importance dans le contexte que

nous analyserons ici, car elle concerne notamment les mémoires européennes et postsoviétiques. Les survivant-es de l'Holocauste ont dû lutter contre une configuration narrative héroïque, caractéristique des mémoires nationales du début du XX^e siècle, qui empêchait la reconnaissance du témoignage. Cette mémoire héroïque, qui persiste encore dans plusieurs contextes mémoriels (Amacher et Heller, 2010), était mise au service des idéologies nationalistes pour asseoir l'identité des États nation. Les victimes représentaient une faille, elles jetaient une ombre sur le passé glorieux de la nation et étaient tenues en partie pour responsables des événements. Les héros de la guerre et de la résistance étaient beaucoup plus utiles au nationalisme. Les survivant-es de l'Holocauste, à travers leurs luttes, ont toutefois pu s'inscrire graduellement dans les mémoires nationales. Cette configuration mémorielle n'est pourtant pas exempte des abus de mémoire et peut elle-même être instrumentalisée au profit des organisations internationales et des États. Ceci a toutefois entraîné des changements dans les dynamiques mémorielles et a semé l'espoir d'une reconnaissance pour les mémoires faibles (Brubaker, 2001 ; Wiewiorka, 1998).

La concurrence des mémoires se développe donc non seulement envers les mémoires fortes pour forcer l'inclusion ou les détrôner, mais également entre les mémoires faibles qui veulent leur petit bout de reconnaissance. Des compatibilités idéologiques cachées seraient nécessaires pour accéder à la reconnaissance et les mémoires franchement contradictoires demeureraient donc très problématiques. En attaquant les piliers du récit hégémonique, on fragilise l'idéologie et donc les pouvoirs en place. Comme nous venons de le voir très sommairement, les dynamiques mémorielles sont marquées par cette imbrication entre identité, pouvoir et idéologie ce qui inévitablement hiérarchise les mémoires collectives et les placent en situation conflictuelle. Cette exploration nous permet de conclure que les mémoires entrent dans des rapports dialectiques et dichotomiques (Ricoeur, 2001; Todorov, 1995, 2000; Traverso, 2005, 2012), mais également dialogiques (Bakhtine, 1975); car elles

ne sont pas seulement en opposition, elles sont également en dialogue les unes avec les autres, dans le contexte où elles prennent forme.

Ce qui saute aux yeux dans ces théories des mémoires collectives est le rôle central donné aux États dans l'idéologie et les relations de pouvoir. Il s'agit, selon nous, d'un biais important. Ce sera un des facteurs explicatifs de l'invisibilisation des femmes et de leurs mémoires sur lesquelles nous nous concentrerons dans la prochaine partie. Nous démontrerons comment les mémoires collectives hégémoniques contribuent à la requalification des rapports de genre issue de ces relations de pouvoir et les conséquences importantes que cela aura sur l'expression de la mémoire des femmes, particulièrement des victimes de violences sexuelles.

1.2 Les obstacles aux récits mémoriels des femmes

Les femmes doivent surmonter de multiples obstacles pour exprimer leurs mémoires collectives dans le contexte mémoriel que nous venons de présenter sommairement. Face à l'expérience de la guerre, les obstacles touchent autant la participation des femmes à l'effort de guerre que les crimes dont elles sont les victimes, ainsi que leurs récits et témoignages en tant que survivantes. Nous nous concentrerons ici sur les contextes de guerre et les aspects théoriques spécifiques à l'analyse des violences sexuelles qui seront nécessaires à notre analyse.

1.2.1 Le silence des femmes : structures mémorielles genrées et image de la guerre

Avant d'aborder les obstacles que rencontrent les mémoires des femmes, il nous apparaît important de situer notre critique des relations de pouvoir en terme de *rapports de genre* et non de *rapports de sexe*. Nous utiliserons donc le genre femme et le genre homme en tant que catégories construites socialement et performées par

ceux et celles qui se reconnaissent et sont reconnus à travers ces catégories (Butler, 2005, 2010). Cette perception sociale et cette performativité sont encadrées par les codes, normes et structures des relations de pouvoir. En lien avec le paradigme du pouvoir de Macé (2014), les inégalités qui régissent ces rapports ne sont pas issues d'une domination, ou pour reprendre la terminologie féministe d'un patriarcat, qui serait flottant, mais de l'hégémonie qui sert à la requalification constante de ces relations de pouvoir. Les obstacles rencontrés par les femmes dans l'expression et la reconnaissance de leurs mémoires collectives ne sont donc pas le résultat d'une domination abstraite, mais bien d'un processus conscient de constructions des institutions et des codes sociaux dans la perspective de reproduire ces rapports de genre. En ce sens, les mémoires collectives participent à la requalification des inégalités et des rapports de domination de genre au sein des relations de pouvoir.

Les structures de la mémoire collective influent de manière forte sur les mémoires des violences sexuelles envers les femmes et même, plus globalement, sur les mémoires des femmes. Les traces des expériences sexuées ⁵ (violences sexuelles et autres expériences quotidiennes ou particulières liées aux conditions des femmes) dans les mémoires collectives hégémoniques sont plutôt timides, parfois même inexistantes. L'histoire des femmes nous permet de voir qu'en plus de la censure historique, il existe une incompatibilité avec plusieurs de ces expériences et les structures de l'historiographie et des mémoires collectives, et ce, malgré les transformations importantes qu'elles ont connues dans les dernières décennies (Dumont, 2001; Fahmy-Eid, 1997; Hotte et Cardinal, 2002; Loraux, 1988).

Michèle Riot-Sarcey (1988) a mis en lumière le fait que l'histoire classique persiste à être pensée en terme d'évènement, ce qui avantage l'action des hommes et rend

⁵ Malgré que nous situons notre recherche en terme de genre et non de sexe, nous utiliserons tout de même les termes d'expériences sexuées et, plus loin, de violences sexuées car les catégories qui permettent ces expériences et ces violences sont pensées idéologiquement en terme de sexe et dans une forme essentialiste, voir biologisante, que nous considérons importante de conserver pour les situer.

difficile la reconnaissance de l'action des femmes. Les éléments du quotidien des femmes ou les violences sexuelles, s'accompagnent bien rarement d'archives ou de témoignages et ne s'inscrivent pas nécessairement aussi bien dans le temps historiographique chronologique, dans les champs politiques, économiques ou culturels. Ces expériences de femmes ne semblent pas correspondre à ce que l'histoire considère comme événement. Bien entendu, une large part de l'historiographie s'est éloignée radicalement de l'histoire événementielle, et peut donc reconnaître la place et l'agentivité des femmes.

Un autre obstacle important est la persistance de la construction nationaliste des mémoires collectives institutionnalisées (Scott et Varikas, 1988). Cette orientation entraîne une vision des événements avec des rôles et des camps très tranchés. Ces réalités, le plus souvent binaires (nous versus eux, victimes versus bourreaux, nation versus nation), s'appliquent difficilement à bien des situations de femmes où les frontières sont beaucoup plus floues et où les « ennemis » se trouvent parfois à l'intérieur même de la nation et des groupes de victimes. Dans bien des cas, lorsqu'elles sont prises en compte, les expériences vécues par ces femmes seront pensées et développées en des termes nationalistes, ce qui aura pour conséquence une dépossession et une instrumentalisation de l'expérience de ces femmes. (Lee Koo, 2002; Mark, 2005; Nordstrom, 2005; Seifert, 1996)

Pour comprendre plus particulièrement la manière dont les mémoires des femmes peinent à s'exprimer dans les contextes de guerre, il faut prendre en considération les structures historiques et mémorielles que nous venons de présenter, mais également le contexte des conflits armés. Le point de départ principal est l'image traditionnelle de la guerre comme combat qui tend à oblitérer les besoins des personnes qui cherchent à survivre, qu'elles soient ou non au front (manger, dormir, soigner, s'organiser, s'entraider, etc.) (Nordstrom, 2005). Le résultat en est que les victimes de la guerre continuent d'être présentées majoritairement comme des soldats, alors que depuis

déjà plus d'un siècle la très grande majorité sont des civil-es ⁶. Les femmes et les enfants constituent la majorité de ces victimes civiles considérées comme une masse anonyme. Le silence sur ces victimes entraîne donc le silence des femmes.

Il nous faut donc distinguer la réalité de la guerre, et son image (Nordstrom, 2005; Seifert, 1996). Le renforcement de ce que Nordstrom (2005) appelle l'*image de la guerre*, notamment à travers les champs lexicaux utilisés, a des conséquences directes sur le développement de la mémoire collective et ses dynamiques.

By using words like *unforeseen* or *inadvertent*, civilian victims are reduced to insignificance in the context of the conflict, and their suffering is disparaged. This is also reflected in the difference that is made between civilian and military casualties. In the cultural memory, too, the loss of life among the civilian population and, in particular the wartime experience and sufferings of women are dealt with in a completely different way than the fate of soldiers. (Seifert, 1996, p. 38)

Bien sûr, la situation a changé depuis l'avènement de l'ère du témoin et notamment la prise de parole des victimes de l'Holocauste. Mais la culture de la guerre et son image persistent malgré le travail de reconnaissance effectué par les victimes sur de nombreux territoires. Il s'agit encore, notons-le, d'un travail de mémoire principalement masculin et dont les modalités peuvent être un frein à l'expression de la mémoire des femmes (Brubaker, 2001 ; Wieviorka, 1998).

Cette *image de la guerre*, reproduite par les mémoires collectives hégémoniques et en partie par les mémoires collectives non hégémoniques, a un impact considérable sur

⁶ « The accepted view is that unfortunately, but sometimes inevitably, it happens that civilians fall victim to acts of war. Warfare "proper" is considered to be the confrontation that takes place between soldiers. There is much to be said against this definition of war.

First, the figures on the number of civilian victims of the wars in this century give a dramatically different picture. They attest to a worldwide systematic involvement of the civilian population (mostly women and children). » (Seifert, 1996, p. 38)

les traces et les documents que laisseront les femmes et qui pourront par la suite être utilisés comme sources dans le cadre du travail mémoriel.

Academic theory suffers under these burdens: even the most honorable theorist can do little if the only data she or he has access to has been collected by military and political officials with vested interests (and who walks the frontlines counting casualties ?), and then further edited by media sources with other vested interest. (Nordstrom, 2005, p. 403)

Bien plus qu'une question de sources, les images et les théories de la guerre, qui sont utilisées pour analyser les conflits armés, se répercutent de manière structurante sur la création des mémoires collectives (Seifert, 1996; Nordstrom, 2005). Elles sont ancrées dans les structures sociales et les relations de pouvoir genrées que les théoricien-nes contribuent à reproduire. Ce qui amène Nordstrom à faire le constat qu'à défaut de théories de la guerre pertinentes, nous avons essentiellement de l'idéologie, de la propagande.

Theory purporting to describe war that does not address the realities of war — theories that delete any of war's casualties or perpetrators, heroes or villains — is not theory, it is ideology. One might argue that war is supposed to be about militaries, and that justifies deleting noncombatants, women, children, the infirm, rogues, and "collateral damage" from astute analysis. But writing about what is supposed to be is neither data nor science. (Nordstrom, 2005, p. 408)

De plus, il est primordial de mentionner que ce ne sont pas que les violences subies par les femmes qui sont passées sous silence, mais également leur participation qui est nécessaire et même cruciale en temps de guerre. Car les femmes jouent des rôles indispensables dans la survie des populations civiles. Bien souvent, elles sont chargées de pourvoir aux besoins primaires des troupes en plus d'occuper différentes fonctions (généralement non combattantes) au sein des armées. Ce sont souvent elles qui doivent veiller sur leurs foyers, leurs villages, les enfants, les personnes âgées et handicapées. Ce sont elles également qui, lorsque la paix est rétablie, reconstruisent matériellement et socialement leurs communautés. Elles sont les premières sur place

pour reconstruire les maisons, les jardins, les réseaux de solidarité, soigner les personnes traumatisées et favoriser leur réintégration, etc. Cette double invisibilisation des femmes, comme victimes et comme participantes, amène Nordstrom (2005) ainsi que plusieurs autres à s'interroger sur la persistance d'une idéologie des rapports de genre dans l'image de la guerre. C'est que, comme le souligne Nordstrom : « Women's role in war violates conventional notions of power. » (Nordstrom, 2005, p. 409)

En contrôlant l'image de la guerre, les pouvoirs en place en contrôle les traces et donc aussi les sources auxquelles puisent l'historiographie et les mémoires collectives. Comme le souligne Joane Nagel (1998), dans la plupart des cas, cela s'explique en partie par le lien étroit entre masculinité et nationalisme qui participe à conserver une majorité masculine dans la classe politique. Et c'est notamment sur la base de l'idéologie nationaliste que cette classe politique conserve son pouvoir institutionnel. Reconnaître le travail des femmes en temps de guerre et en temps de paix reviendrait à reconnaître que ce travail est central à la survie et à la reconstruction et que les gains ne sont pas que le résultat des actions de la classe politique.

If such peace-building is critical to peace accords — it must begin *before* the accords can be crafted, not after. It must begin in the epicenters of political violence, and that is in the homes and communities of general society. It is here too that peace is first crafted : not just in the acts of diplomats and generals. Such a view of power and political transformation clearly violates top-down approaches to power. It is antithetical to government and diplomatic control. It is threatening to the idea that power is encoded in organized institutions. And it is distasteful to realist versions of military and political bases of power. (Nordstrom, 2005, p. 409)

Cet aspect est crucial en ce qui concerne la construction des mémoires collectives, car cette classe politique dominante est celle qui bénéficie le plus de cette image de la guerre. C'est également cette logique qui s'applique aux femmes victimes de violences sexuées, notamment de violences sexuelles, en raison des autorités

responsables qui s'arrogent le rôle de « protecteurs » (Young, 2003). Nous y reviendrons. De manière générale, cela nous permet toutefois d'établir que l'invisibilisation et la silenciation des mémoires des femmes sont nécessaires au maintien de cet ordre établi (Nordstrom, 2005, p. 410).

Plusieurs groupes de victimes et actrices, acteurs des conflits armés sont ainsi évincés pour veiller au maintien des relations de pouvoir. Il y a tout de même une conjoncture particulière qui fait que l'invisibilisation et la silenciation touchent principalement les femmes : celui de la polarisation des rôles de genres qui marque tous les contextes de conflits armés. C'est dans cette dynamique de genre que prennent place les relations de pouvoir que nous avons évoquées plus tôt. Et c'est pour les maintenir que les personnes qui en bénéficient voudront, notamment, invisibiliser les femmes et les maintenir hors de la mémoire collective. (Nordstrom, 2005 ; Scarry, 1985 ; Seifert, 1996 ; Skjelsbaek, 2001)

Les femmes, incluses dans le groupe anonyme de victimes sur lesquelles on manque cruellement d'informations, se retrouvent noyées dans celui-ci (Seifert, 1996). C'est pourquoi nous croyons qu'il faut se tourner vers des sources alternatives et d'autres lieux de production du travail de mémoire. Mais avant d'indiquer ce que le roman et la fiction nous permettent et de le démontrer à l'aide de notre analyse du roman *Purge* de Sofi Oksanen, il nous reste, dans un premier temps, à caractériser les obstacles spécifiques que rencontrent les femmes victimes de violences sexuelles et leurs mémoires. Puis, dans un deuxième temps, il s'agira d'apporter quelques éclaircissements sur le travail des mémoires dans le contexte postsoviétique et estonien.

1.2.2 Perspectives théoriques des violences sexuelles et de leurs mémoires

L'étude des violences sexuelles en contexte de guerre et la reconnaissance de leur organisation systématique (notamment comme arme de guerre) sont relativement récentes, tandis que les violences s'accroissent depuis le début du XX^e siècle. L'organisation systématique des violences sexuelles dans les contextes de guerre n'est pas un phénomène nouveau, mais fera son entrée dans le discours officiel tardivement, avec la guerre de Bosnie-Herzégovine (Seifert, 1996, p. 35). Cela s'explique notamment par le fait que l'organisation systématique de la violence a laissé des traces conformes à l'image de la guerre évoquée plus tôt (camps de viols, documents formels d'appel à l'utilisation des violences sexuelles, etc.), mais également par le fait que les femmes commencent à occuper de plus en plus des postes d'importance qui leur permettent de soulever cette problématique. (Seifert, 1996 ; Skjelsbaek, 2001)

Selon Seifert (1996)⁷, la pratique systématique du viol n'est pas si transhistorique que ce que l'on croit généralement. Le XX^e siècle serait caractérisé par une augmentation marquée et continuelle des violences sexuelles et des victimes de viols dans les contextes de guerre, en raison de la transformation des fronts. Auparavant, les armées s'affrontaient sur des fronts excentrés et les victimes civiles étaient beaucoup moins nombreuses que les victimes militaires. Mais depuis la Première Guerre mondiale, les fronts se rapprochent des populations civiles et les victimes civiles sont maintenant majoritaires. Selon plusieurs études, le ratio entre victimes civiles et victimes militaires devrait d'ailleurs continuer à aller en augmentant (Seifert, 1996, p. 38).

Selon Carolyn Nordstrom (2005), les modèles théoriques les plus couramment utilisés pour rendre compte des guerres sont inadéquats, car ils ne prennent pas en

⁷ Il n'existe pas, à notre connaissance, de donnée plus récente sur la question, ce texte demeure la principale référence. Selon la littérature consultée tout porte à croire que la situation reste similaire.

considération les femmes. Lors de ses premières études de terrain, elle souhaitait se concentrer sur les femmes combattantes dont elle avait remarqué l'invisibilisation dans les études de conflits armés. Elle ne rencontrera toutefois jamais de femmes guérilla et constatera que les femmes sont le plus souvent exclues des groupes de combattants. Cette situation est récurrente dans les différents lieux de guerre qu'observe Nordstrom. Elle remarque que, sans entraînement au combat et sans armes, les femmes occupent toutefois de multiples fonctions qui en font des cibles de choix pour l'ennemi. C'est après avoir croisé sur son chemin une jeune adolescente qui avait été visiblement battue, torturée et tuée puis accrochée à une clôture avec du barbelé, qu'elle prit conscience des dynamiques. Elle pose ce constat qui présente bien les rapports de genre dans les conflits armés.

Her story was common and silent against the public fanfare of nonexistent females guerillas. Women and girls were not allowed military positions or equipment, but they transported messages, munitions, supplies and food. They were a backbone of the war: running arms, procuring survival necessities, acting as communications systems, doing reconnaissance. This fact was not lost on the government troops. Unarmed, operating without a support of a military action, and often working alone, girls and women were easy targets. Troops caught, raped, and killed these girls and women with a far less risk than they would encounter against an armed Tamil soldier. They left them in public sites as a terror-tactic and a warning. (Nordstrom, 2005, p. 401)

On leur refuse donc un entraînement et la participation aux combats. Cela se fait d'ailleurs souvent sous le prétexte que cela serait trop dangereux pour elles, alors que c'est justement ce qui les met le plus en danger en faisant d'elles des cibles faciles et sans moyen de défense. Le fait de les garder sans défense permet de les maintenir dépendantes de la protection masculine et donc de renforcer la polarisation des rôles genrés entre protecteurs et protégées (Young, 2003).

Les contextes de conflits armés sont toutefois tous très différents. Les relations de pouvoir ne prendront pas la même forme selon qu'il s'agit d'une rébellion, d'une guérilla, d'une guerre civile, d'un conflit international ou national. Le but n'est pas ici

de prétendre poser des théories explicatives qui viendraient effacer les spécificités des contextes. Malgré la spécificité des contextes qu'elle analyse, Nordstrom nous permet toutefois de rendre compte du fait que les femmes sont souvent proscrites des groupes de combattants⁸ et se retrouvent principalement dans la masse anonyme des victimes civiles dans la plupart des conflits armés.

Une question demeure donc : pourquoi l'ennemi cible-t-il les femmes? Pour en comprendre les raisons, il faut déconstruire cette image de la guerre que nous avons évoquée plus tôt, et prendre en considération que, dans bien des conflits, ces victimes civiles sont bien plus que des *dommages collatéraux*; elles font partie d'une stratégie, d'un objectif de guerre. Le but des troupes ennemies en attaquant les populations civiles est d'établir un climat de terreur. Les femmes sont perçues comme des cibles plus faciles et moins dangereuses. Elles sont souvent responsables des enfants et des autres personnes vulnérables de leurs communautés, comme les personnes âgées et les personnes avec des handicaps. S'attaquer aux femmes vient donc ébranler le tissu social, mais également la symbolique qu'elles représentent dans les contextes de guerre. Les femmes sont souvent symboliquement associées à la nation et au territoire à travers leurs rôles de procréatrices. Violer les femmes revient donc à violer le territoire et la nation. (Nordstrom, 2005 ; Seifert, 1996 ; Skjelsbaek, 2001)

La construction des masculinités militarisées est un autre facteur de violence, en particulier des violences sexuelles faites aux femmes. Les combattants sont formés selon un modèle de virilité guerrière qui implique des pulsions sexuelles à assouvir dans un contexte où les femmes sont considérées comme inférieures. Cela s'accompagne d'une vision très tranchée des rôles de genre et d'une survalorisation du rôle militaire face aux personnes civiles. Il est bien important de noter ici que l'on

⁸ La participation des femmes dans les groupes armés existe et nous ne cherchons pas ici à la nier. Elles restent toutefois minoritaires et leur participation est invisibilisée, principalement dans la période que nous étudions. Cela est d'ailleurs au cœur de l'ouvrage d'Alexievitch (2005) sur les femmes combattantes dans l'Armée rouge durant la Deuxième Guerre mondiale.

parle d'un modèle de masculinité, et que celui-ci relève de la performativité (Butler, 2010). Les actions y sont présentées comme répondant à des pulsions naturelles, alors qu'elles sont le résultat d'une socialisation conforme à ce modèle. Cela permet de considérer les violences perpétrées par les combattants comme des effets inévitables et regrettables de la guerre, et non de les dénoncer comme armes de guerre. (Châteauvert-Gagnon, 2013; Eriksson Bazz et Stern, 2009; Gauthier Vela, 2015; Gerthehansson, 2004; Nagel, 1998; Young, 2003) Ceci contribue à inscrire le vocabulaire des guerres selon l'image de la guerre que nous avons présentée plus tôt. Les victimes civiles ou de violences sexuelles, qui sont majoritairement des femmes, sont présentées comme des dommages collatéraux ce qui permet d'éviter d'en exposer l'aspect systémique et les relations de pouvoir qui en sont responsables.

Face à cette construction militaire genrée, qui fait des hommes des combattants animés de pulsion et des femmes des cibles sans défense, Nordstrom (2005) constate que les violences sexuelles vécues par les femmes résultent d'un ensemble de mécanismes sociaux de polarisation des genres. Combinée aux refus des groupes combattants masculins de donner aux femmes les outils nécessaires à leur propre défense, Nordstrom développe davantage et présente la trahison comme composante inhérente des guerres et des théories de la guerre. La trahison serait celles des autorités militaires, mais également des médias et des communautés scientifiques.

She — and the hundreds like her in Jaffna, the thousand like her throughout Sri Lanka, and the millions like her worldwide — is betrayed by militaries that target women, but refuse to give them the means to defend themselves, as I have already suggested. She is betrayed by the media who refuse delete such casualties from public spotlight. And she is betrayed by scholars and theoreticians who continue to focus primarily on the military, the political, the institutional, and the masculine in addressing political violence. This silence is not haphazard. It is as political and ideological as proclaimed manifesto and public creed. The fact that this girl died on a fence is possible in the face of 70 000 conventions worldwide proclaiming human rights and just war practices because of this silence. (Nordstrom, 2005, p. 402)

Ce concept de trahison est particulièrement pertinent dans le cadre des mémoires collectives. Les mémoires collectives sont de puissants outils de reproduction des pouvoirs en place et de l'idéologie dominante, incluant la construction des masculinités (Ricoeur, 2001; Traverso, 2005). Dans ce contexte, les mémoires des victimes de violences sexuelles sont donc non seulement concurrentes, mais bien souvent également contradictoires avec la mémoire collective hégémonique. Ces mémoires se retrouvent alors trahies par l'ensemble des institutions mémorielles qui participent à leur silence en raison des relations de pouvoir en place. C'est le cas de la mémoire collective estonienne.

Pour bien comprendre comment la réalité des violences sexuelles en contexte de conflits armés que nous venons d'exposer se répercute sur les mémoires collectives, il importe de cadrer celles-ci dans une perspective féministe. Cette perspective critique nous permettra de cadrer les relations de pouvoir qui y prennent place. Dans *Sexual Violence and War : Mapping Out a Complex Relationship*, Inger Skjelsbaek (2001) nous présente une analyse de la question des violences sexuelles en contexte de guerre qui permet de cadrer les approches et courants que l'on retrouve encore aujourd'hui. Plutôt que de hiérarchiser les différentes approches ou de tenter d'en adopter une seule, ce texte nous permettra de démontrer la complémentarité de trois des grandes approches féministes que nous rencontrons le plus souvent dans l'étude des violences sexuelles en contexte de conflits armés. Chacune de ces approches nous permet de comprendre des aspects différents des relations de pouvoir qui permettent les violences sexuelles. Dans le cadre de la présente section, nous en rappellerons simplement quelques aspects conceptuels.

Le premier courant, celui du féminisme matérialiste (*feminist empiricism*), pose la question des violences sexuelles en termes de polarisation des rôles sociaux de sexes dans les contextes de conflits armés. Selon cette approche, les femmes sont les principales victimes de violences sexuelles et les hommes en sont les principaux

perpétrateurs. Cela serait le résultat des inégalités qui accompagnent cette polarisation. Les violences sexuelles auraient pour but d'établir la suprématie masculine sur les femmes en tant que groupe et non en tant qu'individu. Il s'agit d'une perspective générale qui fait de toutes les femmes des cibles et de tous les hommes les perpétrateurs de la violence sexuelle. Toutefois, cette position ne prend pas en compte la particularité des groupes de femmes visés en raison d'une diversité de composantes identitaires, ni les multiples motivations de la violence.

Bien que ce courant soit construit en terme de rapports de sexe, nous pouvons facilement déplacer cette polarisation en terme de rapport de genre ce qui nous permet d'évoquer ses conséquences importantes sur la construction des modèles de féminité et de masculinité en contexte de guerre. Cela est particulièrement visible chez les hommes avec le modèle de masculinité militarisé. La polarisation entraîne également une exacerbation du rôle de protecteur chez les hommes en position d'autorité ou de pouvoir et une diminution de l'agentivité, ou de la perception de l'agentivité des femmes.

La deuxième approche féministe présentée par Skjelsbaek est celle qui s'inscrit dans la théorie de la connaissance située ou théorie du point de vue (*standpoint feminism*). Selon cette approche, les femmes sont effectivement les principales victimes des violences sexuelles dans les contextes de guerres, mais ce sont les femmes de certains groupes et celles qui sont assignées à certaines identités raciale, religieuse, culturelle et autres qui sont visées. Les guerres fonctionnent à travers un système de représentations et de signes qui renforce les identités sexuées, dont la construction de la féminité associée à la nation. En soulignant et en s'attaquant à l'identité procréatrice des femmes, c'est à la culture et à la nation que l'ennemi s'attaque. Les effets émotionnels et physiques des viols détruisent la cohésion sociale et culturelle d'un peuple dont les femmes sont considérées comme les gardiennes. En Bosnie-Herzégovine, par exemple, l'utilisation systématique des violences sexuelles visait à

miner le moral et à détruire le tissu social des populations musulmanes (Nordstrom, 2005 ; Guenivet, 2001).

C'est ainsi que nous pouvons conceptualiser les violences sexuelles comme une arme de guerre. La référence à la conquête du territoire à travers la symbolique du corps des femmes est d'ailleurs souvent évoquée dans les études des violences sexuelles en contexte de guerre (Card, 1996 ; Guenivet, 2001 ; Kirby, 2012 ; Seifert, 1996). Cette arme est une attaque directe au peuple, qui peut forcer les femmes à garder les enfants issus des viols (Guenivet, 2001).

Les théories du point de vue nous permettent également de considérer les violences sexuelles comme une démonstration de pouvoir et de contrôle sur les populations visées, avec des buts variables selon les contextes. Skjelsbaek en donne quelques exemples. Au Kashmir, les violences sexuelles ont entraîné le départ des populations musulmanes. L'utilisation des « femmes de réconfort » (ou esclaves sexuelles) par l'armée impériale japonaise a pu avoir un effet dissuasif auprès des femmes des pays conquis qui refusaient de se soumettre. Dans plusieurs régimes militaires d'Amérique latine, les violences sexuelles punitives visèrent à contrer l'activisme des femmes, et même des hommes, en s'attaquant aux femmes de leur entourage. (Skjelsbaek, 2001, p. 223). Nous retrouvons ce même type de situation dans l'Estonie conquise par les Soviétiques (Mertelsmann et Rahi-Tamm, 2008). Mon analyse sociocritique du roman *Purge* ne m'entraînera cependant pas dans cette dimension.

En temps de guerre, toutes les femmes présentes sur le front ne sont pas égales face à la menace des violences sexuelles. Il faut donc abandonner une vision trop tranchée des masculinités et des féminités dans ce contexte. Cela ne revient pas à nier l'existence des masculinités militarisées, mais demande plutôt de prendre en compte les motivations politiques des autorités militaires et des gouvernements. Cela permet également de renvoyer les masculinités militarisées à des identités performées comme nous les conceptualisons ici.

Ces deux approches féministes, matérialiste et située, tracent les grandes lignes de l'analyse des violences sexuelles en contexte de guerre. Mais plusieurs éléments restent inexpliqués, notamment les violences sexuelles que subissent les hommes. La troisième approche retenue par Skjelsbaek, est le constructivisme social (*social constructionism*) qui déplace l'analyse et présente les genres non pas comme des identités individuelles, mais comme une relation ou un processus qui doit être performé et représenté. Les tenants de cette approche appellent à nuancer encore davantage l'étude des violences sexuelles pour permettre d'expliquer les hommes victimes. Pour ce faire, il faut élargir les rapports de genre au-delà des identités individuelles et considérer leurs dimensions symboliques. Selon cette approche, dans les contextes de guerre, il y a une féminisation des ennemis — et donc des victimes — et une masculinisation des envahisseurs — et donc des militaires. Cette féminisation des victimes et cette masculinisation des agresseurs se répercutent sur les groupes et les nations et les rapports genrés se transposent sur l'ensemble des camps. La masculinité est ici représentative du pouvoir. La démonstration du pouvoir et du contrôle passe par la norme hétérosexiste, mais par-delà les frontières des groupes et des nations. Dans cette conception, l'ennemi homme serait également menacé par les violences sexuelles, car il est symboliquement féminisé.

Cette troisième approche, malgré ce qu'affirme Skjelsbaek, ne permet pourtant pas de rendre compte de la polarisation des rôles genrés à l'intérieur d'un groupe donné, qu'il soit féminisé ou masculinisé. L'étude de Svetlana Alexievitch (2013) sur les bataillons de femmes soviétiques en Russie durant la Deuxième Guerre mondiale démontre bien les limites de cette masculinisation des groupes en situation de pouvoir. De plus, lorsqu'il est question de mémoire collective et de reconnaissance des violences sexuelles, cette approche constructiviste tend à négliger les enjeux sexués présentés jusqu'ici. C'est pourquoi nous favoriserons l'utilisation de ces trois approches de manière complémentaires et dans une perspective de genre pour bien saisir tous les enjeux entourant les violences sexuelles dans les contextes de guerre.

Il y a donc un continuum de violences sexuées et sexuelles envers les femmes qui, sans prendre les mêmes formes selon les lieux et les époques, est issu d'un ensemble idéologique et culturel structuré. La faible représentation des violences sexuelles et sexuées dans les mémoires collectives et dans l'historiographie freine le travail des mémoires. Les violences sexuelles sont invisibilisées, instrumentalisées et détournées jusqu'à les détacher des réalités actuelles.

La quasi-inexistence de témoignages n'est sans doute pas étrangère au tabou et à la culpabilité qui entourent la question des violences sexuelles et plus largement de la sexualité (surtout celle des femmes) dans la construction des mémoires. Dagmar Herzog (1998, 2005, 2007, 2011), dénonce la marginalisation de cet aspect de la discipline historique et souligne la pertinence de l'étude de la sexualité pour comprendre le contexte des événements historiques. Selon l'historienne, cette marginalisation s'explique par la persistance de bien des mécanismes par lesquels la sexualité est encore utilisée de nos jours, notamment dans les contextes de guerre. Aborder de front la question des violences sexuelles impliquerait de mettre en lumière plusieurs structures sociales bien ancrées, dont celles des masculinités militarisées. La figure du soldat persiste à être construite selon une identité guerrière axée sur la virilité, dans laquelle les violences sexuelles sont, à la fois, conséquences et éléments de construction. Mettre en lumière les violences sexuelles de l'histoire impliquerait donc de mettre en lumière celles qui se produisent encore aujourd'hui sur les lieux de guerres.

En marge de la pratique historique et mémorielle classique, la démarche biographique sur laquelle ont longtemps misé l'histoire des femmes et les études féministes, ne peut apporter entièrement réponse à la transmission des mémoires des femmes victimes de violences sexuelles. La méthode biographique amène à interroger la prétendue objectivité de l'historien et table sur la subjectivité des personnes qui écrivent, ainsi que l'intention qui anime le processus d'écriture, qu'elles soient

historiennes ou biographes. La démarche biographique demeure toutefois prise dans une construction individualisée, souvent marquée de l'exceptionnalité, ce qui complique l'expression et le partage des expériences sexuées (Planté, 1988a, 1988b; Riot-Sarcey et Varikas, 1988; Varikas, 1988). Surtout lorsqu'il s'agit de parler d'expérience traumatique (LaCapra, 2009; 2001; 1999). Toutefois, la démarche biographique nous permet d'envisager d'autres formes de mise en récit que celles auxquelles s'attardent habituellement les mémoires hégémoniques. Selon nous, les textes littéraires et particulièrement un roman tel que *Purge* permet justement d'observer ce travail des mémoires des femmes victimes de violence.

1.3 Dynamiques des mémoires postsoviétiques estoniennes

Avant d'entrer dans le vif de notre sujet, il nous apparaît important de le situer dans les mémoires collectives de l'espace postsoviétique. Nous porterons une attention particulière à la manière dont la mémoire estonienne s'inscrit dans cet espace historique et politique, car c'est bien cette mémoire qu'évoque de manière critique le roman *Purge* de Sofi Oksanen. On peut situer l'Estonie face à ce que nous appellerons deux régions mnémoniques principales : l'espace postsoviétique et la région baltique. En nous inspirant de Koresaar (2016), nous définissons le territoire mnémonique comme un bassin mémoriel qui possède des bases de mémoires et d'expériences communes, mais dans lequel chaque nation développe sa mémoire spécifique. Il y a des régions mnémoniques, mais également des *meso-régions* qui réfèrent à de plus petits bassins partageant certains éléments particuliers (Koresaar, 2016, p. 9). Selon Koresaar la mémoire estonienne se situerait dans la région mnémonique de l'espace postsoviétique et la meso-région mnémonique balte. Il s'agira ici de marquer des ressemblances et des différences nationales, mais également de démontrer que les mémoires des femmes victimes de violences sexuelles ne peuvent être réduites à une quelconque perspective nationale.

1.3.1 La mémoire collective estonienne et ses régions mnémoniques

Le contexte actuel de construction des mémoires collectives postsoviétiques est en grande partie responsable de la faible représentation des mémoires des femmes et, plus particulièrement, de l'expérience traumatique des femmes victimes de violences sexuelles comme nous le verrons au point suivant. Pour bien comprendre cela, il faut tout d'abord s'attarder à la concurrence à laquelle se livrent les mémoires collectives postsoviétiques, baltes et estoniennes.

Notre revue de littérature nous permet de conclure que l'Estonie occupe une place particulière dans le territoire mnémonique postsoviétique en raison de ses particularités nationales. L'Estonie est notamment marquée par la concurrence entre la mémoire de l'Holocauste et les mémoires des crimes soviétiques, qui sont au cœur des préoccupations des nouveaux États issus de la dissolution du régime soviétique (Weiss-Wendt, 2008). Pour plusieurs observateurs, la mémoire de l'Holocauste a connu, dans les dernières décennies, une certaine forme de sacralisation qui s'est cristallisée, avec le soutien de la communauté internationale, en une mémoire collective hégémonique (Todorov, 2000; Traverso, 2005; Wieviorka, 1997). La création d'une telle mémoire supranationale, ou du moins l'existence de ce travail de reconnaissance international avec en son centre les victimes, représenta une première dans le cadre des mémoires du XX^e siècle. C'est sur cet arrière-plan désormais incontournable que plusieurs de ces nouveaux pays postsoviétiques tentent de se faire reconnaître (Droit, 2007). La reconnaissance internationale est un élément crucial, car elle a d'importantes incidences économiques et politiques.

Ces injonctions mémorielles internationales, qui prennent la forme de devoir de mémoire, entrent bien souvent en contradiction avec les autres mémoires qui tentent de prendre forme dans l'espace postsoviétique. Un conflit d'interprétation porte notamment sur les événements devant être commémorés ainsi que sur les symboles et les lieux de mémoires (Breuillard, 2008; Denis, 2012; Droit, 2007; Martin, 2012;

Roginski, 2009). Un autre conflit d'interprétation met en cause la tradition héroïque et patriotique issue de la période soviétique, face à l'ère du témoin, cette nouvelle mémoire centrée sur les victimes, caractéristique de la période post-Holocauste (Amacher et Heller, 2012; Droit, 2007; Todorov, 2000).

Les questions que soulèvent l'Holocauste et le régime nazi sont particulièrement délicates pour les pays de l'espace postsoviétique, car une part importante des atrocités s'y sont déroulées. De plus, la participation d'États et de personnes qui, par la suite, feront partie de la mythologie des héros nationaux peut empêcher la pleine reconnaissance du génocide. La place de l'Allemagne nazie dans l'histoire de l'Estonie est d'autant plus problématique que la perception des Allemands est différente de la mémoire de l'Holocauste : après plusieurs années d'occupation soviétique et de nombreuses vagues de déportation dans les mois qui ont précédé leur arrivée, les Allemands ont été accueillis en sauveurs par le peuple estonien. De plus, fait non négligeable dans ces mémoires ancrées dans l'idéologie nationaliste, l'entrée des Allemands représentait pour les Estoniens une occasion de retrouver leur indépendance. C'est d'ailleurs ce qui a motivé la création de bataillons entiers d'Estoniens qui ont combattu aux côtés de l'armée allemande durant la Deuxième Guerre mondiale. Ces combattants estoniens provenaient principalement des groupes de résistants nationalistes constitués en réaction aux déportations massives de 1941. (Mertelsmann et Rahi-Tamm, 2009 ; Parktal, 2012 ; Pettaï, 2016 ; Sarv et Varju, 2005; Weiss-Wendt, 2008)

Dans *The White Book : Losses inflicted on the Estonian Nation by Occupation Regimes. 1940-1991* (Salo et al., 2005), un ouvrage historiographique à saveur idéologique nationaliste de la *Commission d'enquête sur les politiques de répression*, cette période est présentée ainsi: « During the German occupation the terror continued, but for the people of Estonia it was not as extensive as during the time of the communist rule. Mostly communist and their supporters, destroyer battalion

members, Jews and Roma were arrested. » (Sarv et Varju, 2005, p. 18). Communistes, résistants, Juifs et Roms apparaissaient donc comme des victimes de moindre importance et qui n'étaient pas vraiment des Estonien-nes. Cela traduit bien la concurrence entre mémoire internationale et mémoires nationales identitaires qui caractérise les dynamiques mémorielles estoniennes depuis l'indépendance. Une telle vision de l'occupation allemande comme moins violente que l'occupation soviétique est largement répandue dans le territoire mnémonique postsoviétique (Mertelsmann et Rahi-Tamm, 2009; Parktal, 2012; Pettaï, 2016; Sarv et Varju, 2005).

La période soviétique a été vécue de manière différente selon les régions et les peuples conquis. Les objets de commémoration communs se transposeront donc de manière particulière. C'est le cas notamment des pays baltes qui, en plus de partager l'expérience de l'occupation soviétique, de concert dans chacun des pays suite au Pacte Molotov-Ribbentrop, ont également partagé leurs luttes pour regagner leur indépendance dans les années 1986-1991 (Eglitis et Arvada, 2014). Ces mouvements de contestation nationalistes deviendront par la suite des objets centraux dans la construction des mémoires baltes et teinteront de l'idéologie nationaliste les mémoires collectives de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lituanie, chacune à leur manière (Koresaar, 2016; Pettaï, 2016).

La littérature consultée nous enseigne que c'est dans la lignée des deux territoires mnémoniques d'appartenance, postsoviétique et balte, que la mémoire estonienne postsoviétique s'est construite, et ce autour de trois points centraux : les crimes soviétiques de la période estonienne (principalement les déportations), la résistance nationaliste durant les débuts de l'occupation soviétique, et les mouvements pour l'indépendance. Notons que cette mémoire se construira surtout sur la base de récits autobiographiques et de témoignages, car les sources sont plutôt rares et difficiles d'accès en raison de la centralisation des documents officiels à Moscou. Le premier ouvrage plus complet sur la question est *The White Book*, mentionné plus haut. Il

s'inscrit d'ailleurs de manière très marquée dans le discours de la mémoire collective hégémonique, ce qui en fait une référence à double tranchant. Plusieurs autres ouvrages ont paru depuis, mais le problème des sources est toujours présent. (Eglitis et Arvada, 2014 ; Koresaar, 2016)

En Estonie, à l'instar des autres pays baltes, la mémoire concernant les populations non combattantes s'est construite autour des horreurs de l'occupation soviétique en se concentrant sur les nombreuses vagues de déportation sous le régime stalinien. Cette mémoire fut d'ailleurs instrumentalisée par l'ensemble des pays baltes afin de créer une martyrologie nationale ⁹. Nous retrouvons très clairement cela dans *The White Book*, où l'essentiel du chapitre consacré aux conséquences de l'occupation concerne les déportations. Au fil du travail mémoriel des pays baltes, cette martyrologie a d'ailleurs évolué pour laisser place au discours d'un génocide soviétique (Koresaar, 2016, p. 11). Celui-ci n'est toutefois pas reconnu en tant que génocide par la communauté internationale, contrairement à l'*Holodomor* ukrainien (Kis, 2013a; Martin, 2012).

La mémoire des crimes de l'occupation soviétique s'accompagne d'un deuxième élément, celui de la mémoire des héros de la résistance, c'est-à-dire des groupes nationalistes qui ont combattu les autorités soviétiques de l'intérieur et qui ont été sévèrement persécutés. En Estonie, ce seront les Frères de la forêt. Ennemi soviétique numéro un, le groupe sera la cible de missions importantes qui mèneront la chasse aux nationalistes à la grandeur du pays. Les persécutions se dérouleront de façon désorganisées et donneront lieu à des violences importantes envers la population civile, mais sans que cela n'apparaisse dans la mémoire collective estonienne,

⁹ « The testimonies and memoirs written by those who survived deportation to the gulag were instrumental in the construction of a new national memory and post-Soviet identity in these societies (Davoliute and Balkelis 2012, 10). They had a crucial role in dealing with cultural trauma (Aarelaid-Tart and Bennich-Björkman 2011, 13-15). However, several researchers note that although the genuine concern about the deported among public quickly gave way to the economic reform and development agenda (Anepaio 2002, 54-55), the stories of former deportees were eagerly adopted as national martyrologies (Davoliute and Balkelis 2012, 10, 23). » (Koresaar, 2016, p. 10)

orientée essentiellement autour de ces héros de la résistance. Les seules traces de ces violences civiles se retrouvent dans la mémoire des déportations qui, en retour, invisibilisent les violences civiles qui les ont précédées. (Eglitis et Arvada, 2014 ; Merterlsmann et Rahi-Tamm, 2009 ; Sarv et Varju, 2005)

Ces deux mémoires en viendront à cimenter la trame de la mémoire collective estonienne à travers les thématiques de la souffrance et de la résistance :

Together, they form a discourse of « rupture » (Koresaar, 2004) or « displacement » (Daviliute, 2013 in Budryte), which played a major role in the shaping of a narrative time and the comprehension of past and present reality in post-Soviet Baltic societies.

« Suffering and resistance » as the official narrative of the past, elaborated upon during the 1990s, form a point of reference and an object of discussion [...] when analyzing the dynamics of continuity and discontinuity in autobiographical memory work. (Koresaar, 2016, p. 11)

Des dynamiques similaires se retrouveront également dans le troisième élément central de la mémoire collective estonienne, celui des mouvements de résistance qui mèneront à l'autoproclamation d'indépendance avant la chute du régime soviétique. Ces mouvements, ainsi que leurs actions d'éclat — dont la plus marquante est probablement la Voie baltique, une chaîne humaine pacifique qui réunira près de deux millions de personnes en août 1989 — ont une place très importante dans la mémoire estonienne, et entrent parfois même en concurrence avec la mémoire de l'occupation soviétique (Eglitis et Arvada, 2014).

Malgré qu'ils ne soient pas étudiés ici, il nous apparaît toutefois important de souligner la présence de ces mouvements nationalistes notamment parce qu'ils confirment le récit mémoriel estonien. La mémoire collective hégémonique est elle-même travaillée par de tels récits de résistance et de souffrance. Ces récits entrent parfois en concurrence dans le cadre de la commémoration, mais, de manière générale, nous retiendrons qu'ils se conjuguent dans une idéologie nationaliste

intergénérationnelle. Celle-ci s'inscrit dans une même lignée narrative (souffrance et résistance) et donc, dans les mêmes structures mémorielles (Eglitis et Arvada, 2014; Pettaï, 2016). Cette complémentarité idéologique des différentes mémoires est centrale dans la construction des mémoires collectives hégémoniques. Cela contribuera à effacer les mémoires qui n'y correspondent pas, dont celles des violences sexuelles.

1.3.2 Les violences sexuelles de l'occupation soviétique en Estonie : mémoire concurrente, mémoire effacée

L'occupation soviétique en Estonie a été marquée, comme sur la plupart du territoire soviétique, par des violences sexuelles de la part de l'Armée rouge. Les soldats étaient envoyés sur le territoire avec des objectifs précis sans toutefois que cette occupation soit clairement encadrée. Cela a mené à plusieurs épisodes de violences et, pour les femmes principalement, de violences sexuelles. La situation s'est encore renforcée après la guerre, lorsque l'occupation ne pouvait plus être remise en cause par l'éventualité de l'invasion allemande; la victoire était manifeste, et cela se répercuta sur les agissements des soldats soviétiques en place.

The immediate postwar years witnessed a wave of spontaneous violence committed against the population. Soviet soldiers behaved as if stationed on enemy territory. According to the Estonian People's Commissariat of the Interior they were responsible for the majority of registered crimes in late 1944. Local party organizations complained in the capital, Tallinn, that soldiers were responsible for rape on an extraordinary scale. It should be mentioned, of course, that the soldier of many armies during World War II turned to crime and terrorized the local population. In the Soviet case this behaviour was somehow tolerated by Stalin and many commanding officers. (Mertelsmann et Rahi-Tamm, 2009, p. 313)

Le passage des soldats de l'Armée rouge c'est en effet caractérisé, dans tout l'espace soviétique conquis suite à la Deuxième Guerre mondiale, par des violences envers la

population civile qui seront entérinées par les autorités soviétiques. La logique qui prévalait était celle du moindre mal, face à l'immense tâche de reconstruction à accomplir et selon l'idée que les soldats n'obtenaient qu'une juste récompense en retour de ce qu'ils avaient vécu sur le front. (Mertelsmann et Rahi-Tamm, 2009; Parktal, 2012) La logique dominante s'inscrivait parfaitement dans l'image de la guerre et la logique des masculinités militarisées présentées précédemment.

Pourtant, ces violences étaient lourdement condamnées par la justice militaire et les peines étaient très sévères; dans le cas des viols, cela pouvait même aller jusqu'à la peine de mort. Les sanctions étaient laissées à la discrétion des gradés de chaque troupe et très peu furent infligées (Beever, 2004; Gauthier Vela, 2015; Merridale, 2005). Les autorités soviétiques se sont éventuellement intéressées au problème, mais selon des motifs qui n'avaient rien à voir avec les femmes : l'image politique de l'Armée rouge et la santé des soldats soviétiques. Les atteintes à l'image de l'armée soviétique ont effectivement préoccupé les autorités à plusieurs reprises, mais c'est surtout la question de la santé des militaires qui provoqua un très grand déploiement. Des inspections mensuelles étaient ordonnées et les porteurs de maladies vénériennes étaient punis. Les sanctions ne concernaient donc pas le viol en tant que tel, mais la maladie qui minait la force de combat soviétique. L'important était de maintenir l'intégrité des troupes. La sécurité civile était une question négligeable. C'est d'ailleurs ironiquement une des principales sources officielles soviétiques qui subsiste : on peut estimer l'ampleur des actes de violence sexuelle envers les femmes en suivant le progrès des campagnes de sensibilisation aux ITS (Merridale, 2005 ; Petö, 2003).

Dans le cas plus précis de l'Estonie, la littérature consultée nous amène à séparer en deux catégories les violences sexuelles perpétrées envers les femmes et qui se présenteront de deux manières dans les mémoires collectives. Les deux se rejoignent

toutefois dans leur caractère précaire, la rareté des sources, et le processus d'invisibilisation dont elles seront l'objet dans la mémoire collective hégémonique.

La première catégorie regroupe les violences sexuelles qui ont caractérisé l'établissement du pouvoir soviétique en Estonie à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Bien que peu de sources existent, comme nous venons de le mentionner, il s'agit d'une situation assez largement répandue dans les pays conquis par les forces soviétiques.

Les masculinités militarisées dans leur forme plus classique sont largement en cause dans ces violences. À l'époque toutefois, il ne semble pas que la notion de conquête du territoire par le corps des femmes était très présente en Estonie, comme cela s'est vu ailleurs en Allemagne par exemple (Beevor, 2004; Le Bonhomme, 2015). L'inaction des autorités soviétiques s'explique possiblement par le fait que les violences permettaient d'atteindre le tissu social nationaliste. La collaboration des populations locales avec l'ennemi allemand était toutefois sévèrement réprimée. (Beevor, 2004; Gauthier Vela, 2015; Mark, 2005)

Les témoignages de soldats soviétiques rapportés par Vanessa Gauthier Vela (2015) nous démontrent également le lien direct entre les masculinités militarisées et les violences sexuelles. Les militaires soviétiques s'appuyaient sur cette idée de « pulsions sexuelles » pour justifier leurs agressions. Les femmes que l'armée devait libérer ont subi plusieurs abus et violences sexuelles. Elles ont été gardées captives sans raison et ont souvent dû échanger des relations sexuelles contre une forme de protection, ce qui leur épargnait, parfois, le camp de travail (Beevor, 2004). La situation était différente en Estonie, où on ne trouvait pas de tels camps de travail, mais nous pouvons supposer que l'abus était tout aussi fréquent. L'armée soviétique et les populations civiles ont dû cohabiter à plusieurs endroits sur le territoire durant de nombreuses années (Mertelsmann et Rahi-Tamm, 2009 ; Sav et Varjy, 2005).

La deuxième catégorie de violences sexuelles en Estonie regroupe celles commises dans le cadre de la chasse aux nationalistes qui a suivi l'instauration du régime soviétique. La répression des Frères de la forêt est d'ailleurs très présente dans la mémoire collective estonienne, comme nous l'avons dit. Ce qui n'apparaît toutefois pas, ce sont les violences subies par les femmes qui avaient des proches chez les Frères de la forêt. La littérature consultée nous amène toutefois à penser qu'il y a persistance des masculinités militarisées chez les hommes en situation d'autorité après la guerre. Les violences sexuelles feront partie des violences dirigées spécifiquement envers les femmes estoniennes dans ce contexte (Gauthier Vela, 2015; Mertelsmann et Rahi-Tamm, 2009).

Malgré que les violences sexuelles étaient connues des autorités soviétiques, elles ont par la suite été niées par le développement mémoriel soviétique (Gauthier Vela, 2015; Merridale, 2012; Salo et al. (dir.), 2005). La négation ne touche pas que les femmes victimes de violences sexuelles, mais bien toutes les mémoires des crimes qui eurent lieu durant la période d'instauration du régime. Ce n'est qu'après la chute du régime soviétique et dans certaines régions que les mémoires des femmes victimes de violences sexuelles purent être ravivées. Le cas le plus documenté est sans doute celui de la Hongrie, où ces violences deviendront un des éléments principaux de la mémoire collective des femmes (Mark, 2005).

Toutefois, comme le fait remarquer James Mark (2005), il faut s'attarder aux raisons qui ont permis l'expression de ces mémoires dans un contexte plutôt hostile : « Whilst the end of Communist censorship has allowed the issue of rape to be aired, the historian must examine the political forces which have pushed *victim stories* into public prominence, rather than simply explaining them as post-Communist "truth-telling". » (Mark, 2005, p. 139). Mark fait très justement remarquer que cela n'est pas le résultat d'une démarche féministe visant à l'émancipation des femmes hongroises. Les mouvements féministes sont quasi inexistants dans le contexte postsoviétique, en

raison notamment de la mauvaise presse que lui a valu le féminisme étatique soviétique (Aivazova, 2010; Cîrtocea, 2011, 2008; Forest, 2006). Mais surtout, la mémoire des violences est très utile à l'idéologie nationaliste. Les femmes victimes de violences sexuelles par les soldats de l'Armée rouge y sont instrumentalisées pour renforcer l'image de victime du peuple hongrois face à l'envahisseur, et ainsi conforter le récit de ses souffrances. Mark suggère également que cela permet d'éviter de porter attention à la collaboration hongroise avec les occupants nazis. La mémoire des violences sexuelles est donc instrumentalisée selon les mêmes principes qui président à leur conceptualisation en tant qu'arme de guerre; elles auraient détruit la nation hongroise à travers le corps des femmes. C'est donc la Hongrie entière qui est victime à travers les femmes hongroises. (Mark, 2005; Petö, 2003)

Le cas de la Hongrie est donc représentatif d'une mémoire des victimes de violences sexuelles qui accède à la reconnaissance, mais qui n'entraîne aucun travail de mémoire au sens où nous l'entendons. Pour le moment, cette mémoire et les témoignages des victimes sont le résultat d'un abus de la *mémoire manipulée* (Ricoeur, 2001, p. 105-111), une mémoire instrumentalisée qui continue d'être construite et pensée dans le cadre des structures mémorielles typiques du récit nationaliste et de ces rapports de genre. Les femmes sont dépossédées de leur vécu, pour servir la cause de la mémoire collective hégémonique. Le cas hongrois révèle ainsi les dynamiques mémorielles postsoviétiques. Toutefois, cela n'est pas possible en Estonie où le récit de souffrance des violences sexuelles entre en contradiction avec des éléments mémoriels d'un autre récit, celui de la résistance et de ces héros (Mertelsmann et Rahi-Tamm; 2009).

L'absence des femmes victimes de violences sexuelles dans la mémoire collective hégémonique estonienne, à la différence du cas hongrois, vient de ce que leurs témoignages n'ont pas été instrumentalisés. Cela s'explique par le fait que la mémoire de la souffrance doit composer avec la mémoire des héros de la résistance, et que,

lorsqu'on y regarde de plus près, cette résistance est responsable de la souffrance des femmes. Cette mémoire des femmes victimes de violence est donc non seulement une mémoire concurrente dans le bassin des souffrances vécues, mais bien plus que cela, elle est une mémoire qui entre en contradiction avec la mémoire hégémonique.

Selon Mertelsmann et Rahi-Tamm (2009), le problème se pose ainsi : reconnaître les femmes victimes de violences sexuelles durant l'occupation soviétique implique de présenter les raisons pour lesquelles elles en ont été des cibles, et cela met en cause les héros de la résistance. Tout d'abord, parce que la décision de s'engager faisait des femmes les cibles de la répression soviétique. Mais également et surtout, comme dans les situations décrites par Nordstrom (2005), les résistants ont placé les femmes dans une situation de vulnérabilité en les laissant derrière à s'occuper des villages et des foyers, sans leur avoir donné les moyens de se défendre. Les Frères de la forêt se cachaient dans les forêts estoniennes et ne pouvaient donc garantir la protection masculine attendue dans le contexte de polarisation des rôles genrés qui aggravait encore la vulnérabilité des femmes (Young, 2003). Pendant que les Frères de la forêt se cachaient et se battaient pour l'Estonie, ainsi que nous pouvons largement le voir des leurs livres d'histoire et leur mémoire collective, les Estoniennes étaient la cible des violences sexuelles de ceux qui étaient à leur recherche. (Mertelsmann & Rahi-Tamm, 2009) En plus d'entacher la mémoire nationaliste, la mémoire des violences sexuelles contredirait donc le récit héroïque de la résistance.

Suite à cette présentation sommaire de la mémoire des femmes victimes de violences sexuelles durant l'occupation soviétique, force est donc de constater que celle-ci se heurte à bien des obstacles encore après la chute du régime. Un véritable travail des mémoires implique à la fois de quitter les structures narratives genrées et de ne pas tomber dans l'instrumentalisation nationaliste comme ce fut le cas en Hongrie. De plus, un problème central se pose : celui des sources. Il y a très peu de sources reconnues sur le sujet, et celles-ci sont, pour la plupart, marquées par le récit

hégémonique. Une part importante des études qui se sont penchées sur la question ont puisé dans les témoignages du front, or ceux-ci proviennent d'hommes et bien entendu de soldats (Beever, 2004; Gauthier Vela, 2015; Merridale, 2005, Mertelsmann et Rahi-Tamm, 2009; Petö, 2003). On remarque que ces témoignages ne peuvent permettre le travail de mémoire des femmes victimes de violences sexuelles, car ils réitèrent et justifient les violences selon le même principe absolu que les autorités soviétiques, soit le combat pour la victoire. Le principe du combat pour la victoire reproduit ainsi la vision militariste qui présente les victimes de violences sexuelles comme des dommages collatéraux parmi d'autres, et passe sous silence les structures genrées de la guerre. Le même principe empêche de soulever la question des masculinités militarisées et reproduit l'image de la guerre.

En plus des obstacles mémoriels généraux que nous venons de présenter, il y a très peu de témoignage de survivantes qui aient connu une diffusion large — sauf quelques exceptions, comme *Une femme à Berlin* —, et aucun à notre connaissance de femmes estoniennes. Selon nous, la forme romanesque, grâce à l'agencement des bribes arrachées aux mémoires sociales et familiales, peut donner accès ne serait-ce qu'à une partie de la mémoire des femmes estoniennes. Nous verrons donc dans le prochain chapitre comment le roman reconfigure les mémoires invisibilisées et ainsi favorise le travail des mémoires.

CHAPITRE II

APPROCHES THÉORIQUES ET ANALYTIQUES DU TEXTE LITTÉRAIRE

Les liens qui unissent les mémoires collectives, l'histoire et la littérature ont animé plusieurs débats dans chacune de ces disciplines. Les champs de la littérature et de la sociologie se sont largement penchés sur la manière dont le texte littéraire pouvait nous permettre d'avoir accès au social et aux représentations de celui-ci. Que ce soit par la narratologie (Algirda Julien Greimas, Vladimir Propp, etc.), la sociologie de la littérature concentrée autour de l'École de Bordeaux (Paul Aron, Roger Chartier, Robert Escarpit, Nathalie Heinich, Bernard Lahire, Jacques Michon, Jean-Yves Mollier, etc.) ou les différentes approches d'analyses littéraires, le lien entre le texte littéraire et son contexte social de production ont été largement explorés (Popovic, 2010; Zima, 1983). Certaines de ces approches se sont même intéressées directement à l'aspect dialogique dans lequel se retrouvent la littérature et les mémoires collectives (Erll, 2010, 2011; Robin, 1989, Ricoeur, 1983; Todorov, 2000, 2007; etc.).

Selon Astrid Erll, nous pouvons classer les textes littéraires à teneur mémorielle parmi les *mémoires culturelles*. Cette catégorie mémorielle désigne : « all those processes of a biological, medial, or social nature which relate past and present (and future) in sociocultural contexts » (Erll, 2011, p. 71). La dimension symbolique de la littérature permet de traiter différemment les faits historiques et mémoriels et de les mettre en relation à travers divers procédés artistiques. C'est là que la fiction peut s'emparer de la mémoire et en faire un traitement distinct des autres formes de traitement mémoriel. Ceci permet non seulement une représentation des mémoires collectives, mais également un développement alternatif de celles-ci et même, un travail de mémoire. (Erll, 2011; Erll et Nünning, 2010; Zima, 1983)

Nous présenterons ici deux approches de la littérature qui se sont concentrées sur les dimensions symboliques et sociales du texte littéraire de manière critique : la *sociocritique* ainsi que l'*écriture au féminin* et la *critique littéraire féministe*. Le courant sociocritique nous permettra de voir l'aspect polyphonique du roman et sa portée mémorielle. Cette polyphonie permet l'expression des singularités des procédés littéraires sans les marquer de l'exceptionnalité et de la personnification (Zima, 1978, 1985, 2009; Duchet, 1997, 1998). Nous tenterons donc de démontrer que le texte littéraire est un médium de représentation qui nous permet d'explorer des processus mémoriels qui n'apparaissent pas dans les mémoires collectives institutionnalisées. L'*écriture au féminin* et la *critique littéraire féministe* quant à elles nous permettront de présenter la spécificité de représentation des textes littéraires des femmes et d'adopter une perspective critique de l'androcentrisme de la littérature autant dans sa pratique que dans son expression. Nous pourrions ainsi aborder la manière dont la littérature des femmes donne une tribune aux expériences vécues de manière particulière par les femmes, notamment la question des violences sexuelles.

2.1 Approches sociocritiques : *sociologie du texte et théorie du discours social hégémonique*

Le courant sociocritique s'est fondé dans les années 1970 contre la sociologie de la littérature. Il continue d'ailleurs, encore à ce jour, sa longue bataille d'affirmation constante de cette rupture (Popovic, 2011). Ce courant est caractérisé par ses perspectives critiques qui l'ont distingué des autres approches littéraires plus classiques. Cet aspect critique a d'ailleurs permis de lier les textes littéraires à plusieurs phénomènes sociaux, dont ceux qui entourent les mémoires collectives. C'est ce que nous verrons ici en nous concentrant particulièrement sur l'approche de Pierre Zima qui nous a semblé la plus complète et la plus appropriée pour la

spécificité des mémoires collectives. Nous verrons dans un premier temps les bases de l'approche sociocritique de Zima : la *sociologie du texte*. Nous en verrons par la suite les composantes principales et définirons ses concepts de *situation sociolinguistique*, *sociolecte* et *intertextualité*. Cela nous permettra de présenter la manière dont cette approche s'inscrit dans une perspective d'analyse du travail de mémoire dans le texte littéraire et, plus largement, des liens qui unissent la *sociologie du texte* et les mémoires collectives. Pour ce dernier aspect, nous aurons également recours aux théories du *discours social hégémonique* de Marc Angenot.

Tout d'abord, pour bien comprendre l'importance et la pertinence de l'utilisation de la sociocritique, il faut situer l'évolution de ce courant par rapport au développement général de la sociologie de la littérature. Pierre Zima (1978, 1985, 2009), précurseur de la sociocritique, s'éloignera de la sociologie de la littérature classique basée sur le contenu et la réception des œuvres pour se tourner vers les théoriciens de la littérature et de l'art (Theodor W. Adorno, Jan Mukařovský, Julia Kristeva et Mikhaïl Bakhtine principalement) afin de créer une nouvelle sociologie de la littérature, une sociologie du texte. De la théorie esthétique d'Adorno, Zima reprendra l'aspect du caractère double de l'art qui cadre celui-ci comme « autonome » et « fait social ». Il s'agit d'un déplacement du rapport dialectique marxiste marquée par l'idéologie qui permet de prendre en compte à la fois la singularité de l'œuvre et son inscription dans le social, ou ses origines hétéronomes comme les qualifie Zima. Selon lui : « La sociologie du texte devrait partir de deux théorèmes complémentaires : les valeurs sociales n'existent guère indépendamment du langage et les unités lexicales, sémantiques et syntaxiques articules des intérêts collectifs et peuvent devenir des enjeux de luttes sociales, économiques et politiques. » (Zima, 1985, p. 121).

La sociocritique ne cherche pas à démontrer une représentation ou performance du social à travers le texte littéraire, mais bien de dégager les éléments du social absorbé par le texte. Le concept de faits sociaux absorbés dans la syntaxe et la sémantique

d'un texte littéraire permet de considérer le contenu de l'œuvre (comme dans la sociologie de la littérature classique), mais également sa forme. Ce deuxième aspect de la théorie esthétique d'Adorno est primordial dans la construction de la sociocritique de Zima, car il permet de déplacer le questionnement sociologique de l'analyse des œuvres littéraires. Désormais : « Ce n'est pas la question : Que dit le texte? que doit poser la sociologie, mais la question : Comment dit le texte? (au niveau narratif, syntaxique, etc.). C'est sur le plan du *comment* de l'écriture que se manifeste le sens social » (Zima, 1978, p. 56). Cela s'inscrit dans la syntaxe et la sémantique qui en deviennent des outils idéologiques (Zima, 1985, p. 119).

La forme du texte littéraire s'inscrit dans son vocabulaire et sa syntaxe, mais également dans les choix sémantiques, ce qui inclut les thèmes abordés par l'œuvre en tant qu'organisation des signifiants du texte à l'intérieur de la trame narrative. Pour Zima, la structure narrative d'un texte littéraire participe bien plus à la syntaxe et à la sémantique de celui-ci que la structure des phrases (Zima, 1985, p. 119-120). Nous reviendrons sur la question des thèmes dans le cadre de notre analyse.

C'est l'importance accordée à la structure narrative qui nous permettra de lier la sociocritique et les approches féministes de la littérature par l'analyse de la forme particulière que les femmes donnent à leurs œuvres, mais également le traitement de thèmes distincts. Avant de passer aux approches féministes de la littérature, il importe toutefois de présenter quelques concepts clés de la sociocritique de Zima qui nous seront utiles dans le cadre de notre mémoire : la situation sociolinguistique, le sociolecte et l'intertextualité. Ce sont, chez Zima, les éléments qui nous permettent d'avoir accès au sens du texte, car ils conceptualisent les principales structures qui définissent les aspects syntaxiques et la sémantique. Ceux-ci sont animés par des rapports concurrentiels et oppositionnels qui s'inscrivent dans une réalité sociale hétérogène, car : « En réalité, chaque discours sur le réel n'est qu'un discours possible; autrement dit : les différents schémas narratifs ne correspondent pas à leurs

référents; ils sont plus ou moins contingents. » (Zima, 1985, p. 120). Les textes littéraires en tant que discours sur le réel sont donc organisés autour des choix syntaxiques et sémantiques dans la construction de leur structure narrative. Ces concepts clés nous permettent de conceptualiser et définir ces choix.

Le premier concept présenté par Zima est la *situation sociolinguistique* qui nuance l'idée de « faits sociaux » (utilisée par d'autres auteur-es de la sociologie de la littérature) afin d'intégrer les questions de forme. Cela permet de rendre compte du fait que : « la langue apparaît comme un système historique, dont les changements (lexicaux, sémantiques, syntaxiques) s'expliquent par rapport à des conflits entre des collectivités sociales et partant entre des langues de groupe (sociolecte) plus ou moins clairement institutionnalisées. Pour tenir compte du caractère historique (changeant) et social de la langue » (Zima, 1985, p. 130). Ce qui l'amène à définir le contexte sociolinguistique comme : « une constellation historique, dynamique de langages dont chacun articule des intérêts de groupe particuliers en interagissant de manière affirmative ou critique avec les autres. » (Zima, 2009, p. 28). Chez Zima, la situation sociolinguistique fait donc référence aux contextes sociaux dans lesquels les textes sont produits ainsi qu'aux possibilités discursives permises par ces contextes. Le texte se développe, dans sa forme comme dans son contenu, selon la situation de sa production. Cette situation sera caractérisée non seulement par le contexte social, mais également le contexte langagier qui structure et catégorise le cadre social dans lequel prend forme le texte. C'est pourquoi nous la nommons situation sociolinguistique.

La situation sociolinguistique représente donc les dimensions sociales absorbées dans un texte, mais également les mécanismes du langage qui viennent caractériser l'expression d'un certain groupe par rapport à d'autres avec lesquels il entre en opposition. Cette opposition se base sur l'appartenance au *sociolecte* que nous verrons dans quelques instants. Le contexte de développement de la situation

sociolinguistique est déterminé par le groupe dans lequel cette langue prend forme. La situation sociolinguistique est donc fortement influencée par les structures sociales d'expression de cette langue et les différents aspects de son institutionnalisation. De plus, la situation sociolinguistique s'inscrit dans une lutte de reconnaissance du discours animé par des inégalités d'expression semblable à celle que nous avons pu voir dans le cadre des différentes mémoires collectives (Zima, 1985, p. 129). Son but est donc : « d'établir des rapports étroits entre le texte et la société en représentant des intérêts et des problèmes collectifs au niveau linguistique. » (Zima, 1985, p. 131)

Le deuxième concept, celui de *sociolecte*, nous permet d'avoir accès au discours et à l'idéologie inhérente au texte littéraire. C'est dans celui-ci que prennent place les rapports oppositionnels que nous avons évoqués dans le concept de situation sociolinguistique. Il s'agit de l'élément central sur lequel se construit la sociologie du texte de Zima. Emprunté à Greimas, Zima utilise le terme sociolecte pour remplacer le concept d'« énoncé » présent chez Bakhtine et Volochinov. Dans la conception de Zima, le sociolecte est : « un langage idéologique qui articule, sur le plan lexical, sémantique et syntaxique, des intérêts collectifs particuliers. » (Zima, 1985, p. 131) Cette langue que l'on appelle sociolecte est celle d'un groupe qui entre en relation à l'intérieur d'une situation sociolinguistique donnée et qui va donc définir les paramètres discursifs dans lesquels le sociolecte se développera. Zima divise le sociolecte en trois aspects:

- 1) le répertoire lexical (particulier à un groupe ou à plusieurs groupes); 2) le code en tant que fondement sémantique du sociolecte (en tant que taxinomie); 3) les structures discursives (les mises en discours) réalisées par des sujets individuels ou collectifs dans le cadre d'un sociolecte donné (préexistant aux sujets parlants). (Zima, 2009, p. 30)

La dimension lexicale permet de créer l'univers langagier à travers lequel le sociolecte peut s'exprimer et où les sujets du groupe qui l'utiliseront pourront se comprendre et se reconnaître (Zima, 1985, p. 131). Cet univers langagier est codé

pour donner un sens et créer les oppositions principales qui viennent caractériser un sociolecte par rapport aux autres. Ce code concerne autant les mots utilisés que la manière de les utiliser et donc, comme nous le concevrons dans notre analyse, de le thématiser (Zima, 2009, p. 4-5; 1985, p. 131). Les sujets du sociolecte peuvent, par la suite, se saisir du lexique et de son code dans leur pratique discursive. Ce code sera articulé en fonction de la pertinence définie par leur situation sociolinguistique et le moment de codification. À l'intérieur du code sociolectique, le sujet individuel crée ensuite une taxinomie personnelle de pertinence qui vient structurer sa pratique discursive (Zima, 2009, p. 132). Le sociolecte n'est donc pas statique, car c'est sa mise en discours comme dernière dimension de son expression qui permet son existence et son développement (Zima, 2009, p. 134-135). Comme le souligne Zima : « Celle-ci [la pratique discursive] est la manifestation empirique du sociolecte qui, en tant que tel, n'est qu'une construction théorique : une hypothèse sur le réel. » (Zima, 1985, p. 135-136)

Mettre en relation l'idéologie et le sociolecte, comme le fait Zima, nous semble plutôt réducteur suite à ce que nous venons de voir. Ceci permet toutefois de rendre compte de la manière dont le sociolecte prend place dans le texte littéraire. Zima fait d'ailleurs référence, à plusieurs reprises, au chevauchement du sociolecte et de l'idéologie. Il mentionne toutefois une différence importante dans le fait qu'il y a une naturalisation du discours idéologique dans la pratique discursive qui vient créer une division entre le discours idéologique et les discours théoriques et critiques. La différence fondamentale qui distingue le sociolecte de l'idéologie est le fait qu'il dépasse l'expression discursive pour intégrer également l'horizon syntaxique et sémantique de cette expression. Le sociolecte permet de voir les structures du texte littéraire non seulement dans leur contenu idéologique, mais également dans la langue, le code par lequel le discours du texte peut s'exprimer. Le discours idéologique est donc une pratique discursive au même titre que les discours critiques et théoriques. (Zima, 1985, p. 136-137)

Le fait de présenter le sociolecte comme plus grand que sa pratique discursive permet de rendre compte de la multiplicité des discours hétérogènes qui peuvent se développer au sein du même sociolecte. Une hétérogénéité qui prend forme autant dans le type de discours que dans la classification de la pertinence de leur situation sociolinguistique qui orientera ce discours. À partir de la même langue et donc du même horizon syntaxique, lexical et sémantique, un sociolecte peut accueillir une multiplicité de discours contradictoire. Il ne s'agit donc pas d'une structure statique comme certaines définitions de l'idéologie pourraient le laisser penser, mais d'une structure en constants changements et reconfigurations selon les discours qui s'y développent. Ce qui les rejoint, c'est l'univers langagier, le code qui permet leur expression et leur compréhension mutuelle (Zima, 1985, p. 135). Ceci implique qu'il y a une reconfiguration des sociolectes présents dans la société en fonction de leur résonance sociolinguistique. Ainsi, les principaux sociolectes nommés par Zima dans ses textes de 1985 ne sont pas les mêmes qu'en 2009 où il inclut d'ailleurs le sociolecte féministe.

Finalement, le troisième concept, celui d'*intertextualité*, permet de mettre en relation les situations sociolinguistiques et les sociolectes avec l'univers social dans lequel ils prennent forme. Zima définit l'intertextualité comme une :

Interaction dialogique de textes anciens et contemporains, écrits ou parlés, consciemment ou inconsciemment agencée par l'auteur. De ce point de vue, la littérature, l'idéologie et la science sociale apparaissent comme des expériences intertextuelles qui constituent le sujet individuel et collectif, tout en lui permettant de se constituer en décidant en faveur ou contre une certaine pertinence. (Zima, 2009, p. 31)

L'intertextualité permet de conceptualiser la manière dont le texte littéraire entre en relation avec les autres textes de sa situation sociolinguistique et de son sociolecte d'appartenance. C'est là que s'effectue cette absorption du social. L'intertextualité rend compte des échanges constants entre l'individu qui produit le texte et la société

où le texte est produit. C'est donc le rapport par lequel un texte littéraire, qui traite d'enjeux et de situations mémoriels, entre en dialogue avec les mémoires collectives.

Cette intertextualité s'inscrit dans un ensemble de relations de pouvoir marqué par les particularités propres à la pratique littéraire. Zima se montrera toutefois peu explicite sur leurs formes et leurs dynamiques. Les concepts de Zima et la théorie du discours social nous ont permis de comprendre la manière dont différents aspects du discours social peuvent se retrouver absorbés par le texte littéraire et être transmis par celui-ci. Cela nous permet donc de concevoir la présence d'éléments discursifs des mémoires collectives dans les textes littéraires. Sa conceptualisation laisse toutefois de côté les relations de pouvoir, élément central de notre analyse. Les théories du discours social de Marc Angenot nous permettent de concevoir la manière dont ces relations de pouvoir prennent place dans la pratique discursive et les textes littéraires.

Nous mettrons donc maintenant en relation les concepts apportés par Marc Angenot ainsi que ceux de Pierre Zima, que nous venons de présenter, en prenant pour point central la notion d'hégémonie. Cela nous permettra de mieux comprendre notre deuxième approche, celle de l'écriture au féminin et de la critique littéraire féministe, qui nous servira dans l'analyse et la compréhension des rapports de genre au sein des relations de pouvoir dans le monde littéraire.

La notion d'hégémonie, centrale à la pensée d'Angenot, permet de bien cadrer les relations de pouvoir au sein du discours et des textes littéraires. Il la définit comme

un ensemble de mécanismes unificateurs et régulateurs qui assurent à la fois la division du travail discursif et un degré d'homogénéisation des rhétoriques, de topiques et des doxas transdiscursives. Ces mécanismes, cependant, imposent sur ce qui se dit et s'écrit et de l'acceptabilité et stratifient des degrés et des formes de légitimité. (Angenot, 1989, p. 22)

L'hégémonie serait donc présente dans la *situation sociolinguistique* comme régulatrice du langage et de son expression ainsi que de sa sémantique. Elle serait

également la base conceptuelle et idéologique de la construction des sociolectes. Le rapport d'opposition des sociolectes se transposerait donc sur l'hégémonie comme nous pourrions le voir un peu plus loin avec la question des contre-discours. L'hégémonie serait également centrale à la notion d'*intertextualité* en tant que régulatrice des pratiques discursives.

L'hégémonie est à la base de la construction de l'ensemble de l'expression discursive. Ce sont les éléments nécessaires à sa justification et à la reproduction des relations de pouvoir qui en bénéficient (Macé, 2014) qui pourront plus aisément être développés par cette pratique. Pour comprendre cela, il faut ajouter une dimension supplémentaire au concept d'*intertextualité* de Zima, celle de l'*allégorèse* présenté par Angenot. L'*allégorèse* présente les discours comme des entités qui vont se côtoyer, mais également se superposer. Ces superpositions sont dues au fait que notre univers de sens est construit à travers un univers discursif issu des discours hégémoniques. Pour comprendre une idée, nous nous référons à d'autres idées déjà comprises. Les codes de compréhension sont donc codifiés par l'hégémonie et c'est la superposition de signifiants qui permet la compréhension. Ceci prend place également dans le cadre des mémoires collectives. Pour comprendre une mémoire ou un événement, nous nous référons à ce qui est connu et donc préconçu. C'est pourquoi l'image de la guerre (Nordstrom, 2005) est si complexe à déconstruire, car elle est le code par lequel est construite la compréhension des guerres.

La notion d'hégémonie d'Angenot s'inscrit très bien dans le paradigme du pouvoir de Macé (2014) et dans la perspective des relations de pouvoir. Macé apporte d'ailleurs une distinction intéressante qui permet de cadrer la différence entre hégémonie et idéologie. Inspiré par Stuart Hall, il y aurait des visées hégémoniques et des effets idéologiques. Transposé dans le cadre du discours, il y a donc volonté d'imposer cette hégémonie sur l'ensemble des pratiques discursives. Cette volonté prend notamment place à travers la construction du langage et de ses institutions dans la perspective de

requalification des relations de pouvoir par le discours idéologique. Mais les effets, la transposition de l'idéologie par le discours, ne sont pas garantis. C'est pourquoi il peut y avoir construction de contre-discours.

Pour Angenot, les contre-discours ¹⁰ adoptent les codes hégémoniques, mais dans un rapport oppositionnel. Selon cette définition, le féminisme serait donc un contre-discours face aux idéologies justifiant les inégalités des rapports de genres. La notion de dissymétrie de Macé (2014) présente d'ailleurs les mêmes aspects que celle de contre-discours d'Angenot. Dans les deux perspectives, la problématique ne se situe pas sur le plan de l'action ou des discours en opposition avec cette hégémonie, mais plutôt dans le fait que les codes qui permettent de se définir en dehors de l'hégémonie sont structurés par celle-ci.

Macé apporte toutefois une lueur d'espoir à cette perspective autoréférentielle des relations de pouvoir, avec les mouvements culturels de resignification. La resignification se base sur le principe d'*empowerment*, sur : « ce travail d'association entre le "personnel" et le "politique", entre les pratiques de liberté et les politiques de la représentation. » (Macé, 2014, p. 204) Ce travail s'oppose au principe de requalification par lequel les individus intériorisent les relations de pouvoir par un sentiment de domination.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les mémoires collectives sont des discours construits qui permettent l'établissement et le maintien des relations de pouvoir, notamment des rapports de genres. C'est pourquoi nous avons nommé mémoire collective hégémonique les structures mémorielles globales qui permettent cette reproduction des relations de pouvoirs en place. Dans le cadre d'une approche

¹⁰ « Tout système qui se présente comme contre-partie totale aux discours canoniques, qui ne produit pas seulement une opinion, une doctrine schismatiques, sécessionnistes, mais cherche à se substituer globalement au discours social même, à sa vision du monde diffuse, à ses valeurs, ses thèmes et à ses "structures mentales", comme à ses rhétoriques et ses esthétiques. Il en résulte que ces contre-discours offrent, dans les limites de leur productivité, une topologie complète substitutive : ils ont leur presse d'actualité, leur politique, leur littérature et même leurs sciences. » (Angenot, 1989, p. 108).

sociocritique et d'une perspective plus globale du discours comme celle proposée par Angenot, nous pouvons concevoir ces mémoires collectives hégémoniques comme un des champs du discours social hégémonique global. Les mémoires collectives en tant que discours s'inscrivent dans un ensemble de pratiques discursives.

Les mémoires collectives sont influencées autant dans leurs formes que dans leurs contenus par leurs sociolecte d'appartenance. Les sociolectes des mémoires collectives hégémoniques s'inscrivent notamment, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, dans le sociolecte qu'on pourrait qualifier de patriarcal en tant que représentation des relations de pouvoir au sein des rapports de genre. Dans ce contexte, le schéma actanciel des textes littéraires mémoriels tout comme celui des mémoires collectives se retrouve concentré autour de cette image de la guerre que nous avons également décrite plus tôt et qui concentre les actants autour du genre masculin. La section suivante nous permettra de voir les possibilités de construction d'un contre-discours féministe à travers la critique de l'androcentrisme littéraire et la construction de schémas narratifs selon un sociolecte féministe.

2.2 Approches féministes de la littérature : *écriture au féminin* et *critique littéraire féministe*

Tout comme Skjelsbaek (2001) nous a démontré la nécessité d'une approche féministe pour les violences sexuelles, il nous apparaît primordial d'avoir une approche féministe pour l'analyse des violences sexuelles dans les textes littéraires. Nous présenterons ici les deux courants qui nous apparaissent centraux : *l'écriture au féminin* et la *critique littéraire féministe*. Ces deux courants nous invitent à prendre en considération les rapports de genre dans l'étude des textes littéraires.

Le premier courant, celui de *l'écriture au féminin*, s'intéresse à la différence de l'écriture des femmes dans leurs processus et dans leurs écritures (Saint-Martin,

1997). Celui-ci s'est développé majoritairement en France autour des écrits de Hélène Cixous, Luce Irigaray et Julia Kristeva (Kolodny, 1980). Ce courant s'est construit autour d'une première proposition critique d'Hélène Cixous qui présentait la nécessité d'une prise de parole des femmes par l'écriture, d'une écriture *féminine* qui s'opposerait à l'écriture *masculine* maintenue en place par les institutions littéraires telles que les maisons d'édition et les règles de reconnaissance des œuvres. Cette écriture permettrait aux femmes de s'inscrire dans le social, mais également dans l'Histoire en y ajoutant leur voix, leur expérience du réel. (Cixous, 1975)

Nous pouvons retrouver des critiques semblables dans le courant de la *critique littéraire féministe (feminist literary criticism)* de Mary Ellmann, Sydney Janet Kaplan, Annette Kolodny, Ellen Moers, Elaine Showalter, Patricia Mayer Spacks et de plusieurs autres (Kolodny, 1980). Ce deuxième courant s'inscrit dans la tradition anglophone et plus particulièrement dans le courant des *cultural studies*. La critique littéraire féministe se caractérise par une critique semblable de l'androcentrisme du monde littéraire et de la dévalorisation des récits de femmes. Tout d'abord concentré sur les représentations stéréotypes sexistes de l'analyse littéraire, la critique littéraire féministe s'est rapidement tournée vers le développement d'une approche féministe qui permettrait de contrer ce sexisme du monde littéraire. Tout comme l'histoire des femmes, ce courant remettra en question les bases sur lesquels se sont construites la discipline littéraire ainsi que la manière dont l'écriture des femmes fut évincée des catégories dans lesquelles l'analyse et la reconnaissance des œuvres furent construites. (Kolodny, 1980) Ce deuxième courant amène un aspect critique supplémentaire au premier qui se concentrait principalement sur la revalorisation de l'écriture des femmes. Il propose de lutter contre les catégories androcentristes par lesquelles les critiques littéraires se sont construites pour développer une méthode et une reconnaissance propre à l'écriture des femmes. Pour reprendre les termes de Macé (2014), il propose un processus de resignification par l'écriture des femmes.

L'écriture au féminin et la critique littéraire féministe se rejoignent dans une lutte féministe pour la reconnaissance des femmes à l'intérieur du monde littéraire, tandis que se développent des mouvements féminismes théoriques et militants (Kolodny, 1980; Saint-Martin, 1997). Comme la discipline historique, les études littéraires contestent les règles des relations de pouvoir genrées qui régissaient son monde. L'enjeu, pour les deux disciplines, était de rendre compte de l'invisibilisation des femmes dans la société par le biais de leur discipline spécifique. (Kolodny, 1980) Les approches intersectionnelles et du point de vue situé, comme le *black feminism*, viendront nuancer ces approches et critiqueront leurs aspects essentialistes (hook, 1981; Collins, 1984).

Toutefois, tout comme les femmes de certains groupes sont plus susceptibles d'être victimes de violences sexuelles (Skjelbaek, 2001), les femmes de certains groupes sont plus susceptibles d'être invisibilisées et de ne pas réussir à faire reconnaître leur pratique discursive. C'est pourquoi nous utiliserons cette approche en la recadrant dans une perspective de genre qui nous permet de représenter les relations de pouvoir au sein de ces inégalités.

Nous pouvions déjà envisager ce déplacement paradigmatique chez certaines auteures de ces courants. C'est le cas notamment de Christa Wolf (1995) qui se place de manière critique avec ces deux courants et propose plutôt l'existence d'une épistémologie différente chez les auteures qui serait influencée par leurs expériences sociales issues de leurs genres. Dans une perspective semblable, Elaine Showalter (1981) développe l'idée d'une « culture des femmes » qui prendrait forme dans la manière dont les femmes se construisent en tant que groupe dans le monde. Les femmes n'y seraient donc pas à l'intérieur ou à l'extérieur du monde des hommes, mais porteuse des deux à la fois (Kolodny, 1980, p. 3; Showalter, 1981, p. 197-205). Cette théorie d'une culture des femmes replacée dans le cadre du discours social d'Angenot, nous permet de voir la culture des femmes comme un contre-discours.

Dans le cadre mémoriel, cela vient appuyer la thèse évoquée plus tôt d'une expérience particulière de l'Histoire par les femmes et qui se doit donc d'être écrite par celles-ci.

Il faut toutefois se démontrer critique face à ces conceptions qui tendent à mettre toutes les femmes dans un même groupe homogène. Malgré que cette *culture des femmes* ou *épistémologie féminine* soit conçue comme multiple, les termes utilisés peuvent tendre à gommer l'intersectionnalité des situations des femmes au profit d'une culture ou d'une épistémologie unique qui serait également porteuse d'hégémonie. Les problèmes de représentations institutionnelles, langagières et sémantiques ne sont pas seulement le cas des femmes, mais également des personnes racisées, des minorités sexuelles et d'un ensemble d'autres situations identitaires lésées par les relations de pouvoir en place. bell hooks (1981; 1995) souligne d'ailleurs le traitement différencié auquel elle a dû faire face en tant qu'auteure en raison du fait qu'elle est non seulement une femme, mais également une femme noire (hooks, 1981; hooks et McKinnon, 1996). Une grande partie de ses œuvres démontrent l'importance de se questionner et de rendre compte des biais raciaux qui s'ajoute aux biais sexistes dans nos conceptions sociales tout comme dans les représentations culturelles. Elle fait d'ailleurs elle-même état de l'importance de l'écriture des femmes et du pouvoir de représentation de la littérature (hooks, 1999).

Suite à notre présentation de ces courants et leurs critiques, le lien entre cette approche et celle de la sociocritique nous apparaît manifeste sur plusieurs aspects. La sociocritique nous permet d'aborder de manière sociologique les œuvres littéraires autant dans leurs formes que dans leur contenu. Cette approche féministe de la littérature, quant à elle, viendra ajouter que les textes littéraires sont marqués par la dimension de genre. Les œuvres littéraires s'inscrivent donc non seulement dans un contexte social et artistique précis, mais également dans des rapports genrés. Ces

rapports de genres se répercutent sur l'ensemble des composantes et structures des textes littéraires que nous avons pu voir avec l'approche sociocritique.

Les approches que nous avons présentées soulignent que la littérature s'est construite selon des relations de pouvoir et des rapports de genres. Les femmes se retrouvent donc exclues non seulement en tant qu'auteure, mais également en tant que sujet de la littérature (Cixous, 1975). Le langage en tant que construction discursive s'inscrit dans ces rapports genrés et les transmet (Kolodny, 1980, p. 5). Selon Nelly Furman (1978) le langage, ainsi que ses pratiques syntaxiques et sémantiques, s'est construit en fonction des catégories définies par les rapports de genres perpétrés par les relations de pouvoir, ce qui se répercute de manière structurante sur la pratique discursive.

Pour revenir aux théories de Zima, cela signifie que la situation sociolinguistique d'une œuvre sera marquée par le genre de l'auteur-e et les catégories langagières de son genre. Nous pourrions aussi faire le lien avec la construction du discours social hégémonique d'Angenot. Cette hégémonie bénéficie de ces relations de pouvoir genrées et contribue donc au maintien d'une langue, d'un code que nous pourrions qualifier de patriarcal en tant que reproduction des rapports de genre qui vient justifier l'hégémonie masculine (Angenot, 1989). Le genre masculin sera donc avantagé en raison de la correspondance entre son discours et celui de l'hégémonie.

Ces approches féministes de la littérature et leurs implications langagières nous permettent également d'envisager le féminisme en tant que sociolecte. Annette Kolodny présente une approche semblable à celle de Zima en affirmant qu'il faut appréhender les textes à la manière de paradigme et non uniquement d'œuvre esthétique, autant dans leurs conceptions que dans leurs réceptions. La manière dont nous concevons les œuvres littéraires est marquée par le contexte de production des œuvres, et donc les relations de pouvoir genrées. Les textes littéraires peuvent donc

se développer dans le paradigme féministe ou en opposition à celui-ci, autant qu'avec les sociolectes marxiste ou libéral. (Kolodny, 1980, p.10-14)

Nous pouvons ainsi envisager la potentialité d'un travail de mémoire des femmes par la littérature. Ce travail de mémoire prendrait place dans le rapport intertextuel entre les textes littéraires et les mémoires collectives. L'intertextualité des textes littéraires mémoriels est toutefois influencée par les relations de pouvoir. Ces relations de pouvoir peuvent prendre plusieurs formes et se développer dans un ensemble de champs et de discipline. Les relations de pouvoir sont animées de rapports multiples, il faut donc prendre en considération la multiplicité des identités et des contextes de production des textes littéraires. Dans le cadre de notre analyse, ces relations de pouvoir seront marquées par les dynamiques mémorielles et les rapports de genres.

Nous pouvons analyser la question du travail des mémoires dans les œuvres littéraires dans une perspective féministe et par là concevoir et analyser la spécificité du travail mémoriel des femmes. En se tournant vers les textes littéraires des femmes comme outil de transmission de mémoire, on se heurte à une double critique des structures. Tout d'abord une critique des modes traditionnels de transmission de mémoire au profit d'une valorisation de la mémoire culturelle littéraire, mais également, une critique de l'androcentrisme littéraire. La combinaison de cette interprétation double des relations de pouvoir genrées sera nécessaire à notre contexte d'analyse.

Ces approches nous permettent d'aborder, dans une perspective féministe, les possibilités non seulement d'une transmission mémorielle par le roman, mais également d'un travail de mémoire par l'intertextualité des récits des femmes. C'est par cette multiplicité des voix discursives des femmes que les mémoires des femmes entreront en relation avec des éléments nécessaires à leur travail. Nous le verrons plus en détail dans le cadre de notre analyse du roman *Purge*, avec la mise en relation des discours de femmes victimes de violences sexuelles durant l'occupation soviétique et

ceux des femmes victimes des réseaux de trafic sexuel qui se sont mis en place suite à la dissolution des régimes communistes.

L'histoire des femmes a démontré les difficultés d'expression des histoires de femmes qui se sont répercutées sur l'expression de la mémoire des femmes. De manière semblable, la littérature est marquée par les relations de pouvoir genrées qui exclut les textes et sujets littéraires considérés féminins. Il faut donc trouver de nouvelles manières d'aborder la mémoire des femmes, mais également l'écriture des femmes. Nous démontrerons dans les prochains chapitres qu'un texte littéraire de forme romanesque tel que *Purge* permet un travail de mémoire alternatif qui laisse place à l'expression des femmes.

CHAPITRE III

ANALYSE SOCIOCRIQUE : PRÉSENTATION DU ROMAN ET DU CADRE D'ANALYSE

Tel que nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les mémoires des femmes peinent à s'exprimer, notamment celles des femmes victimes de violences sexuelles dans l'espace soviétique et postsoviétique. Ceci est dû, en partie, au frein que la société soviétique et les sociétés postsoviétiques ont mis à son développement en raison du contexte de concurrence des mémoires. Plus largement, cela est également tributaire des configurations actuelles des mémoires collectives qui favorisent l'expérience historique des hommes au détriment de celles des femmes. C'est pour étudier le travail de mémoire des femmes qu'il nous apparaît important de démontrer la pertinence d'un mode alternatif d'expression des mémoires collectives comme le texte littéraire.

C'est ce que nous ferons dans ce chapitre et dans le suivant avec le roman *Purge* de Sofi Oksanen en utilisant la méthode de la sociocritique jumelée à celle de la lecture au féminin et de la critique littéraire féministe que nous avons exposée dans le chapitre précédent. Pour ce faire, nous nous sommes dotés de deux types d'outils d'analyse qui nous permettront de mettre en pratique ces approches afin de procéder à l'analyse de ce roman. Tout d'abord, une typologie des modèles féminins que l'on retrouve dans le roman. Inspirée des modèles de féminités développés par Oksana Kis (2005; Lambroschini, 2014), cette typologie nous permettra de mettre en contexte socialement et politiquement les différents personnages du roman. Nous mettrons ensuite en pratique cette typologie en fonction de trois thèmes : l'idéologie, les violences sexuées et sexuelles ainsi que l'agentivité. Ces thèmes nous permettront

d'analyser les différents éléments de la construction du contre-discours féministe face au sociogramme de la guerre que nous définirons un peu plus loin. La sociocritique implique une analyse et une méthode inductives : le texte nous parle autant que nous le faisons parler. Nos outils analytiques se sont donc construits par des allers-retours constants entre le texte et la théorie.

Dans ce chapitre, nous débuterons par une présentation et une mise en contexte du roman et de sa trame narrative. Nous reprendrons les outils analytiques exposés dans le précédent chapitre pour situer le roman. Nous présenterons ensuite la typologie des modèles de féminité et justifierons notre choix d'une analyse thématique.

3.1 Présentation du roman et de sa trame narrative

Dans le cadre de notre recherche, nous avons choisi d'utiliser l'approche sociocritique et les approches féministes de la littérature pour analyser le roman *Purge* de Sofi Oksanen, auteure finlandaise d'origine estonienne. Le choix de ce roman s'est d'abord posé en raison des sujets qui y sont abordés. Nous y retrouvons, de manière croisée, les violences sexuelles des soldats de l'Armée rouge suite à la Deuxième Guerre mondiale qui marque le début de l'occupation soviétique ainsi que celles du trafic des femmes suite à la dissolution du régime soviétique.

Trois des quatre romans de l'auteure prennent d'ailleurs place en Estonie et abordent différents aspects de la vie et des mémoires soviétiques et postsoviétiques (Oksanen, 2003, 2008, 2012). Il est également à noter que l'ensemble des romans de Sofi Oksanen mettent en scène des personnages principaux généralement féminins qui entrent en relation de manière dialogique par leurs expériences vécues en tant que femmes. De plus, l'auteure elle-même s'inscrit publiquement dans une démarche de valorisation et de travail des mémoires de l'espace soviétique et postsoviétique. Elle a d'ailleurs publié plusieurs articles dans divers journaux sur ces sujets et utilise ses

entrevues comme tribune pour les aborder (Di Stasi, 2016; Harding, 2010; Oksanen, 2015a, 2015 b, 2014). Son travail connaît un rayonnement international important qui lui a valu plusieurs prix nationaux et internationaux (Harding, 2015; Jaggi, 2010; Noiville, 2015). Nous croyons donc que le roman, autant que le contexte dans lequel il s'inscrit, est un objet parfaitement désigné pour notre recherche. Nous aurons l'occasion de le démontrer plus en détail dans la prochaine section où nous présenterons nos outils d'analyse.

Purge entrecroise plusieurs trames narratives. Nous avons d'un côté la vie d'Aliide et de l'autre celle de Zara. Ces deux histoires se recoupent à travers une troisième trame narrative qui est celle de leur rencontre. Le roman s'ouvre sur la rencontre des deux femmes alors qu'Aliide trouve Zara endormie dans son jardin. Suite à cette rencontre, nous découvrons petit à petit l'histoire de chacune de ces femmes. Nous apprenons également le lien familial qui les unit; Zara est la petite-fille d'Ingel, sœur d'Aliide qui fut déportée au début de l'occupation soviétique. Ce qui lie les deux femmes n'est pas seulement leur rencontre et leur lien de sang, mais un vécu commun d'oppressions sexuées et de violences sexuelles. Aliide a vécu à deux reprises des violences sexuelles de la part de représentants des autorités soviétiques en place lors des premières années de l'occupation soviétique. Zara a été forcée de se prostituer dans un réseau où elle a vécu d'innombrables violences sexuelles. Les deux récits se développent autour des violences vécues et de leur effort de résilience.

C'est le récit d'Aliide qui est le plus présent et le plus étendu dans le roman. Nous découvrons le récit de sa jeunesse dans l'Estonie de l'avant Deuxième Guerre mondiale jusqu'à ses derniers jours en Estonie postsoviétique, le tout entrecoupé des différentes périodes d'occupation et, principalement, des décennies d'occupation soviétique. La jeunesse d'Aliide est ponctuée par la vie familiale à la ferme et particulièrement la relation avec sa sœur aînée Ingel qui a toujours réussi mieux qu'elle toutes les tâches traditionnelles. Les années passent et la relation de

compétition entre Aliide et Ingel ne fait que s'accroître jusqu'à tourner à une jalousie malade lorsqu'Ingel épouse Hans, de qui Aliide était tombée instantanément amoureuse.

Les éléments de la jeunesse d'Aliide se fondent dans la trame de fond qui est celle de la guerre puis des régimes d'occupation. Aliide et Ingel reprendront la ferme après la déportation de leurs parents. Hans part s'engager dans le groupe nationaliste résistant des Frères de la forêt puis dans les troupes estoniennes de l'armée allemande. À son retour, il devra être caché par les sœurs qui simuleront sa mort. Ceci n'empêchera pas Aliide et Ingel d'être interrogées à plusieurs reprises par les représentants des autorités soviétiques. C'est dans le cadre de ces interrogatoires qu'Aliide ainsi qu'Ingel, et Linda sa nièce, seront victimes de violences sexuelles. Suite à ces violences, Aliide se tournera vers Martin, haut placé des autorités soviétiques, nouvellement arrivé dans le village.

Aliide se construira une vie exemplaire dans ce régime soviétique et cherchera à tout prix à obtenir la sécurité et la garantie que de tels événements ne lui arriveront plus jamais. Martin, ainsi que tous ceux et celles qu'elle rencontrera dans sa nouvelle vie, ne sauront jamais ce qui lui est arrivé, elle s'en assurera de multiples manières. Elle fera face, à plusieurs reprises au traumatisme en recroisant les lieux ainsi que certains de ses agresseurs. Des années après la mort de Martin, Aliide comprendra qu'il était probablement un des hommes qui a participé aux interrogatoires des femmes du village, voir aux siens. Elle vivra une double vie : Soviétique à l'extérieur, mais Estonienne à l'intérieur. Elle ira même jusqu'à signer des documents permettant la déportation d'Ingel et de Linda pour prouver sa dévotion à Martin et au communisme.

Aliide reprendra la ferme familiale avec Martin alors que Hans y est toujours caché. Elle continuera de le cacher sous les yeux de son mari et de nourrir pour lui un amour unidirectionnel ainsi que des espoirs d'une vie ensemble, loin du village estonien et de Martin. Les espoirs d'Aliide seront détruits par Hans, et elle l'assassinera. Sa vie

soviétique reprendra alors son cours normal, plus exemplaire que jamais, alors qu'Aliide se sent encore plus brisée. Elle aura une fille, Talvi, qui se mariera avec un étranger et quittera le pays. Martin mourra plusieurs années avant elle, et elle sera même soupçonnée de l'avoir empoisonné. L'arrivée de Zara vient bouleverser la vie solitaire et routinière d'Aliide et l'amène à revivre des sentiments qu'elle avait enfouis depuis bien longtemps.

Les épisodes de la vie de Zara s'étendent seulement sur les deux années précédant sa rencontre avec Aliide. Le récit débute dans sa ville natale, Vladivostok en Russie, où elle vit dans un logement communautaire avec sa mère et sa grand-mère. Nous découvrons au fil du roman qu'il s'agit en fait de Linda et d'Ingel, la nièce et la sœur d'Aliide. Peu de perspectives s'offrent à Zara jusqu'au jour où son amie d'enfance, Oksanka lui fait miroiter la possibilité de travailler dans des hôtels de Berlin et de faire, comme elle, beaucoup d'argent. Zara part donc pour Berlin dans l'espoir de revenir plus tard à Vladivostok et d'avoir une meilleure vie, de faire des études de médecine et de permettre à sa famille de quitter les logements communautaires. Ses espoirs seront toutefois de courte durée, Zara venait d'être recrutée dans un réseau de trafic sexuel. Zara tombera sous le contrôle de Pacha et de Lavrenti, et vivra quotidiennement maintes violences sexuelles, physiques et psychologiques de la part des deux hommes ainsi que des clients, d'abord à Berlin, puis en Estonie après avoir convaincu les deux hommes de l'amener avec eux. Elle réussira toutefois à s'enfuir après avoir tué le *boss* et trouvera refuge à la ferme d'Aliide.

Ces deux récits se développent parallèlement dans le roman, mais sont entrelacés dans une trame narrative principale où les deux femmes se retrouvent ensemble, à la ferme d'Aliide. Zara qui est encore dans l'urgence de la fuite reprend espoir avec la visite prochaine de Talvi, la fille d'Aliide, qui pourrait la conduire jusqu'à Tallinn. Elle a inventé l'histoire d'un mari violent ce qui explique la situation et justifie son besoin de fuir. S'installe alors une période de latence où peu à peu un lien se

développe entre les deux femmes, sans que Zara ne dévoile leurs véritables liens. Dans leurs discussions émergent plusieurs réflexions sur l'avenir dans ces nouveaux pays indépendants et les changements depuis la fin du régime soviétique. Zara tentera, à plusieurs reprises, d'aborder le sujet de la relation entre les deux soeurs, notamment en utilisant une photo que sa grand-mère lui avait laissée, mais, face à l'hostilité d'Aliide, elle devra abandonner.

Le plan de Zara s'effondre avec l'annulation de la visite de Talvi. Pacha et Lavrenti retracent Zara et se présentent à la ferme. Cachée dans le cagibi qui servait de cachette à Hans durant de nombreuses années, Zara entend Pacha et Lavrenti parler et montrer des photos pornographiques qu'elle avait été forcée de faire. Ils décrivent Zara comme une dangereuse criminelle qui vient d'assassiner son amant et annoncent à Aliide que Zara est en fait sa petite-nièce. Aliide ne se laissera toutefois pas bernier par les deux hommes, et même si elle est ébranlée par la révélation de leurs liens familiaux, nous découvrons une profonde solidarité entre les deux femmes. Aliide assassinera Pacha et Lavrenti et permettra ainsi à Zara de retrouver sa liberté. Aliide demandera à Zara de ramener Linda et Ingel de Vladivostok pour reprendre la ferme. Le roman se termine sur le départ de Zara en taxi et le suicide d'Aliide qui semble finalement avoir trouvé la paix.

3.2 Éléments de sociocritique du roman *Purge*

Dans un premier temps, nous soulignons que la situation sociolinguistique de l'auteure, tel que nous pouvons la définir dans une perspective sociocritique, est ancrée dans une perspective discursive féministe. Elle s'inscrit également dans une conscience des mémoires collectives postsoviétiques et du travail des mémoires qu'il reste à accomplir.

Il est important de noter ici que, dans le cadre de notre analyse, nous utilisons une traduction française, ce qui empêche l'accès à l'ensemble de la morphologie de la langue originale. Certains procédés littéraires ne pourront donc pas être pris en compte. Nous nous concentrerons donc plutôt sur les aspects sémantiques et thématiques du roman qui s'inscrivent dans une perspective féministe et de travail de mémoire des femmes victimes de violences sexuelles. Nous aurons l'occasion de l'expliquer plus en détail dans les deux prochaines sections.

Comme dans bien d'autres récits de forme romanesque, *Purge* évoque plusieurs éléments de type historiographique, tels que les lieux, les dates et les événements, les acteurs collectifs ou institutionnels de l'histoire de l'Estonie. Il nous semble aussi important de relever, dans le cadre d'une analyse sociocritique, la forme particulière que prend chacun des chapitres du roman. Outre la principale trame narrative concentrée autour des personnages féminins, on retrouve des extraits du journal de Hans Pekk datés de mai 1949 à octobre 1951. Un extrait de celui-ci se retrouve au début de chacune des cinq parties du roman, et plusieurs épisodes du parcours de Hans sont évoqués en plus des rapports d'enquêtes qui figurent dans la cinquième partie et qui font état des interrogatoires de Aliide, de Ingel et de Linda.

Chacun des chapitres est daté et situé, ce qui crée un effet de réel. Notons également qu'une chronologie de l'histoire estonienne s'inscrivant dans une représentation historique classique (et donc nationaliste et masculine) est ajoutée à la toute fin du roman. Cette chronologie débute en 9500 avant Jésus-Christ, au moment de la fonte des glaces et de l'apparition des premiers habitants dans la région, et se termine en août 1994, avec le retrait des dernières troupes russes. Par ces incursions chronologiques, le roman s'inscrit, en apparence, dans une reproduction des codes historiques. Ce n'est donc pas sur le plan de la chronologie historique, mais plutôt sur le plan de sa sémantique que le roman rompra avec le sociogramme mémoriel de la guerre. C'est ce que notre analyse thématique nous permettra de démontrer.

Nous estimons que l'auteure inscrit son roman dans un *sociolecte* féministe. Cette conclusion s'appuie sur d'autres recherches et sur la lecture des autres romans de l'auteure. Nous ancrons cette affirmation, tout d'abord, dans la lignée de l'écriture au féminin et de la critique littéraire féministe où le fait de présenter des personnages principaux féminins et, surtout, d'en présenter l'agentivité est, en soi, une prise de position féministe. De plus, le thème central du roman est la question des violences sexuelles vécues par les femmes, qui est construit de manière à rendre compte des inégalités de genre et de leurs continuités en Estonie malgré les changements de régime. Les femmes de ce roman prennent des formes actanciennes différentes selon les générations et la typologie des modèles de féminité. Le sociolecte féministe produit, comme nous le verrons plus en détail dans le cadre de notre analyse, un contre-discours qui se construit en opposition au sociogramme de la guerre.

Le roman s'inscrit également dans un rapport d'*intertextualité* avec l'ensemble des mémoires collectives et du contexte discursif que nous avons présenté dans le précédent chapitre. Mais bien plus qu'une simple intertextualité mémorielle, l'intertextualité de *Purge* se situe également avec des éléments de l'actualité de la condition des femmes de l'espace postsoviétique. C'est dans cette intertextualité intergénérationnelle que nous pouvons entrevoir le travail de mémoire de *Purge*. Car ce processus de travail de mémoire ne prend pas uniquement forme dans le fait d'évoquer des éléments passés, mais plutôt dans le fait de les lier au réel au-delà de l'évènement. Il s'agit d'une double intertextualité, prenant forme non seulement dans le traitement du passé, mais également, dans la rencontre d'Aliide et de Zara. Le travail de mémoire met en scène la continuité des violences sexuelles dans les sociétés postsoviétiques qui ne sont pas étrangères à celles des années d'occupations.

3.3 Cadre d'analyse

Suite à la présentation du roman et de ses aspects sociocritiques, il importe maintenant de présenter les outils qui nous permettront de l'analyser. Nous exposerons ici la typologie des modèles de féminité ainsi que les thèmes que nous utiliserons dans le cadre de notre analyse qui sera développée dans le chapitre suivant.

3.3.1 Typologie des modèles de féminité : intertextualité et travail des mémoires

Un premier schème interprétatif qui nous sera très utile est celui des modèles de féminité inspirés de Oksana Kis (2005; Lambroschini, 2014). Nous associerons ces modèles au concept d'*actant*. Nous ne ferons toutefois pas une utilisation traditionnelle de celui-ci ni du schéma actanciel qui lui est habituellement attaché en tant qu'outil d'analyse. Le concept sera utilisé, à la manière de Zima (1985), dans la perspective d'une approche sociocritique. Ici, l'actant, concept que Zima emprunte à Greimas, est une notion qui tout en s'apparentant à celui de personnage, dépasse les structures formelles de celui-ci. Selon Zima : « Le concept d'actant introduit par Greimas est plus abstrait que le concept proppien de personnage; l'actant peut être un individu ou une collectivité (ou une force de la nature), un sujet humain ou un objet et se définit par rapport à la fonction qu'il remplit dans une séquence narrative particulière. » (Zima, 1985, p. 122). Tous les personnages ne sont donc pas actants, et tous les actants ne sont donc pas personnages. Les personnages qui agissent et permettent le développement narratif, les personnages qui ont une fonction dans le schéma actanciel d'un texte littéraire sont toutefois des actants. Les actants sont le

moteur à la base de la création de schémas actanciels qui structurent le texte et son orientation idéologique ¹¹.

Les actants et le modèle actanciel nous permettent d'avoir accès à la manière dont sont mises en forme les idéologies plus qu'aux idéologies présentes et le schéma actanciel aux codes qui permettent les relations de pouvoir ainsi que les différents rapports qui y prennent forme dans le discours. Cette conception moins classique du schéma actanciel permet de le conceptualiser en tant que système de codes et de voir les actants comme les impulsions qui permettent la mise en action de ce système.

Le concept d'actant ainsi défini nous permet de présenter chacun des modèles de féminité de notre typologie comme des actants qui remplissent des fonctions narratives différentes. Ces actants interagissent entre eux à travers les personnages et participent à la formation de la trame narrative du roman. Dans le cadre de notre analyse, le schéma actanciel permet, comme nous le démontrerons un peu plus loin, un travail de mémoire par la mise en relation de ces actants à l'intérieur des thématiques des violences sexuelles dans la perspective d'un sociolecte féministe. Nous pourrions voir plus en détail l'aspect actif de ces actants avec le troisième thème de notre analyse, celui de l'agentivité.

Pour en revenir à notre typologie des modèles de féminité, selon Oksana Kis, il existe trois modèles de féminité dans la société ukrainienne: la *superwoman soviétique*, la *Berehynia* (qui deviendra la *femme estonienne* dans le cadre de notre analyse) et la *Barbie-girl*. Comme nous l'exposerons dans quelques instants, ces trois modèles ont de profondes racines idéologiques (Kis, 2005; Lambroschini, 2014). Dans son

¹¹« Dans la pratique discursive, cela signifie que les choix sémantiques (les classifications) effectués par le sujet du discours (par le sujet de l'énonciation) se manifesteront au niveau actanciel où ils régissent le parcours narratif. Le modèle actanciel d'un texte peut alors être envisagé, comme nous le fait remarquer Courtès, soit "sous l'angle du système (ou des relations entre les termes qui le constituent), puis sous celui du procès (c'est-à-dire des opérations auxquelles il est susceptible de donner lieu). » (Courtès, 1976 : 63). » (Zima, 1985, p. 123).

analyse de la société ukrainienne postsoviétique, Oksana Kis fait d'ailleurs état de la présence de ces modèles dans le cadre politique, autant chez les groupes de revendications, que chez les femmes du milieu politique. Ces trois modèles font aussi directement écho aux personnages présents dans *Purge*.

Nous avons constaté la nécessité d'identifier un quatrième modèle pour couvrir l'ensemble des discours que nous retrouvons dans le roman, celui de la *féministe*. Celui-ci sera représentatif de la voix narrative, de la manière dont elle prend place dans le sociolecte féministe, ainsi que de la situation sociolinguistique et de l'intertextualité qui l'accompagne. Ce quatrième modèle ne sera donc pas personnifié par les personnages du roman ou présent comme modèle social dans les régimes postsoviétiques présentés par Oksana Kis. Dans le roman, nous le retrouverons essentiellement sur le plan de l'énonciation et de la voix narrative de l'auteure.

Dans la présente section, nous présenterons chacun de ces modèles de féminité. Les éléments qui nous permettront de les qualifier d'actants seront présentés plus en détail dans notre analyse au chapitre suivant. Notons que les modèles que nous présenterons ne sont pas étanches, et les personnages ne sont pas les marionnettes de ces modèles. Les personnages ne sont pas les modèles, mais ces modèles types nous permettent de situer les personnages dans le cadre plus large des mémoires collectives et du contexte social où évolue chaque personnage.

3.3.1.1 La femme estonienne

Dans un premier temps, notre premier modèle, celui de la *femme estonienne*, s'inspire de la Berehynia de Oksana Kis, dans une vision traditionnelle de la femme comme matrice de la nation. Dans la mythologie ukrainienne, Berehynia est une nymphe des rivières, soumise et protectrice. Berehynia a été réactualisée en Ukraine durant la Perestroïka pour devenir « the eternal guardian of ukrainian tradition values, national

culture and ethnic identity » (Kis, 2005, p. 106). Nous parlons bien ici d'une réactualisation, car « the contemporary image of Berehynia was constructed quite artificially within the context of the impetuous rise of Ukrainian national awareness during Perestroika. The popularity of the image was made possible, to a great extent, because it fulfilled a real social demand for a new nationally rooted model of femininity. » (Kis, 2005, p. 106) Nous n'avons pas établi de correspondance mythologique parfaite, puisque chaque mythologie nationale comporte ses particularités. Nous désignerons plutôt le modèle sous le nom de la femme estonienne afin de l'ancrer dans un imaginaire national.

Ce serait d'ailleurs réducteur de transposer le modèle de la Berehynia de manière unilatérale dans tous les États issus de la dissolution du régime soviétique, l'Estonie incluse. L'Ukraine, comme chacun des pays qui formaient l'espace soviétique, a connu un développement culturel, socio-économique et politique particulier. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est donc pas la Berehynia en tant que telle, mais plutôt le modèle de féminité qu'elle représente, issu de traditions et de coutumes nationales réactualisées après la chute du régime soviétique. Pour définir le modèle de la femme estonienne, nous ne reprendrons donc pas les composantes de la Berehynia, mais plutôt la structure.

Comme le souligne Oksana Kis, le climat était plutôt favorable au développement de ce modèle après la chute du régime soviétique ¹². Ce modèle de féminité prend place dans un contexte économique et culturel qui promeut le retour des femmes à la maison, en raison de la transformation des structures économiques et de la pénurie de

¹² « Women's evidence readiness to follow these suggestions may, in part, have a rational explanation. The attraction of this role for ordinary post-Soviet women depends on several socio-psychological and economic factors. As Tatiana Zhurzhenko notes, "The appearance of the housewife identity was an entirely understandable reaction on [sic] the limitation of traditional femininity under the conditions of state socialism, a protest against the imposed official ideology [...] its revival lay in [...] the increase in the autonomy and importance of the private sphere." Both the fact that the economic crisis resulted in the mass exclusion of women from the labour market, and the increase of the significance of the family for economic survival, forced women to return to their homes. » (Kis, 2005, p. 109)

travail. Le tout est accompagné d'un retour des valeurs traditionnelles qui reprenaient leur cours, en dehors de la société totalitaire, comme si rien n'avait changé depuis l'imposition du régime soviétique en 1944. Ces valeurs s'inscrivaient également, comme nous l'avons évoqué dans le précédent chapitre, dans un contexte hostile à la pensée féministe.

Dans le roman, le modèle prend forme principalement dans le rapport au terroir qu'entretiennent Aliide et sa sœur aînée Ingel. Elles veillent au bon fonctionnement de la ferme (la confection des conserves, la traite des vaches, la confection du savon, la cuisine, les tâches ménagères, etc.). Le modèle apparaît également dans le personnage et les enseignements de Maria Kreel, la « sorcière » du village qui pratique et transmet son savoir sur le pouvoir médicinal des plantes du pays à Aliide. Les aspects politiques et idéologiques de ce modèle apparaissent surtout lorsqu'ils entrent en contradiction avec les autres modèles de féminité dominants, particulièrement celui de la *superwoman* soviétique.

3.3.1.2 La *superwoman* soviétique

Oksana Kis définit la *superwoman soviétique* comme le résultat du « monopole du Parti communiste sur la construction des références sociales et publiques », ce qui en a fait « l'unique modèle de féminité sous l'URSS » (Lambroschini, 2014, p. 123). Outre ces éléments de définition plutôt généraux, Oksana Kis donne peu de détails sur ce modèle malgré qu'elle l'évoque à plusieurs reprises.

Plusieurs éléments de définition des identités soviétiques s'offrent ailleurs pour nous permettre de mieux qualifier ce modèle. Par exemple, l'*homo sovieticus*, son pendant masculin, permet de concevoir le citoyen soviétique comme construit par et pour le régime soviétique. Nous retrouvons ce terme pour la première fois dans l'ouvrage du même nom d'Alexandre Zinoviev (1983), mais également, encore très récemment,

dans les témoignages recueillis par la journaliste Svetlana Alexievitch (2013). Ces témoignages proviennent d'un peu partout dans les anciens territoires soviétiques où le modèle continue de marquer et d'influencer l'individu postsoviétique. Son emprise, selon l'historienne Anne Applebaum (2012), s'explique par une prise en charge totale de l'individu dans le système soviétique.

Après 1948, les régimes se mirent à créer un nouveau système d'écoles et d'organisations de masse sous contrôle de l'État qui envelopperaient leurs citoyens dès la naissance. Une fois dans ce système totalitaire, supposait-on, les citoyens des États communistes ne voudraient ni ne pourraient jamais en sortir. Pour employer l'expression sarcastique d'un vieux dissident soviétique, ils étaient censés devenir membres de l'espèce *Homo sovieticus*, l'homme soviétique. Non seulement l'*Homo sovieticus* ne s'opposerait jamais au communisme, mais il ne saurait même concevoir de s'opposer au communisme. (Applebaum, 2012, p. 527)

Après 1948, les régimes se mirent à créer un nouveau système d'écoles et d'organisations de masse sous contrôle de l'État qui devaient envelopper leurs citoyens dès la naissance. Une fois dans ce système totalitaire, supposait-on, les citoyens des États communistes ne voudraient ni ne pourraient jamais en sortir et deviendraient membres de l'espèce *homo sovieticus*, l'homme soviétique. Non seulement l'*homo sovieticus* ne s'opposerait jamais au communisme, mais il ne saurait même concevoir de s'opposer au communisme (Applebaum, 2012, p. 527). En plus de l'éducation, c'est à travers l'organisation de la vie sociale — comités, politique d'ascension dans l'appareil du Parti, instauration de fêtes et de journées de commémoration, etc. — que le régime pouvait instaurer durablement le modèle de l'*homo sovieticus* et faire en sorte que la population s'y conforme (Applebaum, 2012, p. 544).

Malgré la pertinence du modèle de l'*homo sovieticus*, celui-ci ne rend compte que d'une part de la construction identitaire. Malgré la présence de recoupements dans les modèles, et les valorisations des traits identitaires auprès des deux genres dominants, la persistance des relations de pouvoir genrées sous le régime communiste a entraîné

une division genrée de plusieurs rôles et a profondément marqué la construction des modèles identitaires. (Corrin, 1992) C'est pourquoi il nous apparaît important de prendre en considération l'*homo sovieticus*, mais également d'en comprendre les limites genrées. Dans le cadre de notre recherche, il nous apparaît donc plus juste de définir et d'utiliser le modèle de la superwoman soviétique.

Dans un pamphlet de l'Agence de presse Novosti paru en 1975 à l'occasion de l'Année internationale de la femme proclamée par l'ONU et intitulé *Les femmes en URSS*, nous retrouvons les éléments principaux de cette superwoman soviétique qui n'est évidemment pas sans rappeler l'*homo sovieticus* :

Un nouveau type de femme est né en U.R.S.S. Pour elle, le travail n'est pas seulement un moyen de gagner de l'argent. Il lui permet d'affirmer son égalité juridique et sociale, de maintenir son prestige de maîtresse de maison, d'être un membre productif, instruit et cultivé à part entière de la société. Bien que cela paraisse paradoxal, les occupations de la femme l'aident à élever ses enfants. Une femme qui travaille a, en règle générale, un horizon intellectuel plus large. Elle est plus énergique, plus ponctuelle, elle trouvera toujours le temps d'aider ses enfants en tout. (A.P.N., 1975, p. 6)

Nous pouvons remarquer que cette intégration des femmes à la sphère publique et politique continue de s'ancrer dans les tâches traditionnellement féminines. Cette double charge de travail qui en fait des *superwomen* peut s'expliquer historiquement :

Of course, in the immediate years after the war many households had no men in them. In such situations the women were more or less forced to become « superwomen », heading the household as the main provider as well as the main carer and domestic worker. Some women remember these formative years in central and eastern Europe as an exciting time, one that heralded promise. But any such excitement was short-lived; for many it lasted only for the brief period between 1947 and 1950. After this time the structural oppression of the centralized communist system started to impact on all areas of social, economic and political life. (Corrin, 1992, p. 9)

Malgré une promesse d'égalité, les rôles traditionnellement féminins ne se sont pas partagés et les femmes se sont donc retrouvées avec une double tâche et une responsabilité autant envers leur foyer qu'envers la société soviétique (Corrin, 1992).

Ce modèle n'a toutefois pas complètement disparu avec le régime soviétique comme le souligne Oksana Kis, il a seulement perdu son monopole : « The ideologically imposed canon of femininity — the *Soviet Super-Women* — lost its monopoly and authority. During the 1990s, it was challenged and undermined by new value systems and correspondingly new moral norms, life styles, fashions, rules of conduct, etc. » (Kis, 2005, p. 105). Le modèle persiste, du moins en partie, auprès de plusieurs femmes qui ont participé activement à la construction de la société soviétique et qui ont vécu une bonne partie de leurs vies sous le régime. Les femmes qui continueront de s'en réclamer seront toutefois grandement critiquées. Cela viendra soulever des enjeux mémoriels importants notamment dans les nouveaux États qui veulent marquer la rupture avec le régime soviétique. Dans le cadre de notre analyse, nous pourrions observer ces deux aspects du modèle chez Aliide où la performativité du modèle de la superwoman soviétique est un moyen de défense contre les violences qu'elle a subies et qu'elle ne veut plus jamais revivre.

3.3.1.3 La Barbie-girl

Le modèle de la *Barbie-girl* est très marqué par les images occidentales consuméristes et hypersexualisées. Sous le régime soviétique, les standards de féminité occidentaux et les médias qui les véhiculent étaient inaccessibles. L'ouverture vers l'Ouest a entraîné l'entrée dans les sphères médiatiques et marchandes de ces canons de féminité. Cela s'inscrit dans un contexte où, depuis la

Perestroïka ¹³, le modèle de la superwoman soviétique perd de sa résonnance et de sa légitimité, principalement auprès des jeunes générations. Cette transition va de pair avec la dévaluation du rôle de travailleuse et le développement de nouveaux marchés de consommation destinés aux femmes. Pour la première fois, les femmes pouvaient se penser et se construire en dehors des rôles imposés par le régime soviétique ou les régimes nationalistes. Ceci permit la révolution sexuelle que cette région du monde n'avait pas connue, car elle avait été étouffée par le féminisme institutionnel soviétique ¹⁴.

Surtout populaire auprès des plus jeunes générations, le modèle de la Barbie-girl est principalement orienté autour de la sexualisation des femmes. La séduction sexuelle est présentée comme un moyen de satisfaire les hommes et d'obtenir une aisance matérielle. On voit apparaître des magazines et des publicités qui promeuvent la beauté ou qui font état de la compétition sur le marché du mariage, etc. Le modèle de la Barbie-girl n'est pas qu'une question d'apparence, c'est un mode de vie :

The « Barbie model » is derived not only from the doll character that bears the name, but also from the complex of features of woman's life-style that are similar to that of a beautiful and expensive doll. Beautiful and sexy, provided with a proper entourage and attributes, a woman-Barbie is designed to be a pleasant man's toy. (Kis, 2005, p. 119)

La valorisation de ce modèle aura des conséquences importantes sur le développement intellectuel et social des femmes et sur l'égalité des genres dans ces sociétés, car « plus une Barbie-girl travaille sur son image, moins elle a tendance à

¹³ « So far the experience of women as been explored in terms of their "roles" as workers, mothers and citizens. Under perestroika a new question has been opened up — how do women experience being "women"? By this I mean how do women construct their identity as women, and how is this mediated by the state and, increasingly, the market? » (Kis, 2005, p. 224)

¹⁴ « The Soviet Union is undergoing a sexual revolution possibly of equal magnitude to that of the 1920s and this has enormous implications for how women's identity will be shaped in the future. The changing economic and political situation in the Soviet Union has meant that key issues around the role of the state and the market in relation to women have emerged for the first time, bringing liberation for women in some areas and further oppression in others. » (Corrin, 1992, p. 225)

investir dans son intellect, sa créativité ou ses qualités de leadership » (Lambroschini, 2014, p. 126). Les aspirations de la Barbie-girl tournent autour de la réalisation individuelle et de l'apparence physique.

Thus women learn that to achieve success they are required to be beautiful, slender, young, sexy, charming, flexible, well-dressed, skilful and housekeeping and mothering, familiar with horoscope, and also clever enough to count cash while shopping. Obviously, women don't need either professions of talents; their intellectual level is measured by their ability to solve crossword puzzles, and they have no personal interest beyond the home. (Kis, 2005, p. 119)

Les Barbie-girls cherchent à quitter leurs pays grâce à une carrière d'actrice ou de mannequin ou rêvent d'une vie de luxe par le mariage avec un homme riche, idéalement issu de l'étranger. Le parcours même de la Barbie originelle, celle de Mattel, est intéressant pour bien comprendre ce modèle. Inspiré de Lilli, une poupée dérivée du personnage hypersexualisé de bande-dessinée allemande pour adulte à teneur sexiste, le concept sera réactualisé par Mattel pour en faire un jouet pour enfant. Mais Mattel n'a pas seulement réorienté la poupée, il l'a également américanisée dans un contexte non anodin, celui de l'après-guerre ¹⁵ (Delvaux, 2013; Lord, 2004). Ce qui n'est pas sans faire échos aux aspirations des Barbie-girls postsoviétiques. Sortir de la misère en allant vers le royaume par excellence des aspirations occidentales et consuméristes : les États-Unis.

Dans le contexte postsoviétique, les femmes sont représentées à travers cet idéal de féminité hétérosexuelle et hypersexualisée, tandis que les hommes sont encouragés à devenir des hommes d'affaires et à réussir socialement par le biais de l'argent. C'est par l'image et par le fait de plaire à ces hommes fortunés que les femmes peuvent

¹⁵ « Une fois les droits de Lilli vendus à Ruth Handler et à son mari (le fondateur de Mattel), la poupée allemande est devenue Barbie, une adolescente américaine et innocente, une blonde à la peau blanche et aux yeux bleus qui avaient tout oublié de ce qui s'était passé dans le monde. "Changement de décor, oubliées les difficultés et les pénuries d'un pays qui sort de la guerre. L'immigrante, "l'étrangère" naturalisée Barbie, tourne le dos à la vieille Europe pour découvrir le Nouveau Monde et faire fortune dans une société de consommation et d'opulence". (Lord, 2004, p. 44) ». (Delvaux, 2013, p. 46)

aspirer à la réussite. Les exemples de réussite donnés aux femmes en dehors de leur union avec un de ces hommes sont d'ailleurs également axés sur l'apparence et la séduction. En Ukraine, les femmes sont souvent présentées comme des marchandises, des objets, une plus value dans les images de publicités ¹⁶.

Le lien entre le développement de ce nouveau modèle féminin et le trafic sexuel des femmes de l'espace postsoviétique est indéniable selon Oksana Kis.

La pauvreté et le chômage sont des facteurs poussant les femmes dans la prostitution, mais une société à ce point « sexuée » joue aussi un rôle, puisque les jeunes filles, peu éduquées et de milieux défavorisés, deviennent plus facilement proie des trafiquants. Il n'est pas bien difficile de les tenter avec des promesses de vie de luxe à l'étranger, puisqu'elles croient au rêve de la fée qui, comme Cendrillon, les transformera en princesses! (Lambroschini, 2014, p. 127)

Sans y voir le seul facteur, elle y voit un lien de cause à effet assez global. Les réseaux de trafic sexuel se sont effectivement développés en parallèle avec les changements sociaux qui ont permis l'apparition de ce modèle (Colin, 2003; Siddarth, 2017).

Dans un contexte où on valorise l'enrichissement à tout prix et où les femmes sont culturellement et socialement représentées comme des objets, les femmes en viennent à devenir des marchandises dont les hommes peuvent disposer au profit de leur enrichissement et de leur avancement. C'est ce que nous pouvons voir dans le trafic sexuel des femmes et, dans le cadre de *Purge*, dans les discours de Pacha et de Lavrenti et dans la manière dont Zara adopte une vision exacerbée de ce modèle.

¹⁶ « A woman's body is often used in commercials targeting men. "This nice doll will be yours if you buy..." », these advertisements of men's objects silently suggest. Women often appears as a bonus given in addition to really useful goods, or as a reward for "right" behaviour. Ultimately, "woman's body in advertisements works as a appeal for men to act in a certain way : to buy and to possess" (Groshev 2000: 41). » (Kis, 2005, p. 123).

Nous le voyons également, dans une perspective différente, dans les yeux d'Aliide qui voit sa fille Talvi épouser un Finlandais et quitter l'Estonie.

3.3.1.4 La féministe : voix narrative de l'auteure

Comme nous l'avons mentionné, le modèle de la *féministe* ne se retrouve pas de manière formelle dans la typologie développée par Oksana Kis. Elle le mentionne toutefois en abordant les difficultés que rencontre le féminisme à percer dans les sociétés tant soviétiques que postsoviétiques :

Le modèle féministe de la femme (ou toute référence féministe) n'était pas populaire du tout en Ukraine, et ce pendant longtemps. Les idées d'émancipation de la femme ont tellement été déformées par la propagande, puis discréditées par la pratique soviétique qu'elles ne peuvent pas être évocatrices de quelque chose de positif. (Lambroschini, 2014, p. 125)

Ce rejet du féminisme, suite à des années de féminisme institutionnel soviétique, est présent dans l'ensemble du territoire postsoviétique (Aivazova, 2010; Cîrtocea, 2011, 2008; Forest, 2006). Dans la lignée de notre lien entre féminisme, mémoire et littérature, Oksana Kis décrit l'auteure Pani Oksana comme : « l'une des figures les plus marquantes de la littérature ukrainienne contemporaine, originale, passionnée, et féministe » (Lambroschini, 2014, p. 129) et souligne ainsi la présence d'un féminisme littéraire qui se développe en Ukraine et dans l'espace postsoviétique. Dans le cadre de notre analyse et en lien avec ce féminisme littéraire présenté par Kis, c'est sur le plan de l'énonciation et de la voix narrative de l'auteure, ainsi que dans les procédés littéraires qu'elle utilise, que se manifeste le modèle féministe.

L'étude de cette voix narrative nous permettra également de mettre en rapport les modèles, et de démontrer non seulement ce qui les oppose, mais surtout ce qui les réunit. Oksana Kis les présente à travers le vécu d'une oppression commune en raison des rapports de genre qui se succèdent :

At first glance they look different, but their essence is the same. Both attach women to Nature, by emphasizing first of all her bodily (reproductive of sexual) aspects. Unlike Berehynia, whose body is assigned mainly to reproduction, Barbie's body is an object of male aesthetic and erotic pleasure. In both cases, however, the woman's body is to be consume — either by a man or by the patriarchal nation-state. [...] Both models, Berehynia and Barbie, presume that the only path towards women's self-fulfilment is to be satellites orbiting men. Indeed, neither of the models disturb the principles of the age-old patriarchal order that assumes that women will remain the eternal Other within an androcentric frame of reference. (Kis, 2005, p. 129)

La littérature consultée nous permet également d'inscrire le modèle de la superwoman soviétique dans cette continuité. En dépit de tout ce qui sépare les trois modèles, nous estimons qu'ils se rejoignent en reproduisant les rapports de genres issus des relations de pouvoir en place et le principe selon lequel les hommes peuvent s'appropriier le corps des femmes et en disposer, qu'elles soient ennemies, traîtresses, objets ou marchandises.

Le modèle de la féministe, la voix narrative de l'auteure, nous permettra de rendre compte de cette continuité des rapports de genres et de mettre en relation les modèles et les personnages du roman qui y sont associés. Nous pourrions ainsi présenter les éléments de continuité qui marquent chacun de nos thèmes dans la construction du contre-discours féministe. C'est donc dans ce quatrième modèle que nous pourrions présenter plus en détail les aspects du travail de mémoire de *Purge*. Ce modèle nous permettra de voir, dans la démarche de l'auteure Sofi Oksanen, les traces d'une démarche féministe ou plutôt, pour utiliser le langage sociocritique, d'un sociolecte féministe. Il prend forme non seulement dans ses écrits, mais également dans ses prises de paroles publiques comme nous l'avons mentionné plus tôt. Le sociolecte féministe s'inscrit dans l'intertextualité interne et externe du roman et met aussi en perspective les actants masculins. Le roman est structuré à partir d'une dualité centrale entre, d'une part, les actions des hommes et d'autre part, les violences vécues par les femmes ainsi que leur façon d'agir et de réagir.

3.3.2 Analyse thématique : justification et présentation

Comme le souligne Pierre Popovic (2011), la sociocritique doit être considérée comme une approche sociologique de la littérature plus que comme une méthode. C'est le cas également de l'écriture au féminin et de la critique littéraire féministe qui dénoncent l'androcentrisme du monde littéraire et qui contribuent à la reconnaissance du travail littéraire des femmes sans que soit proposée une méthodologie totalement nouvelle (Kolodny, 1980). Ces approches nous offrent donc des outils indispensables à notre recherche, mais n'indiquent pas la manière d'analyser les procédés littéraires en tant que tels.

Devant la multiplicité des méthodes d'analyse littéraire, nous avons opté pour une analyse thématique. Selon Marc Angenot (1989), le discours hégémonique implique de penser les sujets selon des thèmes et des paradigmes donnés. Ces thèmes et paradigmes forment les codes qui permettent la reproduction et la justification non seulement du sociolecte de l'auteur-e d'un texte littéraire, mais également du discours de l'auteur-e sur l'hégémonie (Angenot, 1989, p. 32-33). Ainsi, la thématique de la guerre est pensée en fonction des paradigmes de l'*image de la guerre* que nous avons vue avec Nordstrom (2005). Celle-ci se développe à travers l'utilisation d'un langage précis qui permet de justifier le traitement de ces paradigmes plutôt que d'autres comme nous l'avons vu avec Seifert (1996).

C'est par ses thèmes et leurs univers paradigmatiques que se forment la situation sociolinguistique et l'intertextualité d'un texte littéraire. Le sociolecte de l'auteur vient ensuite replacer le texte en tant que discours hégémonique ou contre-discours (Zima, 1985; 2009). Le contre-discours se construit de manière oppositionnelle, et non en parallèle (Angenot, 1989, p. 105-109). Pour bien comprendre le contre-discours et ses thématiques, il importe de porter attention au sociogramme. Le sociogramme est le noyau thématique autour duquel prennent forme différents discours à divers degrés d'accord ou d'opposition avec l'hégémonie (Zima, 1985,

p.103). Nous proposons que le roman *Purge* se construit de manière oppositionnel au sociogramme de la guerre. En s'opposant à l'image hégémonique de la guerre (Nordstrom, 2005), le roman développe des thèmes selon de nouveaux paradigmes féministes et franchit les premiers pas vers un travail de mémoire. Celui-ci prendra ensuite forme dans le fait de lier ce vécu féminin de la guerre à la continuité sociale des violences vécues pour les présenter comme un continuum, comme nous l'avons vu avec la typologie des modèles de féminité. Les femmes victimes de violences sexuées et sexuelles sont les pivots du récit, et ces femmes sont dotées d'une nécessaire agentivité pour assurer leur propre survie et celle de leur communauté, dans des contextes de conflits armés et d'instabilités politiques et sociales.

Nous avons cerné les trois thématiques importantes du roman pour analyser les procédés littéraires s'inscrivant dans les mémoires collectives des femmes victimes de violences sexuelles : l'idéologie, les violences sexuées et sexuelles ainsi que l'agentivité. Le principe inductif de l'approche sociocritique nous a permis de circonscrire notre analyse à ces thèmes en fonction des éléments théoriques que nous avons exposés plus tôt, mais également en donnant suite à une première analyse exploratoire du roman. Grâce à la typologie des modèles de féminité que nous avons présentés plus tôt, nous croiserons les actants du roman à travers ces thèmes et nous les mettrons en relation. Nous définirons chacun de ces thèmes et présenterons une analyse du contre-discours féministe du sociogramme de la guerre dans le prochain chapitre.

CHAPITRE IV

ANALYSE THÉMATIQUE : TRAVAIL DES MÉMOIRES ET CONTRE-DISOURS FÉMINISTE DU SOCIOGRAMME DE LA GUERRE DANS LE ROMAN *PURGE* DE SOFI OKSANEN

Dans ce chapitre, nous procéderons à l'analyse thématique dont nous avons défini les modalités dans le chapitre précédent. Nous appuierons notre analyse sur des extraits du roman que vous pourrez retrouver en annexe (Annexe A). Les thèmes de l'idéologie, des violences sexuées et sexuelles ainsi que de l'agentivité seront ici analysés selon notre typologie des modèles de féminité.

Notre analyse vise à comprendre comment le roman se développe discursivement en opposition avec le sociogramme de la guerre, et donc de l'*image de la guerre* (Nordstrom, 2005) reproduite par les mémoires collectives. Chacun des thèmes nous permettra de poser un élément d'opposition particulier et de développer le contre-discours féministe du roman face à ce sociogramme.

4.1 Idéologie : Ruptures historiques et continuité des rapports de genre

L'idéologie joue un rôle central dans la représentation des enjeux de pouvoir¹⁷. Angenot (1989) propose le concept d'*historiosophie* pour désigner l'idéologie qui s'inscrit dans une perspective historiographique et transhistorique. Les *historiosophies* allient passé, présent et futur et apportent des réponses à tout. Chaque

¹⁷ Selon Angenot (1989), les idéologies sont des ensembles discursifs pouvant se développer à travers diverses formes de langage et qui permettent de justifier ou de s'opposer à l'hégémonie. Semblable aux sociolectes de Zima (1985; 2009), celle-ci prend toutefois une forme matricielle plus étendue qui permet de transcender la pratique discursive.

historiographie engendre une sorte d'utopie de cohérence. Les idéologies présentes dans le roman dans les trois premiers modèles de féminité (nationalisme, communisme soviétique, consumérisme) correspondent à ce que nous pourrions nommer des *historiosophies*. Dans une perspective d'analyse féministe, il nous apparaît important de cerner la manière dont ces idéologies sont présentées dans le roman en tant que structures explicatives. Celles-ci influent directement sur la construction des modèles, mais également sur les violences sexuées et sexuelles, et sur les possibilités d'agentivité des femmes.

L'aspect idéologique des violences sexuées et sexuelles est très important dans *Purge* avec le mouvement nationaliste estonien et le communisme soviétique. Nous retrouvons une polarisation des rôles genrés semblable dans le contexte d'instabilité économique et politique qui marque la fin du régime soviétique.

4.1.1 Femme estonienne

Dans *Purge*, le traditionalisme estonien entraîne l'exclusion des femmes de la vie politique et des groupes nationalistes. L'imminence de la guerre rejette les femmes hors des discussions politiques que seuls les personnages masculins tiennent en secret (Extrait 1). Cette exclusion s'ancore dans la polarisation des rôles genrés : on exclut les femmes pour ne pas les inquiéter et pour les protéger. Le rôle de protecteur de Hans est renforcé et, du même coup, celui de sa protégée, Ingel. Ce n'est que devant la réalité concrète, lorsqu'elles se retrouvent face à la présence soviétique au village, qu'Ingel et Aliide prennent vraiment conscience de l'occupation soviétique (Extrait 2). Cette prise de conscience est également marquée par un élément transgressif : les deux femmes ne devaient pas se trouver en ville, Hans ne l'aurait pas voulu.

Les personnages féminins s'expriment peu sur le plan idéologique, en raison de leur exclusion des discussions politiques. En revanche, de multiples expressions de

l'idéologie apparaissent chez les personnages masculins, par exemple, en sous-texte dans le journal que tient Hans (Extrait 3).

Dans le roman, il y a donc une forte polarisation des rôles genrés qui est ancrée dans une idéologie préexistante au contexte de guerre. Les modèles de masculinité et de féminité y sont présents de manière très claire autant dans le discours indirect des personnages féminins que celui des personnages masculins. Aliide et Ingel se retrouvent d'ailleurs démunies lorsqu' Hans rejoint les Frères de la forêt puis l'armée allemande et que leurs parents sont déportés. Les femmes se retrouvent seules, non informées et donc sans défense dans un contexte où ceux qui devaient les protéger ne sont plus là pour le faire.

4.1.2 Superwoman soviétique

Nous retrouvons plusieurs références à l'idéologie soviétique dans le roman, autant dans le discours qu'entretiennent certains personnages que dans les extraits de journaux (Extrait 4), ou les transmissions radiophoniques qui interviennent dans la vie quotidienne des personnages. Le parcours d'Aliide s'inscrit notamment dans la performativité de la superwoman soviétique, et est donc particulièrement empreint d'idéologie. Aliide tente, par exemple, de se faire remarquer par Martin en adoptant les habitudes et les lectures des « bons communistes » (Extrait 5). Nous retrouvons également dans cet extrait plusieurs éléments de rupture entre l'Estonie libre et le régime soviétique. Le manoir, symbole de la bourgeoisie d'autrefois, est transformé en maison de la culture; l'église devient une grange à céréales. Des lieux symboliques sont ainsi mis au service du peuple, ou plutôt du kolkhoze. Tous ces éléments s'enchevêtrent et marquent la transition d'Aliide vers la superwoman soviétique.

Le séjour d'Aliide à la maternité (Extrait 6) prend un aspect quasi religieux. Les femmes invoquent Lénine et Staline plutôt que Dieu. Martin fait de même, il remercie ces figures déifiées du communisme soviétique pour la naissance de son enfant.

Les scènes quotidiennes dans l'espace domestique démontrent une répartition des tâches plutôt traditionnelle entre Aliide et Martin, à l'exception de l'éducation de leur fille Talvi. L'agentivité d'Aliide favorise certainement le comportement exemplaire de Martin dans son rôle de père, mais leur relation demeure révélatrice de la manière dont sont encore vus les rôles traditionnels genrés (Extrait 7). Il est d'ailleurs sous-entendu que le fait que Martin s'occupe de certains aspects de la vie du foyer devrait lui valoir une reconnaissance supplémentaire (Extrait 8).

L'extrait le plus parlant est sans doute le passage où Aliide est dans la salle d'attente du dentiste et feuillette la revue *Femme soviétique*. On prend connaissance du discours officiel sur la condition des femmes (Extrait 9). Les femmes y sont présentées comme doublement émancipées par le régime soviétique qui les libère de l'esclavage capitaliste et instaure l'égalité entre les hommes et les femmes dans tous les domaines. Notons que la scène se déroule alors qu'Aliide a quitté la vie politique et administrative depuis deux ans, et juste avant qu'elle ne se retrouve face à un des hommes qui l'ont interrogée et qu'elle identifie comme un de ses agresseurs. Le fait de présenter ces deux éléments du récit l'un à la suite de l'autre permet habilement de mettre en relation le discours officiel et la condition des femmes. Les éléments idéologiques d'égalité des sexes côtoient régulièrement les violences vécues par les femmes.

4.1.3 Barbie-girl

L'idéologie de la Barbie-girl se manifeste de plusieurs manières dans le roman. Nous la retrouvons principalement dans les discours de Pacha et de Lavrenti ainsi que dans

les critiques qu'Aliide fait de la nouvelle époque postcommuniste. Cette idéologie se caractérise par une admiration marquée pour l'Ouest, l'Occident, et la réussite matérielle. De manière générale, contrairement à l'idéologie précédente, nous ne retrouvons pas de grande idée, plus d'objectif d'un bien commun pour le peuple, mais un nouveau but : l'argent et son accumulation. Les rôles de genre mènent à des inégalités importantes et les voies possibles pour s'enrichir sont elles aussi marquées par ces inégalités de genre. Zara entretient une vision idyllique de l'Ouest (Extrait 10). Son but est toutefois différent de celui de Talvi (Extrait 11), elle ne veut pas s'installer à l'Ouest, elle veut ramener de l'argent de là-bas pour se faire une belle vie à l'Est.

Le poids de l'idéologie consumériste se fait particulièrement sentir à la campagne qui représentait le berceau du nationalisme et du mode de vie traditionnel, puis un élément clé de l'idéologie soviétique et communiste. Après la dissolution du régime soviétique, les plus jeunes, les nouvelles générations, quittent massivement les campagnes devenues désuètes (Extrait 12). C'est d'ailleurs ce à quoi aspire Talvi, la fille d'Aliide, dont le but semble, depuis son très jeune âge, de ressembler aux femmes de l'Ouest et d'aller s'y installer avec un homme étranger (Extrait 11). Les aspirations de jeunesse deviennent une quête réelle qui s'accompagne d'un exode massif non seulement des campagnes, mais de l'Estonie entière. Le parcours de Talvi fait le contrepoint de celui de Zara qui souffre de multiples actes de violence.

L'idéologie consumériste est également particulièrement bien représentée à travers les discours de Pacha (Extrait 13). Alors que les aspirations des Barbie-girls s'inscrivent dans la sphère privée et dans le règne de l'apparence, celles de Pacha s'inscrivent plutôt dans la sphère publique et dans le statut social qui accompagne la réussite. Pacha accorde une certaine sacralité religieuse et nationaliste à son projet de studio de tatouage (Extrait 14). Notons que cette référence à la religion n'est pas sans faire écho à l'enchevêtrement du discours religieux et soviétique (Extrait 9).

Tout comme pour le modèle de la superwoman soviétique, l'idéologie côtoie les violences dont les femmes sont victimes. Ces violences sont même des moyens pour parvenir à la réussite. D'où Pacha prendrait-il son argent pour son studio de tatouage, son magazine, et son casino? De l'exploitation des femmes comme Zara, qui est le contexte de fond de tous ses grands discours, comme nous le verrons plus loin.

4.1.4 Féministe

Bien que les aspirations soient différentes, il y a une continuité dans les rôles qui sont octroyés aux femmes et la manière dont celles-ci peuvent prendre place dans la société. En soulignant cette continuité, le roman produit un contre-discours qui s'oppose au sociogramme de la guerre et à l'idée d'une rupture idéologique totale entre les régimes. Le traditionalisme de la première République d'Estonie n'est ni le régime soviétique ni le consumérisme de la deuxième République, mais l'inégalité des rapports de genres demeure. Bien sûr il s'agit ici d'archétypes, de modèles typiques qui sont loin de représenter la réalité de toutes les femmes, mais la continuité que met en scène le roman s'inscrit bien dans le sociolecte féministe.

Un des éléments du sociolecte féministe qui saute aux yeux est la concentration de la pratique discursive idéologique chez les personnages masculins. Leurs discours appuient, sans équivoque, les idées de rupture et de changement de régime, tandis que la condition des femmes est complexe et présentée de façon nuancée.

Il s'agit d'un premier moment du travail de mémoire du roman. En démontrant la continuité du discours patriarcal, le roman contredit la mémoire collective hégémonique et le sociogramme de la guerre, il s'oppose aux discours historiographiques et aux marqueurs permettant de classer les événements. Le fait de déconstruire ces marqueurs et de dévoiler les inégalités qui les accompagnent démontre la partialité de la mémoire hégémonique.

4.2 Violences sexuées et sexuelles : silence, effacement et continuité des violences

Comme nous l'avons présenté dans le premier chapitre, les violences sexuées et les violences sexuelles sont interreliées et ne peuvent être comprises séparément. Nous les considérons « sous l'angle d'un continuum, les moments de guerre constituant une intensification extrême des violences de tous ordres commises contre les femmes en temps de paix. » (Ricci, 2014, p. 18) Les constructions des modèles de féminité et de masculinité ont une grande importance ici, notamment les masculinités militarisées.

La thématique des violences sexuées et sexuelles constitue un deuxième volet oppositionnel au sociogramme de la guerre, cela permet au roman de faire des femmes des victimes centrales et non secondaires. Le roman nous entraîne hors de l'idée que les violences sexuelles sont des dommages collatéraux, et nous présente ces violences comme résultat d'une organisation systématique, comme des *armes de guerre*. Cette systématisation des violences sexuelles influence considérablement les violences sexuées et sexuelles qui continueront après le régime soviétique.

4.2.1 Femme estonienne

En maintenant les femmes en dehors de l'espace politique, les hommes contribuent à les garder dans l'ignorance et les empêchent d'anticiper et de se préparer aux événements à venir. Cela est omniprésent dans le roman. Aliide et Ingel ne seront pas incluses dans les discussions politiques entre Hans et le père des deux sœurs (Extrait 1). La déportation des parents et le départ de Hans avec les troupes résistantes les plongent dans l'incertitude. Les hommes qui quittent le foyer pour se battre laissent délibérément derrière eux des femmes qu'ils considèrent eux-mêmes comme sans défense. Les violences vécues par Aliide, Ingel et Linda sont le résultat de cette situation.

Les troupes soviétiques s'attaquent aux sœurs seulement lorsque celles-ci se retrouvent seules, sans protecteur. Ainsi les femmes paient durement le prix des crimes commis par les hommes de la famille. Aliide et Ingel doivent répondre de l'absence de Hans. La situation est semblable pour la fille de Theodor Kruus (Extrait 15), qui rachète les crimes de son père. Perçues socialement comme responsables de leur foyer, les femmes ne peuvent le quitter, ce qui les rend d'autant plus vulnérables face aux occupants. Nous le verrons très bien chez Aliide et Ingel, dans l'ambivalence qui les habite au moment où elles se retrouvent seules, avant même d'être victimes de violence.

Dans *Purge*, comme dans d'autres récits tels que *Une femme à Berlin* de Martha Hillers, ou dans le roman *Libération* de Sándor Márai, l'horreur des violences sexuelles nous frappe, mais également l'impunité des soldats soviétiques ainsi que des collaborateurs. Le contexte de guerre renforce les rôles de genres. Dans *Purge*, les violences sexuelles sont utilisées de manière systématique, mais les autorités se gardent toutefois bien d'en faire mention dans leurs rapports (Extrait 16). Les bourreaux occupent par ailleurs des postes d'importance dans le village, ce qui a des conséquences importantes pour les victimes marquées par la honte et la culpabilité.

La peur des violences sexuelles et physiques est omniprésente chez les personnages féminins du roman. Cette peur est particulièrement orientée vers les soldats, les milices et les autres représentants du pouvoir soviétique. Cette crainte se confirme pour Aliide alors qu'elle revient de cueillir des champignons; elle est interceptée puis amenée à la cave de la mairie où se déroulera sa première agression. Le récit de l'agression rompt avec le quotidien d'Aliide, le déroulement habituel de ses journées. Il s'agit d'une attaque directe à son sentiment de sécurité. Le chapitre débute (Extrait 17) sur une Aliide qui envie la liberté des oiseaux, elle qui n'a pour seule liberté que ses sorties pour la cueillette des champignons.

La scène de l'altercation entre Aliide et l'homme à moto est violente. Il lui arrache le panier des mains et porte instantanément des accusations : « T'as pas déjà été chez nous, toi ? Avec ta sœur. T'es la sœur à la femme du bandit, là. » (Oksanen, 2008, p. 173). L'affirmation laisse entendre que l'homme fait partie des autorités soviétiques nouvellement mises en place. Nous nous retrouvons ensuite à la mairie (Extrait 18), et la question entendue lors du premier interrogatoire des deux sœurs revient : « Êtes-vous sûre, camarade Aliide ? » Cette phrase récurrente refait surface à plusieurs autres occasions, avec les traumatismes d'Aliide, et ponctuera son agentivité. Le représentant de l'ordre soviétique joue la déception et prétend qu'il a tout fait pour la sauver, mais renvoie l'entière responsabilité de ce qui se déroule à Aliide, comme si c'était ses décisions à elle qui provoquaient la situation.

Deux éléments de la suite de cet interrogatoire et du récit des violences sexuelles d'Aliide (Extrait 19) doivent être soulignés. Premièrement, la profonde dissociation qu'Aliide opère entre elle et les événements. Elle se désigne elle-même comme « la femme », et porte son attention sur divers éléments pour ne pas vivre les violences du moment présent. Le même genre de dissociation se produit chez Zara. Deuxièmement, les allusions au territoire estonien. Aliide entremêle le récit des violences qui lui sont infligées à des descriptions du paysage. Elle entremêle alors les violences qu'elle subit avec celles qui se déroulent sur le territoire estonien. Les violences sexuelles apparaissent comme des armes de guerre et le corps des femmes comme des territoires à conquérir.

Le retour à la maison d'Aliide, suite à son interrogatoire, est marqué par un profond sentiment de honte et de culpabilité (Extrait 20). Lorsqu'Aliide reprend connaissance, seule, dans un fossé, puis lorsqu'elle marche pour retourner chez elle, elle cherche essentiellement à se justifier et à ne pas se compromettre aux yeux de Ingel, de Hans et de Linda. À aucun moment elle n'évoque la possibilité de leur exposer ce qui vient de lui arriver. Elle croit pouvoir tout dissimuler et ainsi demeurer « une femme

convenable ». La honte se fait sentir non seulement dans ses réflexions et dans ses actions, mais également dans ses altercations avec sa sœur Ingel (Annexe 21). Le dialogue entre les deux sœurs est marqué par la résignation. Ingel comprend tout de suite ce qui est arrivé à Aliide sans même qu'elle ait à parler. Elles sont conscientes du danger qui pèse sur elles. Malgré tout, Ingel décide de rester et de continuer à garder Hans dans l'ignorance, renversant ainsi le rôle de protecteur habituellement attribué aux hommes.

Même après la deuxième agression à la mairie, celles d'Ingel, d'Aliide et de Linda, il est important, pour les sœurs, qu'Hans n'en sache rien. Tout comme ce sera le cas plus tard pour Aliide avec Martin. Les motivations des sœurs face à ce silence ne sont jamais exprimées.

La deuxième agression (Extrait 22) qui suivra peu de temps après n'implique pas seulement Aliide, mais également Ingel et Linda. Aliide et Ingel l'avaient anticipé, les hommes qui n'ont pas obtenu les informations désirées reviennent. Leur arrivée à la ferme marque une nouvelle rupture avec le quotidien des trois femmes, alors qu'elles sont affairées à la préparation du savon et qu'une voisine vient de les quitter. Le titre du chapitre est éloquent : « Ils entrèrent comme les maîtres des lieux » (Oksanen, 2008, p. 180).

Les violences sexuelles, quoique moins explicites que lors du premier interrogatoire, sont manifestes, elles font partie intégrante de l'interrogatoire. Un des hommes entre dans la salle en mastiquant son repas, les mains et les lèvres luisantes de graisse, comme pour souligner la banalité de ces événements dans le cadre de leur travail. Notons qu'après l'agression de Linda, le chapitre suivant s'ouvre deux ans plus tard sur cette étonnante démonstration d'agentivité : « Aliide choisit Martin quand celui-ci ne savait encore rien d'elle. » (Oksanen, 2008, p. 186) Nous y reviendrons plus loin.

Aliide se souvient de l'interrogatoire et du retour à la maison bien plus tard, alors qu'elle est mariée à Martin et qu'elle apprend la déportation d'Ingel et de Linda (Extrait 23). Elle fait alors le récit de la rupture qui s'est opérée entre elles depuis cette nuit à la mairie et qui explique en partie le fait qu'elle se tourne vers Martin. Il s'agit aussi d'une rupture avec l'ensemble de sa vie d'avant. Notons que c'est également dans ce chapitre que l'on aborde le mutisme de Linda (Extrait 24) qui a commencé suite à cette nuit. Mutisme qui perdure comme nous pouvons le comprendre lorsque Zara se plaint du fait que sa mère ne parle pratiquement pas (Extrait 25). Cette continuité du mutisme de Linda est également marquée par celui du silence sur les événements réels qui l'entoure.

Les violences sexuelles subies par la fille de Theodor Kruus, que nous pouvons également associer au modèle de la femme estonienne, reviennent à deux reprises (Extrait 15, 26). Comme un constant rappel que son destin est lié à celui de son père, on ne connaîtra jamais son nom. On sait seulement qu'elle subira de multiples agressions sexuelles afin de « payer » pour les crimes de Theodor Kruus. La première allusion survient en 1944, alors qu'Ingel et Aliide, assises à la cuisine, échafaudent des plans pour faire face à la nouvelle occupation soviétique. Seule Aliide est au courant de cette histoire. L'évocation de l'histoire de la fille de Theodor Kruss se présente peu de temps avant la première agression d'Aliide à la mairie, et entre les deux chapitres se retrouve le récit du premier interrogatoire d'Aliide et d'Ingel. Plus loin dans le roman, dans un contexte totalement différent se déroulant en 1950, on apprend le destin tragique de la fille de Theodor Kruus, qui se suicide par pendaison. Aliide Tamm n'existe plus à ce moment, depuis son mariage avec Martin elle est Aliide Truu. En tant que citoyenne soviétique exemplaire — *superwoman* soviétique — elle assiste à une projection de films de propagande au village où elle fait une crise de panique en reconnaissant la voix d'un des hommes de la mairie, nous y reviendrons. Alors que le projectionniste ramène Aliide chez elle, une jeune fille du

village qui les accompagne présente cette histoire de la fille de Theodor Kruus de manière tout à fait banale (Extrait 26).

Nous ne savons pas exactement ce qui a poussé cette jeune femme au suicide. Elle aura probablement tenté, tout comme Aliide, de performer le modèle de féminité soviétique pour être acceptée et que soit oublié ce qu'elle a vécu. Peut-être aura-t-elle croisé un ou plusieurs de ses agresseurs comme venait de le faire Aliide. Peut-être qu'elle aura également eu à payer nuit après nuit sa propre liberté, après celles de ses parents. Rien de cela n'est exposé. On sait seulement qu'elle était la fille d'un homme qui avait contrevenu à l'autorité soviétique, qu'elle avait subi de multiples violences sexuelles, et qu'elle s'est suicidée peu de temps après la déportation de ses deux parents, la mère elle aussi déportée en raison des actions du père. Notons que la solution d'Aliide qui vient clore le chapitre est d'obtenir un certificat médical lui permettant de rester à la maison, et donc de se couper du monde.

Dans ce village d'Estonie où les hommes qui ne collaborent pas au régime ont quitté pour aller défendre la nation loin de leurs familles ou sont en attente de leur sort, les femmes, elles, subissent les contrecoups de l'action des hommes. Elles ne sont pas à mettre au compte des dommages collatéraux, elles sont les victimes centrales de l'occupation soviétique.

4.2.2 Superwoman soviétique

Le régime soviétique présente un discours officiel d'égalité des sexes qui ne concorde pas avec la réalité des inégalités de genres. Le roman *Purge* expose la continuité de la vision traditionnelle des rôles sociaux de genre, du moins à la campagne. Malgré les progrès dans la vie politique, les postes les plus importants sont occupés par des hommes, comme Martin, organisateur du Parti. Les femmes ont désormais, en théorie, accès à des fonctions politiques, mais plusieurs d'entre elles doivent vivre

avec le traumatisme des lieux associés aux violences vécues et côtoyer leurs agresseurs. Même s'il ne s'agit pas de violences délibérées et organisées comme celles qui ont marqué le début de l'occupation soviétique, les violences sexuelles et leurs conséquences restent marquées par la honte et le silence. Dans le roman, les violences sexuelles sont exclusivement vécues par des femmes. La peur constante de croiser les agresseurs s'inscrit dans une idéologie où il est inconcevable que de « bonnes Soviétiques » subissent de telles violences. Cette peur persistera également dans la période postsoviétique (Extrait 27).

La question des violences sexuelles touche peu le modèle de la superwoman soviétique. Toutefois, avec le personnage d'Aliide, nous constatons que la honte et la peur perdurent malgré le sentiment de protection que lui confère son nouveau statut soviétique. Le traumatisme des violences sexuelles continue de marquer son quotidien.

La réaction d'Aliide à la perspective de devoir retourner parmi des membres du Parti et sur le lieu de ses agressions est une manifestation forte de ce traumatisme (Extrait 28). Elle ne sait alors pas que si Martin lui demande de le rejoindre à la mairie, c'est pour lui montrer les documents d'inculpation d'Ingel et de Linda, et sa peur est manifeste. Sur le chemin jusqu'à la mairie, Aliide n'est sûre de rien d'autre que du fait qu'elle doit s'accrocher à Martin. Elle sait qu'elle doit faire un choix pour ne plus jamais revivre de violences sexuelles. En signant les papiers qui condamnent Ingel et Linda, Aliide ne rompt pas seulement avec sa sœur et sa nièce, mais ultimement avec son ancienne vie de femme estonienne.

Aliide se retrouve à deux reprises face à l'un de ses agresseurs. La première fois est lors de la projection d'un film au kolkhoze (Extrait 29), au début de son mariage et de sa nouvelle identité de superwoman soviétique. Elle parvient par la suite à se faire diagnostiquer comme asthmatique, elle n'a plus à travailler, et a donc une bonne raison de ne plus participer aux événements du kolkhoze. Les violences sexuelles

créent donc une violence sexuée, qui entraîne ici le retrait de la vie politique. Notons que le chapitre débute avec cette expression de la pression sociale qui entoure cette participation. : « Pourquoi ta mère ne va jamais au cinéma? Notre mère a dit qu'elle n'y est jamais allée. » (Oksanen, 2008, p. 236).

Plusieurs années passent et Aliide vit ce type de confrontation pour une deuxième fois, lorsqu'elle se rend chez le dentiste. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, beaucoup d'hommes ont quitté le village et même le pays avec l'arrivée des Soviétiques (Extrait 30). Cela a pour conséquence que plusieurs des hommes qui sont encore présents ont collaboré au régime et donc participé aux violences sexuelles des interrogatoires. C'est le cas du nouveau dentiste dont le cabinet, qui plus est, se trouve à la mairie où se sont déroulées les agressions d'Aliide et de plusieurs autres femmes (Extrait 31). La scène se déroule rapidement et, à la toute fin, la honte d'Aliide qui semblait s'être estompée avec les années refait surface. La salle d'attente du cabinet, nous l'avons vu, est l'occasion pour l'auteure de mettre en perspective le féminisme officiel (Extrait 9), ce qui accentue le contraste avec la vie d'Aliide.

Martin a une réaction ambivalente lorsqu'Aliide, visiblement ébranlée, revient de sa visite chez le dentiste. Martin a connu Boris, le dentiste, au Parti où ils ont travaillé ensemble, et comme on l'apprend à la fin du roman, il sait aussi que Boris est un des agresseurs d'Aliide. Elle espérait trouver en Martin quelqu'un qui la réconforterait, la protégerait et l'aiderait à surmonter la violence dont elle est victime, mais elle comprend que probablement personne ne pourra jamais remplir ce rôle (Extrait 32). Martin est là pour la protéger, mais seulement dans la mesure où elle se montre digne d'un chef du Parti soviétique. Nous reviendrons plus en détail sur cet aspect de l'agentivité d'Aliide.

Les femmes continuent donc d'être victimes du système en place et de la répercussion des violences qui ont été posées durant l'occupation. Les violences sexuelles ne sont

plus directes, mais ces femmes continuent d'en vivre les répercussions quotidiennes et y sont confrontées constamment.

4.2.3 Barbie-girl

L'inégalité des genres et la division genrée des rôles sociaux sont très marquées dans la période postsoviétique. Cette polarisation des rôles est très présente dans le roman, qui évoque aussi l'instabilité politique et économique de la période, l'hypersexualisation des femmes, et les réseaux de trafic sexuel. En cette ère consumériste des femmes-objets, les inégalités dans les rapports de genres continuent de faire des femmes les principales victimes des violences sexuées et sexuelles. Nous concentrerons notre analyse sur Zara et son récit.

Les descriptions des violences sexuelles vécues par Zara — personnage principal en qui s'exprime le modèle de la Barbie-girl — sont beaucoup plus explicites et détaillées que celles vécues par les autres personnages. Dans plusieurs passages, Zara est renommée Natacha, pour souligner la déshumanisation dont elle est victime (Extrait 33). Le nom de Natacha est très présent dans les fantasmes véhiculés autour des femmes de l'espace postsoviétique et de l'Europe de l'Est en général. L'ouvrage du journaliste Victor Malarek (2003) qui s'est penché sur le trafic sexuel des femmes issues des anciens pays communistes européens s'intitule d'ailleurs *The Natashas : The New Global Sex Trade*.

Tout comme dans le récit d'Aliide, on constate un détachement, une dissociation entre la personne qui vit les violences sexuelles et son propre corps (Extrait 34). Ici, Zara devient « la fille », une fille qui n'est pas elle, mais Natacha. La fille, une fille, se sont toutes les filles forcées de faire le même genre de chose, de subir ces violences sexuelles. Ce qui n'est pas sans rappeler « la femme » du récit d'Aliide.

Chez Zara tout comme chez Aliide, la honte et la culpabilité sont très présentes. Il faut souligner qu'elles apparaissent seulement dans les chapitres se déroulant en 1992 en Estonie occidentale, c'est-à-dire lorsque Zara séjourne chez Aliide. La situation préalable dans laquelle se trouvait Zara-Natacha ne permettait pas, comme nous le verrons plus loin, de se laisser aller à ce genre de réflexion et d'introspection. Zara ne redevient Zara qu'une fois libérée de Pacha et de Lavrenti.

Le sentiment de honte de Zara est surtout lié aux photos, vidéos et autres éléments compromettants que détient Pacha et qu'il menace de transmettre à sa famille et à son petit ami à Vladivostok (Extrait 35). Zara ressent aussi de la honte lorsqu'elle est cachée dans le cagibi, sans défense, et qu'elle soupçonne Pacha de montrer les photos à Aliide (Extrait 36). À aucun moment Zara n'entrevoit qu'il puisse se trouver des gens qui comprennent sa situation ou la nature de ces photos obtenues sous la contrainte.

La culpabilité ressentie par Zara s'exprime de différentes manières, et renvoie au fait d'avoir été brisée par les violences constantes. Elle sous-entend même qu'elle mérite ce qui lui est arrivé (Extrait 37). La culpabilité semble se dissiper lorsqu'elle se sent en sécurité au contact d'Aliide et dans l'environnement de la ferme. Elle revient toutefois rapidement dès qu'elle regagne le pouvoir de faire un choix, le pouvoir d'accepter quelque chose par elle-même (Extrait 38). Le sentiment est ici renforcé par la banalité du choix qui s'offre à elle : accepter ou non une tartelette à la crème aigre offerte par Aliide.

La fragilité et la perte de confiance de Zara sont le résultat des traitements infligés par Pacha et Lavrenti. Les violences interminables et le contrôle total que les deux hommes exercent sur elle laissent des séquelles bien plus profondes que le sentiment de honte et de culpabilité, puisque c'est tout son être qui est atteint. Les violences sexuelles à répétition, les conditions de vie horribles de Zara et des autres filles détenues par Pacha et Lavrenti entraînent leur déshumanisation (Extrait 39).

L'altercation entre Lavrenti et Pacha relativement au fait que Zara pourrait ne pas être en mesure de recevoir d'autres clients suite à des rapports sexuels particulièrement violents (Extrait 40), est manifeste de cette déshumanisation totale et de l'objectification de son corps. Dans la même scène apparaît une distinction entre Zara et Verotchka, la femme de Lavrenti. Lavrenti parle tranquillement des fleurs qu'il a envoyées à sa femme, du voyage qu'il prévoit faire avec elle. La juxtaposition des violences subies par Zara et de ces projets de voyage en couple exprime de manière frappante de la distinction que Pacha et Lavrenti pose entre les filles qu'ils exploitent et les femmes que ces deux hommes respectent et considèrent.

La déshumanisation s'aggrave encore plus chez celles qui sont *hors d'usage*, trop abîmées pour être utiles à Pacha et à Lavrenti. Le destin inconnu, mais nous pouvons le présumé tragique, de Katia le démontre bien (Extrait 41). Pour se « faire la main », Pacha utilise Katia comme un carnet de croquis et marque son corps de tatouages à caractère sexuel.

4.2.4 Féministe

Tel que nous l'avons déjà présenté avec la thématique de l'idéologie, le roman s'inscrit dans un sociolecte et un contre-discours féministe et illustre la continuité des violences envers les femmes. Les personnages féminins intériorisent la culpabilité et la honte devant le tabou et le silence qui entourent les violences qu'elles ont subies.

Cette responsabilisation des violences vécues se voit très bien dans les premiers moments de rencontre entre Aliide et Zara. Zara montre ses bleus à Aliide dans le but d'attirer sa sympathie (Extrait 42). Les deux femmes ont la même réaction de malaise devant la preuve tangible des violences. Aliide estime que ces marques de violence devraient être cachées et passées sous silence, Zara approuve et regrette de les avoir exposées (Extrait 43). Elle va même plus loin en affirmant que ses bleus pourraient

avoir être mérités, que les femmes victimes de violences physiques pourraient chercher les coups.

Aliide sous-entend également que les femmes devraient cacher la peur qu'elles ressentent (Extrait 44). Ce que Zara avait vécu était le prix à payer pour avoir fréquenté l'homme que maintenant elle fuyait. Plusieurs autres réactions de l'une et de l'autre face aux signes visibles de la violence s'inscrivent dans cette perspective. Mais bien plus important que le jugement qui les accompagne, nous devons revenir au phénomène de la reconnaissance que suscite le vécu commun de violence.

L'intertextualité et l'interdiscursivité de ces générations de femmes dans la trame narrative du roman est non seulement la manifestation de la position féministe de l'auteure, mais également la manifestation d'un travail des mémoires. C'est maintenant ce que nous aborderons avec le phénomène de la reconnaissance. La thématique de la reconnaissance est récurrente dans le roman. Sans se retrouver de manière particulière dans chacun des modèles de féminité, il s'agit plutôt d'un point de ralliement, d'un lien généalogique entre les différentes expériences des violences sexuelles et sexuées que nous permet d'entrevoir le roman.

C'est principalement Aliide qui reconnaît en Zara une part de sa propre expérience (Extrait 45). La peur de Zara l'affecte (Extrait 46). Peut-être cette peur est-elle trop semblable à la sienne ? L'ultime moment de compréhension, l'acmé de la relation entre les deux femmes, intervient à la toute fin du roman (Extrait 47). Aliide a alors vu les photos dont Zara a tellement honte et comprend que Zara est la petite-fille d'Ingel. Malgré que les violences sexuelles vécues par chacune d'elles soient différentes, Aliide comprend la honte et la culpabilité de Zara.

Zara éprouve aussi quelques épisodes de reconnaissance, qui ne seront toutefois pas dirigés vers Aliide. Notons que ces moments de reconnaissance se manifestent comme s'il y avait un changement perceptible après qu'une femme ait subi des

violences sexuelles. Cet élément changeant, Zara le perçoit dans le regard des femmes. Le premier moment sera lors de la visite d'Oksanka. Elle n'est pas en mesure de cerner ce qu'elle reconnaît à ce moment-là. Elle fait toutefois le lien entre le regard d'Oksanka et celui de sa grand-mère Ingel (Extrait 48). Rappelons qu'Oksanka recrute des filles pour Pacha et Lavrenti, et qu'elle a vraisemblablement subi, elle aussi, maintes violences sexuelles. Le deuxième moment se fera en regardant une photo de sa grand-mère, toute jeune, accompagnée d'Aliide, la seule chose qu'elle a pu conserver depuis son départ de Vladivostok (Extrait 49). Elle est frappée par l'innocence encore présente dans le regard des deux jeunes filles. Ce qui frappe Zara est quelque chose qui lui échappe, qu'elle ne peut pas décrire, mais qu'elle peut d'une certaine façon identifier.

Aliide fait également preuve de reconnaissance envers les femmes de son village (Extrait 50). Elle reconnaît ces femmes qui ont subi, tout comme elle, la violence des autorités soviétiques, et cherche à s'en dissocier le plus possible pour ne pas leur être associée.

Cette reconnaissance est présente non seulement dans l'expérience des victimes, mais aussi dans celle des hommes qui commettent les actes violents. Le phénomène de reconnaissance du côté des masculinités militarisées est également très intéressant. Il s'agit toujours d'hommes, mais plus précisément d'hommes ayant une position dans le Parti ou dans l'appareil soviétique. Pacha a fait partie du NKVD et Lavrenti du KGB. Aliide ne reconnaît pas seulement Zara, une survivante comme elle, mais aussi Pacha, Lavrenti et d'autres comme appartenant à ce « type d'homme », dans leur manière d'agir dans le monde, dans l'assurance que leur a un jour donné leur statut militaire (Extrait 51). Cette assurance d'un homme « qui sait comment punir une femme ». La référence aux bottes militaires en lien avec les violences sexuelles revient d'ailleurs à plusieurs reprises pour identifier cette filiation.

La filiation est également accentuée par une référence historique. Lors de sa fuite, juste avant qu'elle n'arrive chez Aliide, Zara se retrouve en forêt et songe au destin tragique de la princesse Augusta, décédée dans ces mêmes bois (Extrait 52). Ce n'est pas qu'une histoire qu'on raconte dans la région. L'histoire véridique de la princesse Augusta (duchesse Augusta de Brunswick-Wolfenbüttel, également connu sous le nom de Zelmira) s'inscrit directement dans la thématique du roman. Mariée à un homme violent, elle ira chercher refuge en Russie auprès de l'impératrice Catherine II qui lui offre sa protection, tandis que les parents de la princesse s'opposent au divorce. Augusta sera envoyée dans un des châteaux de l'impératrice en Estonie (Rounding, 2007, p. 419-421). Les événements qui mèneront à sa mort quelques années plus tard sont toutefois peu documentés. L'hypothèse la plus répandue est que sous la garde d'un homme qui deviendra son amant, elle tombe enceinte. L'amant refusera de faire venir le médecin lors de l'accouchement, de peur que cela expose leur relation. Augusta meurt au bout de son sang. Son amant annonce que le décès de la princesse est accidentel pour cacher leur liaison (Mehl, 2017). Par cette incursion, la voix narrative vient donc inscrire le destin de Zara, et celui d'Aliide par extension, dans la continuité historique des violences envers les femmes.

Tous ces éléments narratifs contribuent à la formation du contre-discours du roman face au sociogramme de la guerre. Les violences sexuelles apparaissent comme des armes de guerre et, plus largement, des armes qui permettent l'instauration et la reproduction des relations de pouvoir genrées.

Nous parlons ici d'un travail de mémoire, car le roman ne s'attarde pas seulement aux éléments mémoriels du passé en les opposant aux mémoires collectives plus officielles, voire à la mémoire hégémonique; le roman crée un lien avec la réalité contemporaine des femmes dans l'espace postsoviétique. La mémoire présente dans le roman est d'abord et avant tout celle d'Aliide, et non celle de Zara. Les violences sexuelles que subissent les femmes dans les réseaux de trafic ne sont pas des objets

de mémoire, ce sont des réalités et des enjeux actuels. Le travail de mémoire qu'accomplit le roman est justement de créer le lien entre le passé et le présent, afin de rendre compte du continuum de violences sexuelles. Et c'est à travers cette reconnaissance intergénérationnelle que ce travail de mémoire est le plus visible. La généalogie n'est pas seulement familiale, elle est issue d'une expérience commune de violence, largement partagée dans l'espace social.

Aliide fait elle-même allusion au continuum de violences envers les femmes (Extrait 53). Notons qu'il y a une différence marquée dans la narration des violences sexuelles des deux principaux personnages. Les violences subies par Aliide sont sous-entendues, sans que l'on puisse s'accrocher à des détails (Extrait 19, 22). La narration des violences chez Zara par contre est brute et crue, sans détour, et on multiplie les détails (Extrait 34, 40). Nous y voyons un écho manifeste à chacune des situations dans leur époque. Les violences sexuelles des soldats de l'armée rouge ont été cachées et une culture du silence les a longtemps entourées et continue de le faire encore aujourd'hui (Beever, 2004; Blum et Regamey, 2014; Burds, 2009; Epp, 1997; Gertjeanssen, 2004; Le Bonhomme, 2015; Mark, 2005; Merridale, 2012; Moine, 2008; Morris, 1996; Petö, 2008, 2003). Les réseaux de trafic sexuel sont, quant à eux, largement connus. Ils font partie de l'imaginaire collectif depuis la dissolution des régimes communistes malgré le tabou qui les entoure (Belleau, 2001; Colin, 2003; Corrin, 2003; Darley, 2006; Malarek, 2003; Marcovich, 2006; Siddarth, 2017). Le fait de les présenter dans la forme narrative rappelle la continuité des violences sexuelles et nous entraîne vers une troisième thématique, celle de l'agentivité.

4.3 Agentivité : performativité et quête de la sécurité

L'analyse de la thématique de l'agentivité permet de recouper les deux thématiques précédentes et de comprendre comment le roman s'inscrit dans un sociolecte

féministe. La notion d'agentivité renvoie à l'idée d'individu agissant, d'agent capable d'agir effectivement dans le monde (Fraser, 2011, p. 132). Nous cherchons ici à savoir comment les personnages féminins du roman répondent aux violences sexuelles qu'elles subissent. Leurs réponses passent notamment par la performativité des modèles de féminité (Butler, 2010).

Démontrer les différentes stratégies des femmes dans le roman nous entraîne vers une image différente de la guerre où les femmes sont également actrices. Notons toutefois que cet agir des femmes est contraint par le contexte des rôles genrés; il doit toujours s'exercer contre le discours hégémonique, pour reprendre Angenot. Enfin, c'est ici que les modèles de féminité en tant qu'*actants* seront le plus manifestes, car ils orientent l'action des personnages. Ces modèles ne seront pas un but à atteindre, mais plutôt un moyen pour parvenir à une finalité qui est la sécurité.

4.3.1 Femme estonienne

L'agentivité d'Ingel s'inscrit plus particulièrement dans le cadre du modèle de la femme estonienne. Ingel nous est présentée tout au long du roman comme un parfait exemple de la femme estonienne en tant que bonne ménagère, bonne cuisinière, etc. Dans les moments d'instabilités provoqués par l'arrivée successive des Soviétiques et des Allemands, elle exprime son patriotisme dans les limites permises aux femmes de l'époque. Le moment d'agentivité le plus marqué du personnage d'Ingel est sans doute sa réaction face au plan d'Aliide pour prendre la fuite. Ingel invoque son rôle de femme estonienne pour justifier ses actions et sa volonté de rester à la ferme (Extrait 54).

Les volontés d'agir des deux sœurs sont bien différentes. Ingel se rattache à son identité pour se donner du courage. Elle n'est pas dans la même situation qu'Aliide et elle a des obligations différentes face à sa fille et à son mari. Elle donne un sens

patriotique à son choix, mais celui-ci est très ancré dans une perspective traditionnelle plus que nationaliste. Elle doit d'ailleurs veiller sur Linda, mais également cacher et veiller à la sécurité de son mari Hans. Les altercations entre Ingel et sa sœur Aliide traduisent la distance qui s'installe entre les deux sœurs puis entre deux modèles de féminité, celui de la superwoman soviétique et celui de la femme estonienne.

Le destin de la fille de Theodor Kruus est aussi révélateur (Extrait 15, 26). Elle échappe aux purges successives, mais elle ne peut toutefois se résoudre à vivre une vie de femme soviétique. La thématique de la mort, comme solution à une vie de violences sexuelles, reviendra par la suite hanter Zara (Extrait 55), et sera présente chez Aliide qui, elle, passe à l'acte (Extrait 56).

4.3.2 Superwoman soviétique

Nous divisons notre analyse de l'agentivité d'Aliide, qui s'inscrit dans le modèle de la superwoman soviétique, en cinq moments clés : les réactions directes d'Aliide face aux violences sexuelles et à l'insécurité; son rôle de superwoman soviétique et sa relation avec Martin; la protection qu'elle offre à Hans et les espoirs qu'il nourrira en elle; la superwoman soviétique dans le cadre familial après la naissance de Talvi; enfin, la relation avec Zara, et non seulement la manière dont elle agit avec elle, mais également les actions qu'elle est appelée à poser.

Tout d'abord, Aliide cherche la sécurité physique immédiate ou du moins un sentiment de sécurité suite aux violences des interrogatoires. Une part de cette quête passe notamment par son habillement. Les codes vestimentaires de l'époque ne lui permettant pas de porter des pantalons, elle opte pour une double culotte (Extrait 57). D'autres femmes victimes de violences sexuelles font de même au village (Extrait 58). Aliide cherche également à se distancier d'Ingel et de Linda qui lui rappellent

constamment les violences sexuelles qu'elle a vécues (Extrait 59) ainsi que des autres femmes qu'elle reconnaît dans la rue (Extrait 50).

Une part importante du roman tourne autour de l'agentivité dont fait preuve Aliide dans sa relation avec Martin, et qui passe par la performativité du modèle de la superwoman soviétique. Martin lui assure une certaine sécurité physique et sociale. Aliide s'exempte ainsi des soupçons qui pourraient peser sur elle en raison de ses liens avec Hans et sa famille.

La rencontre avec Martin (Extrait 60) exprime très clairement l'évolution de l'identité d'Aliide. Au début, Aliide est en compétition avec Ingel qui paraît toujours plus compétente qu'elle pour les tâches traditionnelles à la ferme. Aliide comprend rapidement que c'est comme femme soviétique qu'elle pourra attirer l'attention de Martin. Un certain dualisme persiste chez Aliide et plusieurs aspects du nouveau régime, notamment l'appropriation du manoir pour en faire une maison de la culture, entrent en contradiction avec sa vision du monde.

Il est clairement exprimé dans le roman que, par son mariage avec Martin, c'est la sécurité qu'Aliide obtient (Extrait 61). Il y a toutefois une certaine violence dans la voie qu'elle choisit. Même si Martin n'est pas un des hommes qu'elle identifie comme ayant commis des violences sexuelles envers les femmes du village, il fait tout de même partie du même groupe. De plus, Aliide semble n'éprouver aucun amour pour lui, même si elle le joue bien (Extrait 62). Cette juxtaposition syntagmatique souligne efficacement la dichotomie entre le sentiment de sécurité que lui apporte Martin et le dégoût que lui inspire son corps.

Aliide est amenée à opérer plusieurs ruptures avec son ancienne identité. Elle va même jusqu'à témoigner contre Ingel et Linda pour s'assurer de conserver l'approbation de Martin (Extrait 63). Dans le roman, on peut facilement y lire une vengeance de la part d'Aliide. Mais le choix qui s'offre à elle est celui de se protéger

elle-même ou non. Le « Êtes-vous sûre, camarade Aliide ? », qui revient à plusieurs reprises ponctuer l'agentivité d'Aliide, est d'ailleurs évoqué lorsqu'elle se rend à la mairie rejoindre Martin. Si elle avait refusé de signer les papiers ou si elle avait averti Ingel et Linda, et que ces dernières s'étaient enfuies, elle aurait ruiné sa couverture de superwoman soviétique et se serait exposée au même sort que sa sœur et sa nièce. Le contexte est particulier également; elle a été convoquée à la mairie par Martin et la peur qu'elle éprouve à l'idée de s'y rendre et de se retrouver parmi des membres du Parti est palpable. Elle s'en remet totalement à Martin. Aliide est morte de peur et la scène comporte des allusions au corps sexualisé d'Aliide — ses cuisses exposées, les caresses de Martin. Les gestes en apparence affectueux contribuent à diminuer Aliide, à la ramener à son statut de femme soumise à son mari. Martin la désigne par un petit nom intime — « mon petit champignon » — transposant ainsi leur rapport intime dans ce cadre officiel.

La dissonance entre son image de superwoman soviétique et ses racines de femme estonienne se fait sentir à plusieurs reprises. Notamment lorsqu'Aliide reprend la ferme avec Martin, suite à la déportation d'Ingel et de Linda, et qu'elle cache son respect pour les traditions relatives à l'aménagement dans une nouvelle demeure (Extrait 64). Aliide ne peut jamais être totalement sincère avec Martin, elle doit lui mentir. La dissonance est plus nette encore avec la visite au cabinet du dentiste (Extrait 65). Aliide ne peut partager les traditions qui lui tiennent à cœur, ni faire part à Martin des violences qu'elle a vécues. Elle ne pourra jamais être réconfortée et comprise par lui, ne pourra jamais avoir le soutien qu'elle espérait et qu'elle ne peut plus obtenir des autres en raison de ses propres choix. Aliide est définitivement et complètement seule.

En contradiction avec sa quête de sécurité qui l'avait poussée vers Martin, Aliide veillera sur Hans non seulement en le gardant à la ferme, mais également en échafaudant un plan pour lui permettre de s'enfuir et de continuer sa vie ailleurs, à

Tallinn. Elle garde encore l'espoir de trouver la sécurité ailleurs; outre les sentiments amoureux qu'elle nourrit pour Hans, il est également la seule personne qui la rattache à son identité d'avant, avant même les violences sexuelles. Pour cacher Hans, elle mettra en péril sa propre sécurité et devra même échafauder des scénarios de fuite dans l'éventualité où Hans serait découvert. Alors que jusque-là elle avait agi de manière à ne plus jamais être en danger physiquement, elle se met délibérément en danger pour Hans. Hans devient de plus en plus instable, et Aliide réalisera plus tard le danger qu'il représente (Extrait 66).

Aliide se questionne toutefois à savoir si elle peut, elle aussi, tout quitter pour recommencer sa vie ailleurs. Aliide trouve le moyen d'obtenir un passeport pour Hans (Extrait 67). La réaction de Hans n'est toutefois pas celle qu'Aliide avait espérée. Hans s'enfuit dans la forêt, mettant encore une fois en péril la sécurité d'Aliide. À aucun moment, Hans ne se soucie des conséquences. Il s'en faut de peu pour qu'il soit intercepté par des membres du NKVD, et il revient blessé. Aliide trouve le journal de Hans dans lequel il parle de son aversion pour Aliide et du fait qu'il ne compte pas aller à Tallinn comme il lui a promis (Extrait 68). Les espoirs d'Aliide se désagrègent et elle finit par se débarrasser de Hans (Extrait 69).

Ce n'est pas seulement par amour, c'est surtout par désespoir qu'Aliide entretient ces rêves. Hans et Tallinn représentaient pour elle l'espoir d'une autre vie, son seul espoir de s'en sortir et d'avoir une vie qu'elle aurait choisi, une vie à elle qui ne serait pas une mise en scène perpétuelle. Notons que dans sa rage, elle s'attaque à son identité de superwoman soviétique et rappelle à la fois les petits gestes quotidiens issus des traditions estoniennes. Cette juxtaposition des savoirs est la marque du dualisme qui continue d'habiter Aliide. Elle ne se voit pas réaliser son projet toute seule, sans un homme à ses côtés et avec les quelques mots de Hans, tout cela s'écroule.

L'agentivité d'Aliide se transforme à nouveau avec la naissance de sa fille Talvi. Elle ne doit plus seulement être une parfaite épouse soviétique, elle doit également être

une parfaite mère soviétique. Au départ, Aliide ne veut pas d'enfant et c'est Martin qui le désirait ardemment (Extrait 70). Jusque-là, Aliide parvient très bien à imiter les autres femmes soviétiques, mais tout se complique lorsqu'elle doit éduquer son enfant et transmettre des valeurs, une culture. Elle souffre de ne pouvoir partager ses traditions familiales, et se décharge de l'éducation de Talvi sur Martin (Extrait 71). Elle sacrifie donc sa relation avec son enfant pour ne pas révéler sa couverture.

Talvi grandit et s'accroche au modèle soviétique grâce aux enseignements de Martin (Extrait 72). Aliide louange d'ailleurs le rôle de père de Martin afin d'appuyer la réussite et l'exemplarité de la famille. Dans les parties du récit se situant en 1992, Aliide se culpabilise beaucoup de sa relation avec Talvi et de ce que sa fille est devenue (Extrait 73). Cela n'est pas sans rappeler son sentiment de culpabilité face aux violences sexuelles qu'elle a subies.

Un épisode montre toutefois Aliide capable d'agir pour protéger sa fille, lors d'une visite chez le dentiste (Extrait 74). Rappelons que le dentiste du village est un des agresseurs d'Aliide, de Ingel et de Linda. Aliide doit alors à la fois trouver un moyen de protéger Talvi, et ne pas laisser transparaître son inquiétude et l'angoisse que cela éveille en elle devant Martin. Le chapitre se clôt sans que nous sachions la cause de ces inquiétudes face au dentiste. Ce n'est que dans le chapitre suivant que nous l'apprenons. Le roman enchevêtre et lie sémantiquement ici les difficultés que rencontre Aliide dans son rôle de mère et cette violence omniprésente du partage de la sphère publique avec des agresseurs.

Les actions d'Aliide qui se déroulent alors qu'elle est âgée et seule révèlent une nouvelle situation : elle croit enfin n'avoir plus à craindre pour sa sécurité et celle des autres. Elle doit se raviser avec l'arrivée de Zara chez elle (Extrait 75). Elle cache Zara et la protège des menaces des deux hommes qui la poursuivent. Aliide reconnaît en Zara une femme qui a vécu des violences comme elle, et cela suscite un profond

sentiment de solidarité. Le dialogue où prend place cette reconnaissance mutuelle (Extrait 47) précède la dernière action d'Aliide : les meurtres de Pacha et de Lavrenti.

Aliide réussit à gagner la confiance des deux hommes grâce à son agentivité performative (Extrait 76) : la superwoman soviétique inspire le respect aux deux anciens du KGB et du NKVD. Cette scène nous la voyons à travers les yeux de Zara, qui elle-même se fait prendre au jeu d'Aliide. Aliide rétablit toutefois les faits et met définitivement fin au jeu en abattant les deux hommes (Extrait 77). Elle n'est pas l'une des leurs, elle n'est pas une superwoman soviétique, elle est une femme estonienne.

Le dernier acte d'Aliide vise donc à briser le cycle de violence qui s'étendait jusqu'à Zara, une troisième génération de Tamm qui n'en porte plus le nom. Ce passage est intéressant, car il permet de recentrer les identités et les camps de chacun. Avant de tirer les deux coups de feu fatals, Aliide invoque « la forêt estonienne », « ma forêt », elle affirme ainsi son identité de femme estonienne. Elle rompt avec la femme soviétique et, à l'inverse, l'identité des hommes est réaffirmée par la référence aux bottes militaires qui, tout au long du roman, sont associées aux agresseurs. Aliide met donc fin à la violence physique de ces hommes, mais également à la violence sociale qui contraignait les femmes à cette performativité.

4.3.3 Barbie-girl

Nous pouvons diviser en quatre moments l'agentivité du personnage de Zara, le personnage qui est le plus marqué par le modèle de la Barbie-girl : Zara qui souhaite accéder à un mode de vie semblable à celui que lui fait miroiter Oksanka; Zara-Natacha qui doit survivre psychologiquement aux violences constantes; les actions posées par Zara pour échapper au réseau de trafic sexuel; enfin, Zara qui trouve refuge à la ferme, chez Aliide.

Zara vit à Vladivostok alors qu'elle reçoit la visite de son amie Oksanda qui lui fait miroiter la possibilité d'aller travailler à Berlin comme elle. Cela lui permettrait de faire des études et de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille (Extrait 78). Notons également que Zara vise une certaine indépendance en quittant les logements communautaires au profit d'un logement individuel, mais tout de même avec sa mère et sa grand-mère, elle quitte effectivement pour Berlin. Nous n'avons toutefois pas de détails sur ce qui s'est passé entre son départ de la maison et sa captivité avec Pacha et Lavrenti. Tout nous indique toutefois que c'est avec eux qu'elle a fait le voyage jusqu'à Berlin en raison de ce souvenir de la halte routière (Extrait 79).

Une grande partie de l'agentivité dont fait preuve Zara concerne les mécanismes de survie face aux continuelles violences sexuelles, physiques et psychologiques. Cela se fera de plusieurs manières, alliant dissociation et performativité. D'abord, elle se coupe des souvenirs de sa ville natale et de sa vie d'avant (Extrait 80). Même lorsqu'elle se retrouve chez Aliide où elle se sent plus en sécurité, il est difficile pour elle de les évoquer. Elle se rattache à quelques objets, principalement la photo que lui avait remise sa grand-mère et qui joue un grand rôle tout au long du roman (Extrait 81). Malgré que la photo soit mentionnée à plusieurs reprises, ce n'est que chez Aliide que nous découvrons qu'il s'agit d'une photo de sa grand-mère et de sa sœur, Ingel et Aliide, durant leur jeunesse. (Extrait 82). C'est la seule chose qu'elle réussira à conserver pendant tout le temps qu'elle sera sous le contrôle de Pacha et de Lavrenti, et dans sa fuite jusque chez Aliide. Notons qu'elle ne semble jamais la regarder sauf lorsqu'elle la décrit. Sa présence et la confirmation de sa présence par le touché semblent lui suffire.

Zara garde également avec elle son insigne de pionnière, qu'elle présente elle-même comme un talisman. Toutefois, l'objet prend une moins grande importance dans le roman que la photo. Il est mentionné explicitement seulement au moment où l'objet

déclenche la colère de Pacha (Extrait 83). L'insigne apparaît donc à la fois comme un talisman contre le mal, et un rappel des violences que subit Zara.

Le phénomène de dissociation chez Zara est accentué par l'espoir irréaliste de payer sa dette et de racheter sa liberté (Extrait 84). On sent bien qu'elle sait elle-même que ce ne sera jamais possible, et que Pacha et Lavrenti ne la laisseront jamais partir. Elle y croit pourtant, car elle n'a pas le choix, elle a besoin de croire en quelque chose. Notons le titre du chapitre : « Le prix amer des rêves ». L'espoir donne un but à Zara, elle peut organiser le temps et le chaos qui l'entourent, faire le décompte des clients et des violences. Il y a une fin du moment qu'il y a un décompte. L'espoir donne une structure au temps qui passe, car la temporalité normale n'a plus de sens pour Zara.

Cette construction performative l'amène à adopter l'identité qu'on lui impose, celle de la prostituée (Extrait 85). Elle doit le faire, et bien le faire, si elle veut éviter les violences et l'ajout d'autres pénalités à sa dette. Comme on l'a vu, elle n'est plus Zara, elle devient Natacha (Extrait 33). La dissociation n'est pas sans rappeler Aliide qui performe la superwoman soviétique pour échapper à la violence. C'est Natacha qui est la prostituée, c'est elle qui répète ce qu'on veut lui faire dire, c'est elle qui agit, qui bouge et s'habille comme on le désire. Mais Natacha ce n'est pas elle, l'histoire de Natacha n'est pas son histoire (Extrait 86). Là où l'agentivité de Zara intervient, c'est dans sa réappropriation du personnage de Natacha qui lui assure une certaine forme de sécurité mentale et psychologique.

Un tournant majeur se produit lorsque Zara assassine son dernier client, le *boss* de Pacha et de Lavrenti. Sans que cet acte précis soit prémédité, Zara réussit à convaincre Pacha et Lavrenti de l'amener à Tallinn. Elle entend parler des projets de Pacha et de Lavrenti pour la première fois après un épisode particulièrement violent (Extrait 40). Le plan de Zara n'est pas précis, elle l'échafaude au fur et à mesure, elle comprend qu'elle doit amadouer ses bourreaux. Lavrenti semble plus malléable, elle se concentre sur lui, mais n'agit toujours pas; elle ne profite même pas des multiples

failles de sécurité laissées par Pacha et Lavrenti. Sa première action directe, l'assassinat du boss, est un geste impulsif (Extrait 87).

On ne connaît pas l'élément déclencheur, les gestes sont incompréhensibles. Zara se sent détachée de son corps, il lui paraît étranger. C'est comme si ce geste avait fait disparaître Natacha et que Zara reprenait sa place. Pas la même Zara qu'avant, mais une personne autre que Natacha. Les chapitres qui suivent racontent la fuite de Zara et son arrivée chez Aliide.

Après la fuite et les violences quotidiennes qu'elle a vécues, Zara se retrouve dans un environnement relativement sécuritaire même si la menace se rapproche. L'urgence de la fuite est passée, et elle peut maintenant se poser et réfléchir pour la première fois depuis qu'elle a quitté Vladivostok. Ces premières actions consistent à se débarrasser de tout ce qui la rattache à Natacha. Cela se fera d'abord par l'habillement. Notons qu'elle ne veut pas seulement se débarrasser de ces vêtements occidentaux, mais également les remplacer par des pantalons (Extrait 88). Aliide se fait la réflexion qu'elle aussi, après les interrogatoires, s'était sentie plus en sécurité avec des pantalons (Extrait 57). Nous pouvons supposer que c'est ce sentiment de sécurité que recherche également Zara, en plus de s'éloigner de l'apparence de Natasha. Elle enlève tous les petits éléments comme son vernis à ongles (Extrait 89), et elle cherche à changer la couleur de ses cheveux (Extrait 90); Aliide suppose que c'est pour ne pas être reconnue, pour ne pas attirer l'attention avec ses cheveux blonds. Faute de teinture, Zara les coupe très court avec des ciseaux. Une coupe de cheveux qui attirera probablement encore plus l'attention, comme le souligne Aliide, mais qui lui permet de se débarrasser un peu plus de son image de Barbie-girl.

Zara doit également justifier sa présence chez Aliide sans se compromettre. Pour se faire, elle brode autour de ce qu'elle a vécu. Pacha devient son mari, un mari violent qu'elle doit fuir. Elle s'invente une vie de serveuse au Canada, puis un voyage en Estonie avec son mari. Elle montre ses bleus, même si, comme nous l'avons vu

précédemment, les réactions d'Aliide sont mitigées. Aliide voit les failles de l'histoire, mais elle reconnaît la détresse de Zara et décide donc de l'aider. C'est lorsqu'Aliide annonce que sa fille Talvi, qui habite en Finlande, prévoit lui rendre visite en voiture que le plan de Zara commence réellement à prendre forme (Extrait 91). Talvi pourrait la déposer à Tallinn, et de là elle pourrait s'enfuir avant que Pacha et Lavrenti ne la retrouvent. À partir de ce moment, Zara doit jouer de stratégie avec Aliide pour ne pas éveiller ses soupçons, mais le plan de Zara s'effondre lorsque Talvi annule sa visite.

Les événements se succèdent ensuite rapidement avec l'arrivée de Pacha et de Lavrenti. Zara est démunie et s'en remet totalement à Aliide. C'est l'action d'Aliide et plus particulièrement l'assassinat de Pacha et de Lavrenti qui libère Zara. Nous ne saurons pas vraiment ce qui arrive à Zara après avoir quitté la ferme, mais il semble bien qu'elle suit l'idée d'Aliide de retourner à Vladivostok pour en ramener sa mère et sa grand-mère (Extrait 92). Les pensées optimistes d'Aliide nous portent à croire que Zara s'en sort, comme Aliide jusque-là.

4.3.4 Féministe

Nous avons pu voir jusqu'ici la manière dont l'agentivité des personnages est traité dans le roman à travers les trois modèles de féminité. Nous nous attarderons maintenant à démontrer comment le sociolecte féministe se construit et s'oppose au sociogramme de la guerre, en soulignant les trois aspects suivants : l'agentivité des femmes est un thème central; le roman montre la continuité de l'agentivité entre les personnages; l'agentivité des hommes, d'où provient la violence, connaît aussi une continuité qui est dénoncée par le roman.

Le fait de présenter les personnages féminins dans leur agentivité est représentatif du sociolecte féministe de l'auteure. Dans le roman, les personnages féminins ne sont

pas que des victimes passives; bien au contraire, elles agissent pour survivre et pour gagner un peu de sécurité. Mais cet agir diffère de celui des personnages masculins et de ce que l'on considère comme action dans le cadre du sociogramme de la guerre. Le sociolecte féministe de l'auteure s'inscrit donc autant dans la pratique littéraire elle-même que dans le traitement thématique des éléments de mémoire collective.

L'agentivité d'Aliide se définit dans ses actes, mais également dans sa relation au protecteur masculin. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, la polarisation des rôles genrés et la construction des nationalismes confèrent aux hommes une fonction de protection, tandis que leurs actions entrent en contradiction avec cette fonction. Ce qui importe de mentionner ici est le fait qu'Aliide prend en charge sa propre sécurité; le mariage avec Martin est son choix, il est un moyen pour asseoir sa performativité de *superwoman* soviétique. La protection masculine est un moyen et non une finalité.

Le féminisme de l'auteure s'exprime aussi dans la représentation d'actes souvent absents de la littérature et des mémoires collectives. Le personnage d'Aliide montre que l'agentivité ne passe pas seulement par l'action au sens strict, mais également par ce que Butler (2010) nomme l'agentivité performative. En performant le rôle de *superwoman* soviétique, Aliide se met à l'abri du danger et des soupçons. Martin n'est pas que son protecteur, il lui sert à renforcer sa propre performativité. À l'instar d'Aliide, Zara doit également performer l'identité que l'on attend d'elle pour alléger ses souffrances.

La généalogie de l'agentivité est renforcée par d'importants points de ressemblance entre les personnages d'Aliide et de Zara. Il y a continuité entre les personnages dans les diverses situations de violence, mais également dans les possibilités d'actions des femmes. Tout comme les phénomènes de reconnaissance que nous avons vus précédemment, les analogies ou les ressemblances de l'action des femmes d'un régime à l'autre montrent la persistance des relations de pouvoir genrées. Cet aspect

est primordial dans le cadre d'une analyse du travail de mémoire, car il permet de mettre en relation les éléments mémoriels et la contemporanéité des violences sexuelles dont nous avons démontré l'importance à plusieurs reprises.

Plusieurs objets sont utilisés de manière semblable par les deux personnages. Notamment le four, dans lequel Aliide et Zara brûlent leurs habits à plusieurs années d'intervalle. D'autres artefacts sont brûlés dans ce four, dont la photo des deux sœurs, la couverture de mariage d'Ingel, et toutes les preuves rattachant Martin aux autorités soviétiques. Le four débarrasse des éléments indésirables qui rappellent les violences et les blessures du passé et du présent. Le pantalon est un autre objet qui revient comme stratégie défensive chez les deux femmes. Par l'utilisation récurrente de ces objets dans la trame narrative, l'auteure produit une expérience supplémentaire de reconnaissance, extérieure à celle que vivent les personnages, et qui s'adresse à la lectrice, au lecteur.

La généalogie de l'agentivité s'incarne aussi dans les réflexions communes d'Aliide et de Zara à l'effet qu'elles se sont toujours senties incapables, face aux autres femmes qui les entourent et face aux modèles qui leur étaient présentés. Pour l'une comme pour l'autre, faire preuve d'agentivité redonne confiance. Dans le cas de Zara, cela se produit après le meurtre du boss (Extrait 93). Dans le cas d'Aliide, le lien est plus soutenu dans le roman entier. Son sentiment d'incapacité face à Ingel (Extrait 94) n'est pas sans rappeler le même sentiment chez Zara, le sentiment de ne jamais avoir été à la hauteur.

Le thème du protecteur est présent chez Aliide avec Martin, et chez Zara avec Lavrenti. Cette thématique est récurrente dans la question des violences sexuelles envers les femmes. Nous avons pu le voir dans d'autres œuvres comme *Une femme à Berlin*. Elle est d'ailleurs très représentative des relations de pouvoir théorisées tout au long de notre recherche, et il s'agit d'une logique à double tranchant, comme on

peut le voir dans la relation avec Hans, le protégé qui attire le malheur dans la maison.

Il nous apparaît important d'aborder l'agentivité des hommes, qui, même si elle est secondaire dans la trame narrative du roman en tant que tel, prend une grande importance par rapport aux violences que vivent les femmes. Tous les personnages masculins du roman en sont soit les initiateurs, soit les causes directes, sans toutefois intervenir à aucun moment pour y mettre fin. Cela nous permet de souligner les positions du contre-discours féministe. La voix narrative présente non seulement les femmes comme dotées d'une agentivité, mais elle présente aussi les conséquences de l'action des hommes sur les femmes.

L'action clandestine de Hans est la cause des interrogatoires. Ingel, Linda et Aliide subissent la violence et gardent le silence pour le protéger. La peur que Hans commette un acte insensé pour les venger est présente. Hans ne se soucie pas des conséquences et voit même comme une atteinte à son honneur le fait d'être contraint à l'inaction et de devoir se cacher (Extrait 95). L'inconscience des hommes du village qui se présentent comme défenseurs de la nation estonienne se manifeste notamment lorsqu'un groupe se présente chez Ingel et Aliide avec le drapeau estonien pour ramener Hans (Extrait 96). Dans ce contexte, ce sont encore les femmes qui doivent trouver un moyen d'assurer leur protection; Aino la voisine vient les avertir, Ingel et Aliide doivent cacher Hans, car les tchékistes ne vont pas tarder. Comment Hans et les autres résistants ne peuvent-ils pas envisager qu'ils les exposent à de grands dangers ? Comment peuvent-ils se présenter comme défenseurs de la patrie, quand ils mettent en danger les femmes ? À la fin du chapitre, c'est Aliide et Ingel qui mettent au point la cachette. Le chapitre suivant s'ouvre deux ans plus tard, en 1946, sur le premier interrogatoire d'Aliide et de Ingel où on apprend qu'elles ont monté une histoire avec un ami de Hans pour simuler la mort de ce dernier.

Hans se fâche lorsqu'Aliide se tourne vers Martin pour gagner un peu de paix. Elle réalise alors à quel point Hans ne comprend pas sa situation (Extrait 97). La scène est typique de la distance qui sépare les personnages masculins et féminins quant à leurs expériences et à leur capacité d'action. Hans ne considère que la dimension politique, il ne cherche pas à comprendre les motivations personnelles d'Aliide. Il ne réalise pas les dangers auxquels s'exposent les femmes qui ne se conforment pas au système et à l'idéologie en place, celles qui n'ont pas d'homme pour les protéger.

Alors qu'Aliide met en danger sa propre vie pour protéger Hans, lui semble penser que c'est encore lui qui est utile à Aliide (Extrait 98). Cela crée une profonde contradiction entre son discours et ses actes. Il n'a d'ailleurs pas l'intention de suivre le plan d'Aliide. Mais en demeurant dans la région, en sillonnant la forêt ou en partant à la recherche d'Ingel et de Linda, il met Aliide en danger. S'il est capturé et qu'il parle ? Aliide sait que même Martin ne la protégerait pas dans une telle situation (Extrait 99). Il serait même plus dur avec elle en raison des rumeurs d'adultère.

Aliide ne peut pas être honnête avec Martin, car elle doit maintenir son identité de superwoman soviétique. De plus, plusieurs éléments laissent croire que Martin a participé ou du moins a été témoin de violences sexuelles contre les femmes du village (Annexe 100). En plus des nombreuses insinuations dans la partie narrée du roman, les rapports officiels que l'on retrouve à la fin suggèrent que Martin aurait été responsable des enquêtes sur Hans Pekk et sur Theodor Kruus.

De manière générale, le roman présente les personnages de Martin et de Hans préoccupés de politique, de la gloire de l'Estonie ou du régime soviétique, tout cela pour le « bien commun » ; mais ces hommes laissent derrière eux des femmes qui doivent subir les conséquences de leurs actes. De plus, c'est l'action des femmes dans la sphère privée qui permet au village de survivre. Cela s'inscrit tout à fait dans les observations que l'anthropologue Carolyn Nordstrom (2005) a faites sur plusieurs lieux de conflits armés dans différentes régions du monde. Le fait de démontrer cela à

l'intérieur d'une forme romanesque s'inscrit dans un contre-discours face à l'image de la guerre qui perdure. Cet élément oppositionnel est nécessaire au travail mémoriel des femmes.

Il faut rappeler tous ces personnages masculins qui n'ont pas de nom. Les hommes du Parti qui procèdent aux interrogatoires, les hommes du village « ramollis par l'eau-de-vie du matin au soir » (Oksanen, 2008, p.186) qui se déchargent de toutes leurs responsabilités sur les femmes du village qui elles, veillent à la survie de leur famille.

Quant aux personnages de Pacha et de Lavrenti, le lien avec la violence faite aux femmes est si direct qu'il ne nous semble pas pertinent de l'exposer en détail ici. Notons toutefois que cette violence s'exerce d'abord par une déshumanisation des femmes qu'ils exploitent.

Les femmes ne sont pas considérées comme une menace par les deux hommes, du moment qu'elles agissent dans les limites de leur rôle. Mais l'action des femmes démontre qu'ils ont tort. Tout d'abord Zara, qui se retrouve toute seule avec le *boss* sans surveillance, et qui profite de l'occasion pour le tuer (Extrait 87). Puis Aliide, à qui plusieurs hommes font confiance, car elle est une si bonne communiste; par exemple Volli, dont elle fantasme de briser les os avec un sac de sable (Extrait 101), ou Pacha et Lavrenti, qui discutent avec elle comme si de rien n'était. Ils ne voient pas venir les coups de feu d'Aliide alors qu'ils regardent paisiblement la lisière de sa forêt (Extrait 77). La voix narrative déconstruit ce paradigme de passivité des femmes.

Le roman s'oppose à l'image de la guerre non seulement en nuancant les ruptures idéologiques, en démontrant la continuité des idéologies et des systèmes d'oppression, en concevant les femmes non comme des dommages collatéraux, mais également en présentant des femmes dotées d'agentivité. L'oppression est réelle, mais les femmes agissent même si leurs stratégies d'action ne sont pas reconnues.

4.4 Conclusions d'analyse : Travail de mémoire, travail des mémoires

Afin de synthétiser notre analyse, nous réutiliserons le tableau que nous avons construit au tout début de notre démarche. Celui-ci nous avait permis de croiser la typologie des modèles de féminité avec les thèmes et de les percevoir dans une perspective globale. Le tableau 4.4 sera utilisé ici pour présenter l'élément clé correspondant à chacun des croisements entre modèles et thèmes et obtenir un portrait d'ensemble.

Tableau 4.4 Conclusions d'analyse du roman *Purge* de Sofi Oksanen

	Femme estonienne	Superwoman soviétique	Barbie-Girl	Féministe (voix narrative)
Idéologie	Nationalisme et traditionalisme : division marquée et inégalités des rôles sociaux de genres.	Communisme soviétique : féminisme de façade et double tâche pour les femmes (vie publique et privée).	Consumérisme : hypersexualisation et objectivation des femmes.	Les changements de régimes ne signifient pas une rupture idéologique totale.
Violences sexuées et violences sexuelles	Femmes victimes des violences des autorités soviétiques pour les crimes commis par les hommes de leur famille.	Contact constant avec les lieux de leurs agressions et risques de contacts avec leurs agresseurs.	Trafic sexuel des femmes considérées comme des marchandises.	Les femmes sont des victimes centrales et non secondaires ou collatérales.
Agentivité	Utiliser les traditions pour justifier leurs actions.	Devenir une superwoman soviétique pour être en sécurité.	Devenir une version exacerbée de la Barbie-girl pour survivre.	Les femmes ne sont pas passives, elles sont dotées d'une agentivité spécifique.

Le thème de l'idéologie nous aura permis de voir que, malgré les changements de régime, il n'y a pas rupture radicale des relations de pouvoir en place. Il y a plutôt continuité des inégalités de genres. Le roman se pose donc en opposition et vient nuancer la situation en soulevant la question des aspects idéologiques des rapports de genre. Cela met également en question les mémoires collectives hégémoniques postcommunistes en Estonie, dans les pays baltes et ailleurs.

Le thème des violences sexuées et sexuelles aura permis de développer plus loin cet aspect de continuité des rapports de genre, et d'y inscrire également la continuité des violences envers les femmes. Cela est en opposition à un aspect central de l'image de la guerre : les victimes ne sont pas que des militaires, les femmes civiles sont non seulement victimes de violences, mais qui plus est de violences systémiques. Dans le roman, la situation est transposée au-delà des contextes de guerre et s'étend au trafic sexuel. Le roman traite de cet aspect par le biais de la reconnaissance intergénérationnelle et incite à considérer un lien généalogique, liant les violences sexuelles du passé et celles qui se déroulent aujourd'hui. Il s'agit de l'élément central du travail de mémoire qu'accomplit selon nous le roman.

Le thème de l'agentivité quant à lui nous a permis de comprendre comment le roman parvient à présenter les femmes comme personnes agissantes, et comment il s'oppose au discours hégémonique. Le discours hégémonique passe sous silence l'action des femmes pour les présenter comme passives et sans défense, conformément à la polarisation des rôles genrés. Les personnages féminins, au contraire, trouvent les moyens de garantir elles-mêmes leur sécurité. La protection des hommes, lorsqu'elle est utilisée, devient un moyen plutôt qu'une fin. Ce thème s'oppose de plusieurs manières à l'image de la guerre, non seulement en soulignant l'agentivité des femmes, mais également en démontrant les failles et les conséquences de l'agentivité des hommes. Nous avons axé notre analyse du thème de l'agentivité sur l'agir des

femmes suite aux violences sexuelles, mais le traitement de ce thème dans le roman démontre l'importance de l'action des femmes dans les contextes de guerre.

Pour revenir à la notion de travail de mémoire, il nous apparaît que la répétition d'événements traumatiques est la conséquence d'une mémoire qui n'a pas été travaillée. Une mémoire qui n'a pas pu dépasser le moment traumatique en se questionnant sur les mécanismes de reproduction de la violence (Ricoeur, 2001). À notre avis, l'auteure s'inscrit tout à fait dans une démarche de travail de mémoire. Le roman illustre les violences sexuelles à deux époques et à plusieurs décennies d'intervalle. Bien plus que cela, ce roman explore l'idée que ces violences s'inscrivent dans la continuité des relations de pouvoir genrées, par-delà les changements de régime.

Un lien important unit Aliide et Zara en dehors de leurs liens familiaux, celui de l'expérience de la violence. Les phénomènes de reconnaissance ainsi que les ressemblances ou les analogies mises en place par la voix narrative soulignent la continuité des violences sexuelles. La force du roman est d'apporter une nouvelle interprétation du passé estonien et d'engager un réel travail de mémoire. Il apporte une lueur d'espoir et envisage la sortie du stade mélancolique pour mettre fin à la répétition.

Nous estimons que le travail de mémoire qu'opère *Purge* participe également d'un travail de resignification (Macé, 2014), un processus de resignification de l'Histoire estonienne qui ne se concevrait plus simplement comme une suite de ruptures, mais qui serait également consciente de ses continuités. Plus largement, le roman permet de repenser les relations de pouvoir genrées et leur reproduction. Nous considérons que *Purge* reconfigure le sociogramme de la guerre et remet en question l'image de la guerre, et que cette remise en question touche à l'ensemble de la pratique mémorielle et aux représentations qui en découlent.

CONCLUSION

Notre objectif premier était de démontrer que le roman *Purge*, par son traitement des thèmes et enjeux des violences sexuelles, par-delà les changements de régime et les générations successives de femmes estoniennes, participe d'un travail de mémoire. Notre analyse nous a également permis de nous pencher sur les relations de pouvoir et les rapports de genre qui traversent les mémoires collectives. Au terme de cette recherche, les formes alternatives de transmission et de travail des mémoires que présente le roman nous paraissent des plus pertinentes.

Dans le premier chapitre, en introduisant la question des rapports de genre dans les mémoires collectives, nous prenions position de manière critique pour identifier les obstacles que rencontrent plus particulièrement les mémoires des femmes victimes de violences sexuelles. En explorant plus largement la manière dont est construite l'image de la guerre ainsi que les conséquences des relations de pouvoir, nous avons pu saisir comment les mémoires des femmes dans les contextes de guerre sont invisibilisées. Par la suite, nous avons contextualisé la mémoire collective estonienne dans l'espace postsoviétique, afin de présenter les structures et dynamiques de concurrence mémorielles dans lesquelles elle s'inscrit.

Dans le deuxième chapitre, grâce à l'approche sociocritique et en nous appuyant sur les concepts analytiques de situation sociolinguistique, de sociolecte et d'intertextualité, nous avons pu considérer comment les relations de pouvoir mémorielles sont mises en jeu dans la forme romanesque, et ainsi caractériser ce mode alternatif d'expression des mémoires collectives. Les courants de l'écriture au féminin et de la critique littéraire féministe rendent compte de l'androcentrisme du

monde littéraire, et leur contribution nous a permis de présenter les rapports de genre qui anime les relations de pouvoir et d'entrevoir l'expression de la parole des femmes comme contre-discours.

Dans les troisième et quatrième chapitres, nous avons développé une analyse du roman *Purge* de Sofi Oksanen. *Purge* nous apparaît comme un contre-discours féministe face au sociogramme de la guerre. Le roman inscrit les violences sexuées et sexuelles dans un même principe de continuité, remettant en perspective les acteurs des conflits armés et les représentations hégémoniques. Le roman ne fait pas des femmes seulement des victimes, et dote au contraire les personnages féminins d'une agentivité multiple dans les contextes de guerre et d'instabilité.

L'intertextualité des récits de Aliide et de Zara met en rapport les aspects mémoriels des violences sexuelles de l'occupation soviétique avec les éléments plus actuels du trafic sexuel des femmes de l'espace postsoviétique. Le contre-discours de *Purge* s'inscrit donc dans une perspective de travail de mémoire en exposant la répétition des violences sexuelles par-delà des générations et des contextes.

Le projet était d'envergure et comporte évidemment des limites. La question des sources fut un enjeu important dans le cadre de notre mémoire : le sujet des violences sexuelles durant la Deuxième Guerre mondiale en Estonie est peu développé. La barrière linguistique ajoute un autre niveau de difficulté à notre recherche, car une part importante de la littérature n'est traduite ni en français ni en anglais. La publication ou la traduction d'autres ouvrages pourraient éventuellement mettre en lumière des aspects du contexte mémoriel estonien qui nous auraient échappés.

Sur le plan de l'analyse du roman, il est certain que de travailler à partir d'une traduction nous a empêché d'avoir pleinement accès à toutes les dimensions de l'oeuvre et sa situation sociolinguistique.

Bien entendu, plusieurs thèmes connexes ne sont pas présents dans le roman et n'ont pas fait l'objet de nos analyses. Il faudrait poursuivre la recherche dans d'autres directions, par exemple sur la question du trafic sexuel et du lien étroit que ces réseaux entretiennent avec l'armée depuis plusieurs années, ou la question des mémoires des femmes résistantes, des femmes militaires ainsi que des femmes qui assument des fonctions dans la société civile ou dans l'appareil politique.

Dans l'ensemble, au prisme du roman, nous avons toutefois pu éclairer comment les relations de pouvoir et ses codes genrés influencent le développement des mémoires collectives. Par son potentiel polyphonique et symbolique, la pratique littéraire peut contourner certains des obstacles qui pèsent sur les pratiques mémorielles. La forme romanesque permet donc un travail de mémoire, mais également, plus largement, un travail de resignification des codes mémoriels.

Les nouveaux États-nations postsoviétiques comme l'Estonie se retrouvent au croisement de deux systèmes de signifiants : celui hérité de l'Union soviétique, et celui qui est issu de l'ouverture vers l'Ouest et le monde occidental. Ils se construisent donc non seulement face aux relations internationales, mais également face à des années de codification soviétique. La tentation est très grande de remplacer un code de signification par un autre, et les relations de pouvoir internationales ont tendance à encourager ce type de requalification. Nous avons pu le voir notamment avec le développement des études féministes dans les pays postsoviétiques qui furent, selon plusieurs, noyautés par les féministes occidentales (Aivazova, 2010 ; Cîrtocea, 2011, 2008 ; Forest, 2006). Un processus de resignification du sociogramme de la guerre de ses mémoires et des représentations qui l'accompagnent ne doit donc pas uniquement impliquer une critique et une déconstruction des codes, il doit aussi participer à créer de nouveaux codes de signification qui prennent en considération les rapports de genre et les relations de pouvoir.

Des romans comme *Purge* et plusieurs autres textes littéraires amorcent un travail de mémoire et, plus largement, un travail de resignification qui touchera non seulement notre manière d'appréhender les mémoires collectives et l'image de la guerre, mais également les rapports de genre et les relations de pouvoir qui structurent nos sociétés. Ce long travail se devra d'être multiple, autant dans ses modes d'expression que dans ses visées contre hégémoniques. C'est là toute la portée du travail des mémoires, que ce soit celui des mémoires des femmes ou des autres mémoires invisibilisées et effacées.

ANNEXE A

EXTRAITS DU ROMAN *PURGE* DE SOFI OKSANEN

Extrait 1

« Hans commença à avoir des discussions à voix basse, en cachette, avec son père. Peut-être qu'ils ne voulaient pas inquiéter les femmes de la famille et c'est pourquoi ils ne parlaient pas devant les femmes de la famille et c'est pourquoi ils ne parlaient pas devant les femmes des signes d'inquiétude qui se multipliaient, ou peut-être qu'ils en parlaient pas qu'aucune des deux sœurs ne prêtait attention à leurs paroles. Le front ridé du père ne préoccupait pas les sœurs, parce que le père était un vieillard, un homme d'un ancien monde, qui avait peur de la guerre. Les enfants de l'Estonie libre ne se sentaient pas concernés par ces choses-là. Ils n'avaient commis aucun crime — qu'est-ce qui pourrait bien les menacer? Dès que les troupes soviétiques se furent déployées dans tout le pays estonien, ils craignirent que leur propre avenir aussi puisse être en danger. Quand elle berçait son enfant, Ingel s'épanchait auprès d'Aliide, comme quoi Hans la tenait désormais plus fermement, comme quoi Hans dormait à côté d'elle de sorte qu'il lui serrait le bras toute la nuit et ne la relâchait pas même quand il s'endormait, ce qu'Ingel trouvait étrange; il la serrait comme s'il craignait qu'elle ne disparaisse de ses bras pendant la nuit. Aliide écoutait les soucis profonds de son être. En même temps elle sentait pourtant combien sa propre jalousie relâchait un peu sa prise, et cédait la place à autre chose : la peur pour Hans. » (Oksanen, 2008, p.147-148)

Extrait 2

« Aucune des deux femmes ne put plus esquiver la vérité quand elles allèrent dans la ville à moitié déserte et entendirent l'orchestre de l'Armée rouge jouer des marches soviétiques. Hans n'était pas avec elles, parce qu'il n'osait plus venir en ville et qu'il n'aurait pas voulu que les sœurs y aillent non plus. » (Oksanen, 2008, p.148)

Extrait 3

« Je m'efforce de faire beaucoup de pompes, d'entretenir mes muscles, mais je ne suis plus un homme, je suis un mort. Un homme fait les travaux de sa ferme, mais dans ma ferme c'est une femme, et c'est la honte de l'homme. » (Oksanen, 2008, p.13)

« Liide a essayé de me questionner longuement : pourquoi on ne pouvait pas rester avec les Allemands, alors que j'avais justement commencé par les suivre.

Je n'ai pas répondu.

Ce ne sont pas des histoires pour les femmes. » (Oksanen, 2008, p.256)

Extrait 4

« Elle ne trouvait rien d'accablant : à la place, toutes sortes de saletés surgissaient de tous les recoins. Les papiers du parti et les diplômes allèrent dans le poêle, de même que l'insigne de pionnière de Talvi. Et la pile d'exemplaires de la revue mensuelle *Aide au propagandiste*, que Martin lisait avec avidité : *En 1960, pour 10 000 habitants il n'y avait que neuf médecins en Angleterre, aux États-Unis seulement douze, mais en Estonie soviétique, vingt-deux! Avant la guerre en Albanie il n'y avait pas de jardins d'enfants, mais maintenant il y en a trois cents! Nous avons exigé une vie heureuse pour tous les enfants du monde! Et quels vaillants soldats nous avons là!*

La vue des années et la mention "Éditions d'agitprop du CC du PCE" imprimée sous le titre du journal firent retentir dans la tête d'Aliide le trémolo passionné de la voix de Martin. *La société socialiste fournit les meilleures conditions au développement du savoir, au développement de l'agriculture, à la conquête de l'espace!* Aliide secoua la tête, mais la voix de Martin n'en sortit pas. *Le monde capitaliste n'arrivera pas à s'aligner sur notre niveau de vie qui avance comme un ouragan! Le monde capitaliste tombera à genoux et disparaîtra!* Et des chiffres à l'infini, combien d'acier on avait produit de plus que l'année précédente, de combien on avait dépassé tel ou tel quota, comment le plan annuel avait été réalisé en un mois, en avant, toujours en avant, toujours davantage, plus, de plus grandes victoires, les plus grands profits, victoire, victoire, victoire! Martin ne disait jamais "peut-être". Il ne pouvait pas douter, parce qu'il n'en laissait pas la possibilité dans ses paroles. Il ne parlait que de vérités.

Il y avait tellement d'ordures qu'Aliide devait attendre que la fournée précédente ait fini de brûler avant d'en remettre dans le poêle. Les vieux papiers lui tachaient les mains. Aliide se les lava jusqu'aux coudes, mais elles furent encore barbouillées dès qu'elle saisit le journal suivant. Des années du *Communiste estonien* à n'en plus finir. Et puis tous les volumes sur abonnement : *Expériences de travail idéologique dans le rayon de Viljandi* de K. Raave, *Analyse de l'efficacité de l'élevage de bétail productif dans les kolkhozes* de R. Hagelberg, *De l'éducation communiste des écoliers* de Nadejda Kroupskaïa. La pile glacée d'un optimisme révolu grossissait devant le poêle. » (Oksanen, 2008, p.112-113)

Extrait 5

« Aliide devina où elle ne manquerait pas de trouver Martin, ou plutôt où Martin la trouverait : dans le "coin rouge" à l'étage du manoir transformé en maison de la culture.

Aliide commença à faire le pied de grue entre le buste de Lénine et le panneau d'affichage. Elle consultait les ouvrages à couverture rouge et, tout en lisant, elle observait pensivement la cheminée, dont les moulures incongrues avaient été éradiquées. Les fantômes des châtelaines germano-baltes grinçaient sous ses pieds, leurs soupirs humides maculaient le papier peint, et parfois, lorsque Aliide était seule, la fenêtre couinait comme si on essayait de l'ouvrir, le châssis craquait et un courant d'air soufflait vers Aliide, alors que la fenêtre demeurait fermée. Elle ne se laissa pas déconcerter, même si cela lui donnait la sensation d'être dans la maison de quelqu'un d'autre, au mauvais endroit, dans la salle des seigneurs. C'était un peu la même sensation que dans cette église russe qui avait été transformée en grange à céréales. Alors elle s'était attendue à ce que la foudre de Dieu lui tombe dessus, parce qu'elle ne s'était pas insurgée contre les hommes qui avaient pris les icônes pour en faire des caisses, et Aliide avait essayé de se rappeler que ce n'était pas son église, on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'elle fit quoi que ce fût, qu'est-ce qu'elle aurait bien pu faire. Maintenant il n'y avait plus qu'à se ressasser que le manoir était une maison du peuple, à l'usage du peuple, au cas où on voudrait des précisions. Aussi regardait-elle rêveusement ses mains, appuyée au buste souriant de Lénine, se levait de temps à autre pour examiner les tableaux de quotas de production et retournait feuilleter studieusement le *Pentagone* et le *Communiste estonien*. Une fois, son livre tomba par terre. En le ramassant sous la table, elle remarqua les noms gravés sous le plateau : Agnes, un cœur,

William. Parmi les nervures du bois, un œil était ouvert au centre du cœur. L'année 38. Ici, il n'y avait pas d'Agnes ni de William. La magnifique table en bois de rose avait été volée, les fioritures éliminées. Agnes et William s'en étaient-ils tirés, filaient-ils le parfait amour quelque part à l'Ouest? Aliide se rassit à la table et se dépêcha d'apprendre par cœur "Le chant du tractoriste" :

Hardi, tracteur de fer! Hardi, mon camarade!

Le champ, comme la mer, sans bornes s'offre à nous.

Nous parcourons tous deux l'immensité des terres...

Notre chant de victoire emplit champs et forêts.

— Il ne suffirait pas qu'elle le sache par cœur. Il fallait qu'elle le sache au point d'y croire. Au point qu'il passe pour une confession sincère. » (Oksanen, 2008, p.187-188)

Extrait 6

« Quand Aliide vint à la maternité, les femmes russes étaient : "*Batiouchka Lénine, pomogui ménia!*"¹⁸ Et c'est toujours Batiouchka Lénine qu'elles appelaient à l'aide quand elle sortit de là avec Talvi, et c'est Lénine que Martin remercia quand le nourrisson pleurant arriva à la maison. Martin avait attendu l'enfant longtemps, et cette attente avait été pour lui brûlante — il avait fini par se persuader qu'il ne serait jamais père d'un enfant. Aliide ne s'en était pas plainte, elle ne voulait pas élever de descendance dans ce nouveau monde, ce monde pour des gens nouveaux; mais l'année de la mort de Staline, au milieu de la confusion causée par la disparition du Père, l'enfant s'était mis à pousser en elle. » (Oksanen, 2008, p.273)

Extrait 7

« Tandis que Martin, dans la famille, s'occupait de ce qui concernait l'éducation de l'enfant, Aliide prenait en charge tout ce qui concernait les files d'attente. Après des années que Martin n'avait pas été appelé à Tallinn, les allusions aux possibles promotions de Martin cessèrent, et Aliide cessa de compter sur Martin pour se procurer des marchandises par l'intermédiaire du parti : elle fit la queue en tenant Talvi par la main, la formant ainsi à une vie d'honnête femme soviétique. (...) Aliide s'efforçait volontiers de vanter aux autres femmes le talent de Martin dans son rôle de père, et ce faisant, elle occultait complètement son propre rôle de mère. Puisque Martin était une perle de père, les autres femmes tenaient Aliide pour la plus chanceuse des femmes. » (Oksanen, 2008, p.282)

Extrait 8

« Le moignon de dent resté dans la cavité grinça. Aliide fixa la demi-tartine de foie de morue de Martin sur la table et ne put rien dire, alors qu'elle se rendait compte que Martin attendait un remerciement pour s'être procuré du foie de morue. Elle se serait bien passée de l'oignon. » (Oksanen, 2008, p.287-288)

Extrait 9

« L'odeur de chloroforme flottait par porte. Dans la salle d'attente, Aliide se cramponnait à un numéro tout corné de *Femme soviétique*, où Lénine était d'avis que la femme, dans le capitalisme, est doublement soumise, esclave du travail ordinaire du capital et du travail domestique. (...) »

¹⁸ « Père Lénine, aide-moi! »

Aliide prenait les mots comme ils venaient, essayant de faire abstraction de ses élancements à la mâchoire : *Ce n'est qu'en Union soviétique et dans les démocraties populaires que la femme travaille en toute camaraderie au coude à coude avec l'homme dans tous les domaines, aussi bien l'agriculture ou le transport que dans le domaine de l'éducation et de la culture, et prend part activement à la vie politique et à l'administration de la société.* » (Oksanen, 2008, p.285-286)

Extrait 10

« Y a plus beaucoup de visiteurs qui viennent par ici », dit Aliide, avant d'énumérer les fermes que les jeunes avaient quittées : « Ceux des Koka sont partis pour construire des maisons aux Finlandais, et chez les Roosna, les enfants sont allés faire du business à Tallinn. Le fils Voorel s'est piqué de politique, il a disparu à Tallinn. Faudrait l'appeler et lui dire de passer des lois pour pas qu'on puisse partir comme ça de la campagne. Comment on pourrait même faire réparer son toit, ici, maintenant qu'y a plus d'ouvriers? Et c'est pas étonnant que les hommes ne restent pas puisqu'y a pas de femmes. Et y a pas de femmes, ici, parce qu'y a pas d'homme d'affaires. Et comme toutes les femmes veulent des hommes d'affaires et des étrangers, alors qui voudrait être un bon ouvrier? Tiens, le kolkhoze de pêche de Lääne Kalur, il a emmené son groupe de variétés en tournée en Finlande, dans la ville jumelée de Hanko, et le voyage a été un succès, les Finlandais ont fait la queue pour les billets. Quand le groupe est rentré, le directeur de la troupe de variétés, dans le journal, il a invité noir sur blanc toutes les jeunes et jolies filles à danser le cancan pour les Finlandais. Le cancan! »

Zara hochait la tête, elle était absolument du même avis, tout en grattant le vernis de ses ongles. Oui, tout le monde courait après les dollars et les marks finlandais, et oui, avant tout le monde avait du travail, et oui, aujourd'hui c'étaient tous des voleurs, les soi-disant hommes d'affaires. » (Oksanen, 2008, p.33-34)

Extrait 11

« Si Aliide avait été une mère différente (...). Peut-être que Talvi n'aurait pas commencé à admirer, dès sa jeunesse, la tante de son amie, qui avait une voiture en Suède et qui envoyait à la fille des exemplaires du magazine *Burda*. Peut-être que Talvi n'aurait pas commencé à jouer au bureau de change, à danser sur du disco. Peut-être que Talvi alors, n'aurait pas voulu aller ailleurs. Encore que les autres aussi voulaient aller ailleurs, de sorte que ce n'était peut-être pas la faute d'Aliide. (...) Cette fille-ci voulait devenir docteur et rentrer chez elle, mais lorsque Talvi était sortie de l'adolescence elle avait seulement voulu aller à l'Ouest avec un mari occidental. » (Oksanen, 2008, p.270)

Extrait 12

« Zara partirait. Elle ramènerait à la grand-mère énormément d'argent, voire un télescope. On verrait ensuite si la mère aurait quelque chose à redire, quand elle rentrerait avec la valise pleine de dollars, avec lesquels elle se payerait des études, qu'elle serait médecin en moins de deux et qu'elle leur trouverait un logement individuel. Elle aurait sa propre chambre, où elle pourrait étudier dans le calme, préparer ses examens, et elle porterait une coiffure occidentale, des bas qui font briller les jambes, tous les jours, et la grand-mère pourrait chercher la Grande Ourse avec le télescope. » (Oksanen, 2008, p.68)

Extrait 13

« Pacha était encore en train d'entretenir Lavrenti de ses projets grandioses : l'avenir était à lui. C'est pourquoi il réfléchissait tant à la vie. Ils rumaient les mêmes choses du matin aux sœurs et du soir au

matin, client après client. Pacha disait que désormais tout ce dont il avait rêvé était possible, et que faire de l'argent était un jeu. Bientôt, il aurait son propre studio de tatouage! Et après, son magazine de tatouage! À l'Ouest, il y avait des journaux comme ça, qui ne parlaient que de tatouages, et d'autres où il n'y avait que des photos de ça, de tatouages multicolores en veux-tu en voilà, et Pacha il en ferait des comme ça.

Tous rigolaient aux histoires de Pacha. Qui pourrait bien vouloir d'un studio de tatouage, maintenant, à une époque où on pouvait prétendre à des hôtels, des restaurants, des sociétés pétrolières, des chemins de fer, des pays entiers, des millions, des milliards. Absolument tout était réellement possible, y compris ce qu'on ne pouvait pas imaginer. Mais Pacha ne faisait pas attention à son bonnet d'âne, il tapotait ses épaulettes tatouées qui étaient du même genre que celles de son père, celui-ci avait été à Perm -36, et sur ses tatouages, on pouvait lire NKVD. *Nitchto Kreptche Vorovskoï Droujby*. Voilà ce que voulait dire NKVD, rien n'est plus fort que l'amitié des voleurs. Lavrenti aussi faisait la moue aux rêves de Pacha, il le trouvait sans doute un peu dingue. Lavrenti se considérait déjà comme un vieil homme. Il avait derrière lui vingt-cinq ans de KGB, et il aurait voulu que la vie reprenne son cours comme elle avait été avant les pitreries d'Elstine et Gorbi. Ce qu'il voulait, c'était que les enfants reçoivent tout le nécessaire, et rien d'autre. Peut-être était-ce pour cela que Lavrenti voulait travailler avec Pacha — lui et Pacha étaient les seuls disposés à se contenter de moins que les autres. » (Oksanen, 2008, p.87-88)

Extrait 14

« Ce studio de tatouage, ce serait comme un symbole de tout, Dieu, la mère Russie, les saints, tout! » (Oksanen, 2008, p.89)

Extrait 15

« Theodor Kruus, camarade de catéchisme de Hans, avait même été absous de la distribution de tracts antisoviétique, mais Aliide savait à quel prix. Ingel ne le savait pas, et c'était mieux comme ça. La milice du village aimait la chair fraîche et les joues épanouies sous leur ventre flasque. Plus c'était jeune, mieux c'était. Plus le crime des parents était grand, plus la fille devrait être jeune, ou bien le crime s'effaçait en plusieurs nuits, pas en une seule, ni en un seul dépucelage. Theodor Kruus avait été relâché, car sa jolie fille avait payé en allant la nuit à la milice, en enlevant sa robe et en s'agenouillant devant les hommes. Le rapport sur l'activité agitatrice de Theodor Kruus disparut, les tracts et l'activité antisoviétique de Kruus furent marqués à un autre nom, lequel écopa de vingt ans de mine et de cinq ans d'exil. Quand à l'activité de Hans, elle était passible de la peine de mort, ou, au mieux, de longues années de Sibérie.

Theodor savait-il ce que sa fille avait fait? Peut-être que la milice le lui avait raconté. Aliide imaginait la milice, marchant les jambes bien écartées, qui soufflait ça à l'oreille de Theodor.

Ingel n'y pouvait plus rien, elle n'était plus bonne qu'à sangloter, le nez collé à la tapisserie. Et elle n'était plus assez jeune pour la milice. Ni Aliide. La milice voulait seulement des filles qui n'étaient pas encore des femmes. Et d'ailleurs, Aliide ne pourrait pas... ou bien si? Aliide avait des cernes noirs sous les yeux tant elle veillait, et elle n'avait personne à qui demander que faire et comment. » (Oksanen, 2008, p.162-163)

Extrait 16

« 1947, *Estonie occidentale*

Top secret

Ex. no 2

Rapport sur l'interrogatoire de TAMM Aliide fille de Richard

Les agents “X”, “*Corneille*” et “*Renard*” ont assisté à l’interrogatoire de TAMM Aliide après que celle-ci a été prise en flagrant délit en train d’apporter de la nourriture aux bandits. L’objet interrogé a nié avoir commis cet acte illégal, elle est restée sur sa position et croit que PEKK Hans est mort en 1944. L’objet interrogé n’a donné aucun nouveau renseignement qui pourrait aider dans l’opération d’arrestation du nationaliste PEKK Hans. Les agents “X”, “*Corneille*” et “*Renard*” connaissent l’objet interrogé depuis longtemps, mais ils ne savent pas avec certitude si elle ment ou non. » (Oksanen, 2008, p. 416)

« 1947, *Estonie occidentale*

Top secret

Ex. no 2

Rapport sur les mesures prises pour liquider le nationaliste PEKK Hans fils d’Eerik

(...) L’épouse du bandit PEKK, PEKK Ingel, et la belle-sœur du bandit, TAMM Aliide, ont été emmenées pour un interrogatoire tripartite, mais elles ont nié à plusieurs reprises savoir quoi que ce soit des agissements du nationaliste PEKK et ne croient pas que celui-ci soit en vie. La fille de PEKK Ingel et de PEKK Hans, PEKK Linda, a également été emmenée pour être interrogée, mais les renseignements obtenus de l’objet ne divergeaient pas de ceux obtenus de PEKK Ingel et de TAMM Aliide. » (Oksanen, 2008, p.417-418)

Extrait 17

« Les hirondelles étaient déjà parties, mais les grues traversaient le ciel en pointe, le cou tendu. Leurs cris pleuvaient sur le champ et faisaient mal à la tête d’Aliide. Elles pouvaient s’en aller elle, libres qu’elles étaient de partir n’importe où. Aliide n’avait que la liberté de partir aux champignons dans la forêt. Son panier était plein de lactaires délicieux et de lactaires toisonnés. Ingel, qui attendait à la maison, serait contente de la cueillette, Aliide les nettoierait, Ingel la laisserait peut-être blanchir les champignons, mais sans cesser de monter la garde à côté, puis elle les mettrait en conserve et sollicitant toute l’attention d’Aliide, car celle-ci serait incapable d’assurer le rôle de ménagère dans sa propre maison si elle ne réussissait pas la marinade des champignons. Le salage, Aliide connaissait peut-être, mais une bonne marinade, c’est tout un art. Et ce qui restait dans les mains d’Ingel deviendrait bientôt deux ou trois conserves de plus sur l’étagère du garde-manger, autant de faim de moins pour l’hiver.

Aliide se couvrit une oreille avec sa main libre — tellement de grues! ces cris! Elle sentait l’automne à travers ses mocassins. La soif lui râpait la gorge. Et soudain arriva une moto avec un homme en manteau de cuir, qui s’arrêta à côté d’Aliide. » (Oksanen, 2008, p. 172-173)

Extrait 18

« À la mairie, l’homme aux grandes oreilles déclara qu’Aliide avait apporté de la nourriture à des bandits. Ses oreilles étaient translucides. Il dit asseoir Aliide au milieu de la pièce et il se retira.

“Camarade Aliide, vous me décevez.”

La voix était la même que la première fois.

L’homme était le même. *Êtes-vous sûre, camarade Aliide?* Il se leva de son bureau caché dans l’obscurité, regarda Aliide, secoua la tête, soupira profondément, très chagriné.

“J’ai fait tout mon possible pour vous. Je ne peux plus rien.”

L’homme fit un signe aux gars qui se tenaient derrière lui, lesquels avancèrent vers Aliide. Quant à lui, il quitta la pièce. » (Oksanen, 2008, p.174)

Extrait 19

« Les mains d'Aliide furent attachées dans son dos et un sac fut mis sur sa tête. Les gars se retirèrent. À travers la jute, elle ne voyait rien. Quelque part, de l'eau gouttait par terre. L'odeur de la cave passait à travers. La porte s'ouvrit. Des bottes. Le chemisier d'Aliide fut déchiré, les boutons projetés sur les dalles, sur les murs, les boutons de verre allemands, et puis... elle se transforma en souris dans un coin de la pièce, en mouche dans la lampe, elle s'envola, en clou dans le carton mural, en punaise rouillée, elle était une punaise rouillée dans le mur. Elle était une mouche et elle allait avec une poitrine de femme dénudée, la femme était au milieu de la pièce avec un sac sur la tête, et elle surmontait la récente contusion, le sang c'était accumulé sous la peau de sa poitrine, les bleus étaient traversés par une fissure qui laissait passer une mouche, les hématomes des mamelons gonflés comme des continents. Quand la peau nue de la femme toucha les dalles, la femme ne bougeait plus. La femme la tête dans le sac au milieu de la pièce était une étrangère et Aliide était partie, son cœur se tortillait dans les fentes trous rainures, se confondait en une racine qui s'enfonçait dans la terre sous la pièce. *Si on en faisait du savon?* La femme au milieu de la pièce ne bougeait pas, n'entendait pas, Aliide était devenue un crachat sur le pied de la table, à côté d'un trou de termites, à l'intérieur d'un trou rond dans le bois, le bois d'aulne, d'aulne issu de la terre d'Estonie, qui sentait encore la forêt, qui sentait encore l'eau et les racines et les taupes. Elle plongea au loin, elle était une taupe, qui poussait un tas de terre dans la cour, la cour sentait la pluie et le vent, la terre humide respirait et remuait. La tête de la femme qui se trouvait au milieu de la pièce avait été plongée dans un seau à ordures. Aliide était dehors dans la terre humide, de la terre dans les narines, de la terre dans les cheveux, de la terre dans les oreilles et les chiens lui couraient par-dessus, leurs pattes pressaient la terre, qui respirait et gémissait, et la pluie fondait sur elle et les fossés se remplissaient et l'eau battait et creusait ses propres voies et quelque part des bottes de cuir chromé, quelque part un manteau de cuir, quelque part l'odeur froide de l'eau de vie, quelque part le russe et l'estonien se mêlaient et les langues pourries sifflaient.

La femme au milieu de la pièce ne bougeait pas.

Malgré les efforts du corps d'Aliide, malgré la terre qui essayait de la garder en elle, qui caressait tendrement la chair bleue, qui léchait le sang sur ses lèvres, qui baisait les cheveux rabattus sur sa bouche, la terre avait beau faire tout son possible, elle pouvait rien, Aliide fut tirée en arrière. Une boucle de ceinture tinta et la femme au milieu de la pièce remua. Une porte retentit, une botte retentit, un verre retentit, une chaise gratta le sol, une lampe oscilla au plafond, et elle essayer de s'échapper — elle était la mouche dans la lampe, agrippée au fil de tungstène —, mais la ceinture l'arrache à la fuite, une ceinture tellement bien perforée qu'on ne pouvait pas l'entendre, d'un cuir encore mieux perforé que la tapette à mouches. Elle essaya, certes, elle était une mouche, volait en fuite, volait au plafond, volait loin de la lumière de la lampe, les ailes transparentes, cent yeux, mais la femme sur le sol de pierre émit un râle dans un spasme. La tête de la femme était dans un sac et le sac sentait le vomi et le tissu du sac n'avait pas de trou pour laisser passer une mouche, la mouche ne trouvait pas son chemin vers la bouche, la mouche n'aurait pas pu essayer d'étouffer la femme, de la faire vomir à nouveau et suffoquer. Le sac sentait l'urine, il était humide d'urine, le vomi était plus ancien. Une porte claqua, des bottes claquèrent, par-dessus les bottes on faisait claquer la langue et craquer les mâchoires, des miettes de pain tombaient par terre comme des cailloux. Le claquement de langue cessa.

“Ça pue. Sortez ça de là.” » (Oksanen, 2008, p.174-176)

Extrait 20

« Elle revient à elle dans un fossé. C'était la nuit — quelle nuit? Était-ce un jour qui avait passé, ou deux, ou seulement une nuit? Un hibou hulula. Les nuages noirs défilaient dans le ciel de lune. Ses cheveux étaient mouillés. Elle s'assit, se traîna sur la toute, elle devait regagner la maison. Le tricot de peau, le jupon, la robe et le porte-jarretelles étaient à leur place. Pas de foulard. Les bas manquaient. Elle ne pourrait pas aller à la maison sans bas, jamais de la vie, car Ingel... Est-ce qu'elle était à la

maison au moins, Ingel? Est-ce qu'elle allait bien, Ingel? Et Linda? Aliide voulut courir, ses jambes ne la portaient pas, elle chancela, vacilla, flageola et tituba, mais vers l'avant, chaque mouvement vers l'avant. Ingel était sûrement à la maison, cette fois c'était elle seule qu'ils avaient voulue, Ingel serait à la maison. Mais comment expliquerait-elle à Ingel qu'elle avait des bas à l'aller et pas au retour? Pour le foulard, elle pourrait toujours dire qu'elle l'avait oublié au village. Sur la route il y avait des flaques, il avait plu. Bien. Elle aurait enlevé son foulard mouillé et elle l'aurait oublié quelques part. Mais les bas, sans bas elle ne pourrait pas aller à la maison. Une femme convenable ne peut pas déambuler les jambes nues, même dans sa propre cour. La remise. Dans la remise il y avait des bas. Elle devrait aller chercher les bas et c'était Ingel qui avait la clef. Il n'y avait pas moyen qu'elle accède à la remise. À moins que la porte ne fût restée ouverte par inadvertance.

Aliide s'efforça de penser aux bas pendant tout le long du trajet de retour, pas à Ingel, pas à Linda, pas à ce qui s'était passé. (...) Elle allait devoir entrer sans bas, rester à l'écart de la lampe, s'asseoir à table tout de suite avec les jambes en dessous. Peut-être que personne ne remarquerait. Un miroir, aussi, n'aurait pas été superflu. Aliide se tapota les joues, peaufina ses cheveux, se palpa la tête, mais elle était poisseuse, les bas de soie, les bas de coton, les bas de laine, les bas en nylon. Au puits, elle tira un seau d'eau, se lava les mains, les frictionna avec une pierre, comme il n'y avait de brosse, les bas bruns, les bas noirs, les bas gris, les bas écrus, les bas brodés, à présent il fallait y aller. En serait-elle capable? Poserait-elle le pied sur le perron, serait-elle capable de parler? Avec un peu de chance, Ingel serait encore si ensommeillée qu'elle n'aurait pas la force de parler. Linda serait peut-être encore endormie, l'aube était assez précoce. » (Oksanen, 2008, p.176-177)

Extrait 21

Aliide poussa son propre corps dans la cour, comme si elle se tenait derrière et le regardait marcher, la jambe qui se levait, la main qui saisissait la poignée, sa voix qui criait « C'est moi ». La porte s'ouvrit. Ingel la fit entrer. Hans, heureusement, était dans le cagibi. Aliide soupira. Ingel regardait fixement, Aliide leva la main pour faire signe à Ingel de ne rien dire. Les yeux d'Ingel descendirent sur les jambes d'Aliide dépourvues de bas et Aliide détourna la tête, se baissa pour caresser Lipsi. Linda accourut de la chambre à la cuisine et s'arrêta en voyant les commissures des lèvres d'Ingel profondément repliées. Ingel envoya Linda se laver. Linda ne bougea pas.

« Tu vas obéir, oui! »

Linda obéit. La cuvette émaillée résonnait, l'eau éclaboussait, Aliide se tenait toujours au même endroit et elle puait. Linda épiait-elle ses jambes nues? Elle se détacha encore de son corps, juste assez pour le pousser dans son lit, et retourna à l'intérieur au moment où elle sentit la paillasse familière sous son flanc. Ingel passa la porte en disant qu'elle lui préparerait un bain dès que Linda serait partie pour l'école.

« Brûle les vêtements.

— Tout?

— Tout. Je leur ai rien raconté.

— Je sais.

— Il reviendront nous chercher.

— Linda doit partir.

— Hans commencerait à se douter de quelque chose. Il ne faut rien lui dire.

— Il ne faut rien lui dire, répéta Ingel.

— On devrait partir.

— Où? Et Hans... » (Oksanen, 2008, p.176-179)

Extrait 22

« Les hommes étaient quatre.

Ils ne frappèrent pas, ils entrèrent comme les maîtres des lieux.

Ingel était en train de verser la soude dans la casserole.

Aliide nia savoir quoi que ce soit à propos de Hans.

Ingel renversa tout le contenu du flacon dans la casserole.

Le savon déborda sur le fourneau.

Elle ne dit pas où était Hans.

Linda ne prononça pas un mot.

Du fourneau s'éleva une odeur de brûlé, le feu s'éteignit, la marmite continuait de mousser.

À la mairie, Linda fut séparée d'elles, on l'emmena ailleurs.

Au plafond de la cave pendaient deux lampes sans abat-jour.

Il y avait là aussi deux gars de son village, le fils du vieux Leemet et Armin Joffe, qui, avant l'arrivée des Allemands, s'était enfui du côté de l'Union soviétique. Tous deux regardèrent vers elle.

À la mairie, les soldats fumaient de la *makhorka* et buvaient de l'eau-de-vie. Dans des verres. Et ils reniflaient sur leur manche, à la manière russe, même s'ils parlaient estonien. Ils les servirent. Elles ne burent pas.

« Nous savons que vous savez où est Hans Pekk », dit l'un des hommes.

Quelqu'un, soi-disant, avait vu Hans dans la forêt. Quelqu'un qui avait été interrogé avait affirmé que Hans était dans le même groupe que lui et dans le même blockhaus.

« Vous pouvez rentrer chez vous dès que vous aurez raconté où est Hans Pekk.

— Vous avez une petite fille si mignonne », ajouta un autre.

Ingel dit que Hans était mort. Un crime crapuleux, en 1945.

« Comment s'appelle votre fille ? »

Aliide dit qu'un ami de Hans, Hendrik Ristla, avait vu la scène. Hans et Hendrik Ristla étaient allés sur la route forestière à cheval, mais soudain ils s'étaient fait attaquer et Hans avait été tué. Comme ça. Ingel commença à perdre patience. Aliide le flairait, bien qu'elle n'en laissât rien paraître. Ingel se tenait fière et droite. L'un des hommes marchait tout le temps derrière elles. Il marchait, marchait, et un autre marchait dans le couloir. Le son de leurs bottes...

« Quel joli nom pour une jolie petite fille. »

Linda avait tout juste sept ans.

« Bientôt on posera les mêmes questions à votre fille. »

Silence. Et puis un autre homme entra. Et celui qui les avait interrogées dit à celui qui entra : « Va discuter avec la gamine. C'est une conne qui dit pas un mot. Perd pas ton temps. Dévisse l'ampoule de la lampe, fait gaffe à pas te bruler. Ou bien non. Amène la gamine ici. Puis tu descendras cette lampe, le fil comme ça, qu'il arrive à la table, là. On installe la gamine ici sur la table et après on commence. »

Le type venait de manger, il mastiquait encore. Ses mains et ses lèvres luisaient de graisse. Les portes allaient et venaient, les bottes marchaient, les manteaux de cuir couinaient. La table fut déplacée. Linda fut amenée. Son chemisier n'avait plus de boutons, elle le maintenait fermé d'une main.

« Sur la table, la fille. »

Linda était si calme, ses yeux...

« Jambes écartées. Tenez-la bien. »

Ingel gémissait dans un coin.

« Aliide Tamm va faire le boulot. Amenez-la près de la table. »

Elles ne dirent rien. Elles ne dirent rien.

« Faites-lui prendre la lampe. »

Elles ne dirent rien elles ne dirent rien rien rien.

« Prends-la, salope, cette lampe ». » (Oksanen, 2008, p.183-185)

Extrait 23

« Il n'y aurait plus un seul matin comme celui où elles étaient rentrées ensemble de la mairie, où elles avaient parcouru les kilomètres, l'aube avait point, l'air du matin était frais et calme. Un kilomètre avant la maison, Ingel avait arrêté Linda en l'attrapant par l'épaule et elle s'était mise à lui refaire les tresses. Elles se tenaient au milieu de la route du village, le soleil se levait et quelque part une porte battait, Ingel tressait les cheveux de Linda et Aliide s'étaient accroupie pour attendre, les mains appuyées sur la route, elle sentait les petits cailloux, sans regarder ailleurs, et sa gorge avait soudain failli s'étrangler dans une abominable soif et elle avait bondi du côté du fossé, aspiré de l'eau dans sa bouche, ça avait un goût de terre, recueilli plus d'eau. Ingel et Linda s'étaient mises en route en se donnant la main, leurs dos s'étaient éloignés. Aliide avait marché derrière, en regardant vers elles, en regardant leurs dos, les observant jusqu'à la porte de la maison. À la porte, Ingel s'était tournée vers elle et lui avait dit : "Lave-toi la figure." »

Aliide avait porté la main à sa joue pour l'essuyer, d'abord elle n'avait senti ni sa peau ni sa main, mais ensuite elle avait réalisé que le bas du visage était couvert de morve, son cou était trempé. Avec sa manche, elle s'était essuyé le nez, le menton et le cou, Ingel avait ouvert la porte et elles étaient entrées dans la cuisine familière, où elles s'étaient senties étrangères. » (Oksanen, 2008, p.205-206)

Extrait 24

« De même avec Linda. Depuis la nuit à la mairie, Linda était devenue quasi muette. Elle disait seulement oui ou non, et encore, seulement quand on l'interrogeait, et les étrangers n'obtenaient même pas ces réponses. Ingel avait dû expliquer aux villageois que Linda avait failli rester dans les pattes d'un cheval emballé et qu'elle avait eu si peur qu'elle avait cessé de parler. Qu'elle surmonterait sûrement ce choix, avec le temps. Dans la cuisine, Ingel bavardait et riait pour deux, afin que Hans ne remarque pas le silence de Linda. » (Oksanen, 2008, p.203)

Extrait 25

« — De toute façon elle dira rien. Elle ne dit jamais rien sur rien. Si elle veut pas, elle dira rien. Et si elle veut bien, elle dira rien non plus.

— Ta mère est pas très bavarde.

— Elle est muette.

— Allons, fit la grand-mère.

— Moi je crois que ça lui fait une belle jambe que je sois ici ou ailleurs.

— Voyons, ce n'est pas cela du tout.

— Ne prend pas sa défense!"

Zara but son thé avec colère, elle avala de travers et se mit à tousser, tellement qu'elle en eut les larmes aux yeux. Elle partirait. Ça lui éviterait au moins d'écouter traîner les pantoufles de sa mère. Les mères des autres avaient été sous les bombardements, quand elles étaient petites, et pourtant elles parlaient, même si la grand-mère disait qu'une bombe pouvait rendre un enfant muet de frayeur. Pourquoi fallait-il que ce soit précisément sa mère à elle, qui ait été effrayée à ce point par les bombes? » (Oksanen, 2008, p.68)

Extrait 26

« La trapeuse tout en s'étouffant, s'étonnait de ce qui était arrivé à la fille de Theodor Kruss, elle s'était pendue, une fille jeune, on n'a pas idée, ou bien c'était ses parents qui lui manquaient, pour eux finalement ça avait plutôt mal tourné, des gens compliqués, même si la fille était vraiment sympa et

qu'elle n'avait pas été arrêtée, on n'aurait jamais cru qu'une fille si sympa avait des parents pareils. Hihi. » (Oksanen, 2008, p.240-241)

Extrait 27

« Puis Volli dit qu'il allait peut-être devoir aller au tribunal.

La frayeur était si intense qu'Aliide cessa d'y voir pendant un instant.

« Ils inventent toutes sortes de mensonges. Peut-être qu'on va venir vous interroger aussi. »

Volli était sérieux. Tout cela devait être déjà fini, un passé révolu. Pourquoi venaient-ils tourmenter des personnes âgées? » (Oksanen, 2008, p.109)

Extrait 28

« Martin n'avait pas dit pourquoi il voulait qu'Aliide vienne à la mairie ce soir-là, aussi le trajet fut-il pénible. *Êtes-vous sûre, camarade Aliide?* La voix de l'homme allait et venait dans sa tête et Aliide n'était sûre de rien d'autre que du fait qu'elle devait s'accrocher à Martin. Sur le portail des Roosipuu, en tâtant ses *papirossa*, elle remarqua que l'étui était presque vide, elle retourna à l'intérieur, même si c'était un mauvais présage, essaya de rouler des *papirossa*, n'y parvint pas, le papier se froissait, ses mains tremblaient, elle avait envie de pleurer, son chemisier était mouillé de sueur, elle avait froid, elle avait tellement, tellement droit. Elle réussit à refouler ses hoquets, réussit à bourrer le tabac dans quelques feuilles, réussit à passer le portail. Un gamin lui jeta une pierre et s'enfuit derrière un buisson, où elle l'entendit pouffer. Aliide ne tourna pas la tête. Heureusement, les autres Roosipuu travaillaient à la ferme : personne excepté le gamin, ne l'avait vue se démener et la sueur perler sur sa lèvre supérieure, mais la cuisine des Roosipuu aussi était plus attirante que la mairie et sur la grand route Aliide fit demi-tour à deux reprises, revint sur ses pas, repartit encore vers la mairie, continua, et cracha trois fois par-dessus son épaule quand un chat noir traversa la route. *Êtes-vous sûre, camarade Aliide?* À mi-chemin, elle alluma une *papirossa*, la fuma, eut peur des oiseaux et poursuivit son chemin en mordant ses paumes qui démangeaient. En grattant, elle ne réussit qu'à les faire saigner, si bien qu'elle essaya d'apaiser sa peau en mordillant les endroits qui chatouillaient sur ses mains. *Êtes-vous sûre, camarade Aliide?* Avant la mairie, elle fuma une deuxième *papirossa*, ses dents s'entrechoquaient, elle avait droit, il fallait aller de l'avant, sa langue se crevassait de sécheresse, en avant dans la cour de la mairie. Là, ça fourmillait, une voiture pétaradait, Aliide tressaillit, ses genoux partaient en compote, elle s'accroupit, fit mine de nettoyer son ourlet. Ses caoutchoucs de l'époque de l'Estonie étaient boueux, elle les rinça dans une flaque et fourra ses mains tremblantes dans ses poches, mais elle s'y coupa les doigts aux quittances des ménages sans enfants. Elle retira ses mains. Dans la journée, elle était allée frapper chez deux ménages sans enfants et trois familles peu nombreuses, mais personne ne l'avait laissé entrer. À l'entrée de la mairie s'affairaient des hommes, qui transportaient à l'intérieur des sacs de sable — ils en avaient déjà couvert une fenêtre à mi-hauteur. À un grommèlement qu'elle saisit au passage, elle comprit qu'il fallait s'attendre à une attaque de bandits. » (Oksanen, 2008, p.196-197)

Extrait 29

« Un salut retentit comme un trombone, Aliide n'avait pas besoin de lever la tête, elle connaissait la voix, c'était la voix de l'homme qui était allé chercher Linda dans la pièce d'à côté à la cave de la mairie.

« Bienvenue au travail, cria-t-on dans le bureau. Voici notre nouveau chef comptable. »

Aliide dut s'asseoir. La force s'écoulait de ses jambes dans le sable. Le machiniste remarqua son vertige et lâcha le moteur électrique, le mécanicien faisait toujours rire la trapeuse, le machiniste mena Aliide sur un banc, demanda ce qui s'était passé et se pencha sur elle. Un accroc de son pantalon de

laine pendait devant le nez d'Aliide, son regard curieux se baladait plus haut. Aliide répondit que la chaleur lui arrivait de temps en temps. Le machiniste alla lui chercher de l'eau. Aliide appuya la tête sur les genoux, les bras croisés sur les genoux, tremblaient, les genoux se convulsèrent à leur tour. Les bottes de cuirs chromés de l'homme passèrent à un bras de distance, elle aspira une bouffée de sable. Aliide serrait ses jambes de ses bras et pressait ses cuisses fermement sur le banc, afin que le tremblement cesse. Le sable lui assécha les poumons, l'humidité des organes s'écoula en sueur par les aisselles sur le banc, de l'intérieur d'elle sortit un petit grincement quant elle essaya d'avoir de l'air, mais ses poumons ne dirent que remuer du sable, une poudre sèche lui tournait dans les bronches. Le machiniste apporta un verre d'eau. La main d'Aliide renversa la moitié de l'eau, et le machiniste dut tenir le verre pendant qu'Aliide buvait. L'homme cria à quelqu'un que tout allait bien, que c'était juste un coup de chaleur. Aliide essaya de hocher la tête, bien que sa peau rayonnât tellement qu'elle la sentait rétrécir, se ratatiner, et en même temps les oisillons dans les arbres piaillaient et arrachaient de leurs petits becs avides des morceaux de ciel bleu et de nuages blancs, arrachage, piaillage, arrachage, piaillage, arrachage, piaillpiaill, arrach, avalement, arrach, crachement, leurs yeux noirs tournoyaient et chacune de ses bouffées sableuses les faisait sautiller.

Le projectionniste la ramena chez elle en voiture. » (Oksanen, 2008, p.239-240)

Extrait 30

« Il aurait fallu s'en occuper plus tôt, mais qui voulait aller sur le fauteuil de ses charlatans? Puisque les vrais médecins étaient passés à l'Ouest — à l'exception des Juifs, qui s'était tournés vers l'Union soviétique. Une partie de ces derniers en étaient revenus, mais ils étaient rares. » (Oksanen, 2008, p.285)

Extrait 31

« Ce n'était même pas un vrai dentiste, mais un prisonnier de guerre allemand qui avait essayé d'apprendre tant bien que mal.

L'homme commença à actionner la fraise avec son pied, celle-ci grinça et crissa, elle faisait mal aux oreilles, l'os grésillait, Aliide essayait de ne pas penser aux mains poilues. Un avion de chasse à l'entraînement passa en trombe tellement bas que la fenêtre trembla, Aliide ouvrit les yeux.

Le même homme.

Dans la même pièce.

Les mêmes mains poilues.

Dans cette cave de la mairie où Aliide avait disparu et d'où elle voulait réchapper en vie, même si la seule chose qui était restée en vie était la honte. » (Oksanen, 2008, p.286)

Extrait 32

« Elle avait attendu quelqu'un, exactement comme elle avait attendu alors dans cette cave où elle s'était rétrécie en souris dans un coin de la pièce, en mouche dans la lampe. Et une fois sortie de cette cave, elle avait attendu quelqu'un. Quelqu'un qui ferait quelque chose qui l'aiderait ou qui enlèverait au moins une partie de ce qui s'était passé dans cette cave. Qui lui caresserait les cheveux et qui dirait : « Ce n'était pas ta faute. » Et qui dirait encore : « Plus jamais. » Qui promettrait que « plus jamais », quoi qu'il arrive.

Et en même temps qu'Aliide se rendait compte de ce qui s'était passé, elle comprenait que ce quelqu'un ne viendrait jamais. Que personne ne viendrait jamais dire ces mots, ne les penserait même ni jamais ne prendrait soin d'elle, plus jamais. Qu'elle Aliide, était la seule qui puisse prendre soin d'elle-même. Personne d'autre ne viendrait jamais faire cela pour elle, pas même Martin, malgré tout le bien qu'il pouvait vouloir à Aliide. » (Oksanen, 2008, p.289)

Extrait 33

« Personne ne demandait d'où elle venait, ou ce qu'elle ferait si elle n'était pas ici. Parfois quelqu'un demandait ce qu'aimait Natacha, ce qui faisait mouiller Natacha, comment Natacha voulait se faire baiser. Parfois quelqu'un demandait ce qui la faisait jouir. Et c'était encore pire, parce qu'elle n'avait pas de réponse à ça. Si on l'interrogeait Natacha, elle avait des réponses toutes prêtes. Si on l'interrogeait elle-même, il fallait un petit moment pour qu'elle ait le temps de se demander ce qu'elle répondrait si on posait une question sur Natacha. Et ce petit moment révélait au client qu'elle mentait. Alors commençaient les exigences. Mais cela arrivait rarement, presque jamais. En général elle devait juste dire qu'on ne l'avait jamais aussi bien baisée. C'était important pour le client. Et la plupart le croyaient. Tout ce sperme, tout ces poils, tous ces poils dans la gorge et pourtant la tomate avait toujours un goût de tomate, le fromage de fromage, la tomate et le fromage ensemble de tomate et de fromage, même si dans la gorge elle avait toujours des poils. Ça voulait sans doute dire qu'elle était vivante. » (Oksanen, 2008, p.90)

Extrait 34

« Pacha mit la cassette vidéo en marche. Sur l'écran apparut d'abord une bite rouge dressée, puis le ventre rebondi et poilu d'un type d'âge mûr, puis les seins d'une fille. Le type ordonna à la fille de se comprimer les seins et elles les pétrit et les malaxa, et il commença à se secouer la bite. Dans le champ apparut un deuxième type, qui fit pivoter les cuisses de la fille, les déploya et avança un rasoir jetable, qu'il promena sur les poils de la fille. Pacha s'assit sur le canapé et prit une position confortable, défit sa braguette. « Viens voir ici » Zara n'obéit pas assez rapidement, si bien que Pacha l'entraîna par les cheveux devant l'écran, jura et retourna sur le canapé et sortit son gland. La vidéo tournait. Pacha se branlait. La veste en cuir crissait. Dehors il faisait jour. Les gens faisaient leurs courses, achetaient des *Bratwurst* et de la choucroute et parlaient allemand et une mouche dans la lampe du magasin bourdonnait... « Regarde » Pacha la frappa sur le crâne et s'assit à côté pour surveiller qu'elle regardait vraiment la vidéo. Il lui arracha le peignoir et lui ordonna de se mettre à quatre pattes, le cul vers lui, le visage vers l'écran. « Écarte les jambes. » Elle les écarta. « Plus que ça » Elle obéit. Pacha se branlait derrière elle. Sur l'écran, l'homme bedonnant tendait sa bite vers le visage de la fille et commençait à jouir sur son visage. La fille avait son visage. Le visage de la fille se couvrit de sperme. L'autre homme enfonça sa bite dans la fille et se mit à gémir. Pacha jouit, sa chaude semence coula le long des cuisses de Zara. Pacha remonta son pantalon et alla prendre une bière. La canette s'ouvrit avec un clic. Les longues gorgées de Pacha produisaient presque un écho dans la chambre vide. Zara était toujours à quatre pattes devant la vidéo. Elle avait mal aux genoux.

« Tourne-toi vers moi. »

Zara obéit.

« Frotte-toi la chatte. Écarte bien. »

Zara s'étendit sur le dos et fit pénétrer le sperme de Pacha.

Pacha prit un appareil photo et fit un cliché.

« Tu comprends bien ce que deviendront ces photos et ces vidéos, des fois qu'il te viendrait l'idée de manigancer quelque chose. »

Zara arrêta de frotter.

« Elle seront envoyées à ta grand-mère. Et puis elles seront envoyées à Sacha et aux parents de Sacha. On a leurs noms et adresses. »

Était-ce Oksanka qui leur avait parlé d'eux? Zara ne voulait plus jamais penser à Sacha. Malgré cela, il lui revenait à l'esprit sous la forme d'une voix qui prononçait le nom de Zara et qui la réveillait la nuit. Parfois c'était seulement comme ça qu'elle se rappelait qu'elle était Zara, et non Natacha. Aux confins du sommeil, notamment, dans les sables mouvants de l'alcool et d'autres substances, elle sentait soudain Sacha qui se blottissait autour d'elle, mais elle chassait aussitôt cette sensation. Elle ne fonderait jamais de nid douillet avec Sacha, et ils ne célébreraient pas la fin des études au champagne, de sorte qu'il valait mieux ne pas penser à ces choses-là, il valait mieux prendre un verre d'eau-de-vie, se cuiter, réclamer un bécot à Lavrenti et le bécoter. Pas la peine autrement de trop gamberger, c'était mieux comme ça et c'était plus facile comme ça. Il n'y avait qu'une chose à se rappeler : même si le visage de Zara était sur la bande de Pacha, la vidéo ne racontait pas l'histoire de Zara, mais celle de Natacha, et celle-ci, elle ne la laisserait pas devenir l'histoire de Zara. L'histoire de Zara était ailleurs, sur une bande de Natacha. » (Oksanen, 2008, p.266-268)

Extrait 35

« Bien sûr, la grand-mère aurait déjà reçu les photos envoyées par Pacha. Pour ça, Pacha n'aurait pas trainé. Peut-être que Sacha aussi les avait reçues. Peut-être aussi la mère, et Dieu sait qui encore. Peut-être que Pacha avait fait autre chose — est-ce que tout le monde allait bien, au moins, à la maison? » (Oksanen, 2008, p.260)

Extrait 36

« Pacha ne présentait quand même pas ces photos-là? Mais quelles autres photos montrerait-il, sinon celles-là? Et quand Aliide les verrait...

Soudain Zara fit un rot. Dans sa bouche remonta un goût de sperme. Elle serra les lèvres rapidement. Est-ce que ça s'était entendu dans la cuisine? Non, la conversation de Pacha et Aliide continuait à travers le papier peint en un marmonnement uniforme. Zara s'attendit à entendre Aliide pousser un cri d'épouvante, car elle n'aurait pu réagir autrement avec ces photos sous les yeux. Pacha les avait-il déjà étalées sur la table, lentement, une à la fois, ou bien tendait-il d'un coup toute la liasse à Aliide? Non, il les empilerait sûrement sur la nappe comme une réussite, il obligerait Aliide à regarder. Aliide les scruterait et verrait les mimiques que Pacha avait enseignées à Zara, la bouche ouverte, la langue tendue et toutes ces pines. Alors Aliide parlerait d'elle, bien sûr qu'elle finirait par parler, il fallait bien qu'elle raconte, parce qu'une fois qu'elle aurait vu les photos elle haïrait Zara. Elle la verrait comme une ordure et elle voudrait la jeter dehors, voilà ce qui allait arriver, sûrement cela arriverait, bientôt Pacha ouvrirait la porte, debout en contre-jour, il éclaterait de rire et ce serait la fin. (...)

Aliide avait vu les photos. L'humiliation démangeait Zara et tirait sa peau comme si elle était couverte de plaies qui se tendaient en cicatrisant. » (Oksanen, 2008, p.341-342)

Extrait 37

« Montrer ses bleus avait été une idiotie, maintenant la femme la traitait comme une fille qui s'attire des ennuis ou cherche des coups. Comme quelqu'un qui a fait quelque chose de mal. Et si cette femme était du même genre que la babouchka dont Katia lui avait parlé? Celle qui était un peu du même genre qu'Oksanka, qui travaillait pour les hommes comme Pacha, qui envoyait des filles en ville chez des hommes tels que Pacha? Comment savoir? Quelque part dans son crâne résonnait un rire moqueur, qui avait la voix de Pacha, et il lui rappelait qu'une fille aussi sotte ne s'en sort pas toute seule. Une fille aussi sotte mérite d'être battue pour son bégaiement, pour sa confusion, pour sa mauvaise odeur, une fille aussi sotte mérite même d'être noyée dans le lavabo, tellement elle était désespérément sotte et désespérément laide. » (Oksanen, 2008, p.32-33)

« Pacha avait raison, elle aurait besoin d'une bonne raclée. Peut-être que Pacha avait encore raison quand il disait qu'elle n'était tout simplement pas le genre de personne qui sait se comporter comme il faut autrement que sous la peur du fouet. Peut-être y avait-il vraiment en elle quelque chose de mauvais et d'incapable, quelque chose qui ne tournait pas rond. Et en même temps que Zara pensait à ses propres échecs dans son comportement, les mots fusèrent d'entre ses lèvres avant qu'elle ait pu réfléchir à leur contenu. » (Oksanen, 2008, p.82)

Extrait 38

« Zara l'accepta et se sentit devenir insolente. Non seulement elle oubliait qu'elle avait l'habitude de demander l'autorisation à Pacha pour la moindre chose. Elle était insolente parce qu'elle avait accepté la tartelette à la crème aigre sans l'autorisation de Pacha. Elle était insolente de raconter des histoires sur sa région natale sans avoir été autorisée par Pacha à parler. Elle était insolente parce qu'elle n'aurait pas dû être ici, dans un endroit où elle n'avait pas besoin de demander l'autorisation pour aller faire pipi. Si elle se mettait maintenant à avoir mal à la tête, Aliide lui proposerait sûrement un médicament sans même qu'elle le demande. Si ses règles commençaient, Aliide lui donnerait tout de suite quelque chose, elle lui ferait couler un bain, lui apporterait une bouillotte au lit, et Zara ne serait pas en dette pour autant. À n'importe qu'elle moment, cette irréalité pourrait se briser et Zara pourrait dégringoler en arrière pour sentir la réalité, les clients, les dettes à n'importe qu'elle moment Pacha et Lavrenti pourraient débarquer dans la cour, à n'importe quel moment, et alors elle ne pourrait plus penser à Vladik, souiller ses souvenirs de sa région natale avec ce monde. Mais elle pouvait y penser maintenant. » (Oksanen, 2008, p.263-264)

Extrait 39

« Par le trou de la serrure filtrait de la lumière. Zara se réveilla sur le matelas étendu à côté de la porte. De son lobe d'oreille infecté avait coulé du pus, elle en sentait l'odeur tandis qu'elle cherchait à tâtons la bouteille de bière sur le sol. Le goulot de la bouteille était poisseux, la bière mit sa gorge sèche dans le même état : poisseuse et râpeuse. Ses pieds touchaient la chambranle. De l'autre côté de la porte étaient assis Pacha et Lavrenti. Les bosses du papier peint jauni par la nicotine ondulaient au rythme de la respiration froide de Pacha, mais celle-ci n'avait rien d'alarmant. Ou bien si? Zara écouta. Elle entendait les voix des hommes à travers la cloison, ils semblaient guillerets. Étaient-ils assez gais aujourd'hui pour la laisser prendre une douche? Leur bonne humeur risquait de basculer à tout moment, Zara devrait seulement faire de son mieux avec les clients. Le premier n'allait pas tarder. Sinon il ne serait pas posté là. Encore un instant ici, puis il faudrait qu'elle se prépare, pour que Pacha n'ait pas lieu de se plaindre. Lavrenti ne se plaignait jamais, il se contentait d'agir et il laissait gueuler Pacha. Zara tapotait le bois qui transparaissait sous la peinture craquelée des plinthes. Le bois était si mou qu'on pouvait y enfoncer le doigt. Le sol sous le matelas était-il en bois ou en ciment? Il y avait

un lino... mais sous celui-ci? Si c'était le même genre de bois, il pouvait céder à tout moment. Et Zara pourrait s'en aller par la même occasion, disparaître dans les décombres, ce serait super.

Elle entendait encore le couteau de Lavrenti qui taillait des copeaux de bois. Il sculptait toujours pendant qu'il était assis à monter la garde. Il fabriquait toute sorte d'objets, surtout des instruments d'entraînement pour les filles.

Zara devait se lever. Elle ne pouvait pas rester couchée, même si elle aurait bien aimé. Les néons de la maison d'en face éclaboussaient la pièce de rouge. Les voitures rugissaient, leur vrombissement entrecoupé de coups de klaxon, il y en avait tellement de voitures, et de différentes sortes. Elle fume une cigarette Prince, dont on faisait la publicité sur de grandes affiches, elle en avait vu par la vitre de la voiture en venant ici. (Oksanen, 2008, p.85-87)

« En bas retentissait une chanson d'Allemands bourrés. Dans le groupe, il y avait un Américain. Zara avait demandé à un Américain de porter à la poste une lettre pour sa grand-mère, mais l'homme l'avait remise à Pacha, après quoi Pacha avait débarqué, et... »

Zara sortit de l'armoire une jupe en cuir et des chaussures rouges à talons. Le chemisier était un model enfant. Rouge. D'après Pacha, seuls les chemisiers pour enfants étaient assez serrés pour exciter les hommes. Zara fuma une Prince. Ses mains tremblaient juste un peu. Elle versa de la valériane dans un verre. Ses cheveux étaient rigides à cause de la laque et du sperme de la veille.

Bientôt la porte allait s'ouvrir et se refermer, on pousserait le verrou, la discussion de Pacha et Lavrenti suivrait son cours, les studios de tatouage et les poules de l'Ouest et les tatouages multicolores. Bientôt une boucle de ceinture se déferait, une braguette se dézipperait, une lumière colorée, Pacha ferait du boucan derrière la porte, Lavrenti rigolerait de la bêtise de Pacha, qui se vexerait, dans la chambre de Zara le client gémirait et les fesses de Zara s'écarteraient et on lui ordonnerait de les écarter encore et encore et encore et on lui ordonnerait d'introduire son doigt. Deux doigts, trois doigts de chaque main, encore plus ouvert! Encore plus grand! On lui ordonnerait de dire que Natacha doit se faire mettre! Dis que Natacha doit ouvrir grand sa chatte parce que c'est là qu'elle va se faire mettre! Oh ce qu'elle va s'y faire mettre! Dis le! Dis! Et Zara dirait, *Natascha will es.* » (Oksanen, 2008, p.89-90)

Extrait 40

« Le client portait un anneau à pointe autour de la bite, et encore autre chose, Zara ne se rappelait pas. Elle se rappelait seulement que Katia s'était d'abord fait attaché un gode et Zara un autre, et elle devait baiser Katia en même temps que Katia la baisait, et ensuite Katia tint ouverte la chatte de Zara et l'homme commença à enfoncer son point à l'intérieur, et ensuite Zara ne se rappelait plus rien.

Le matin, elle ne pouvait plus se tenir assise ni marcher, seulement rester couchée sur place et fumer des cigarettes Prince. Katia n'était pas là, mais Zara ne pouvait pas poser de questions à son sujet, sinon Pacha ne ferait que se mettre en colère. Derrière la porte, elle entendait Lavrenti dire à Pacha qu'aujourd'hui Zara ne recevrait des hommes que pour les sucer. Pacha n'était pas d'accord. La porte s'ouvrit, Pacha débarqua dans la chambre de Zara et lui ordonna d'enlever sa jupe et d'écarter les jambes.

« Ça ressemble à une chatte en bonne santé, ça? demanda Lavrenti.

— Putain de business de merde. Amène Nina et dis-lui qu'elle fasse des points de suture. »

Nina arriva, cousit les points, donna des pilules et sortit en emportant son sourire barbouillé au rouge à lèvres rose nacré. Lavrenti et Pacha étaient assis au garde-à-vous derrière la porte et elle entendit Lavrenti parler de roses envoyées à sa femme Vérotchka. C'était bientôt leur anniversaire de mariage, vingt ans, et ils iraient à Helsinki. » (Oksanen, 2008, p.300-301)

Extrait 41

« Pour le studio de tatouage, Pacha se faisait la main sur des filles hors d'usage. Comme avec Katia. Pacha s'était écrié que sur elle ça rendrait encore mieux, et il ne s'était jamais lassé d'admirer ce qu'il avait piqué sur les seins de Katia : une femme à forte poitrine qui taillait une pipe à un diable. Pacha avait dit qu'il voulait s'entraîner beaucoup — alors qu'il maniait déjà l'aiguille aussi bien qu'une arme, paraît-il —, aussi avait-il orné le bras de Katia d'une deuxième image de diable. Ce dernier avait une grosse bite velue.

« Aussi grosse que la mienne! » avait rigolé Pacha.

Après cela, Katia avait disparu.

Zara ouvrit un flacon de poppers et renifla. Quand Pacha la prendrait pour se faire la main, elle saurait que son heure était venue. » (Oksanen, 2008, p.88-89)

Extrait 42

« La fille se lécha les lèvres, le regard fuyant entre Aliide et le grillage, et elle commença à se retrousser les manches maladroitement, ce qu'elle dit avec une certaine souplesse, compte tenu de son état et de son élocution. Sous les manches apparurent ses bras, et elle les tendit vers Aliide comme pour prouver ses dires, tout en détournant la tête vers la clôture.

Aliide eut des frissons. La fille essayait vraiment d'attirer sa pitié, peut-être qu'elle voulait entrer dans la maison et voir si elle trouverait quelque chose à voler. Les ecchymoses étaient authentiques, quand même. Pourtant, Aliide dit :

« Ils ont l'air vieux. Tes bleus. »

Ces marques récentes et sanguines avaient fait revenir la sueur sur la lèvre supérieure d'Aliide. Les bleus, on les cache, et on se tait. C'est ce qu'on a toujours fait. Peut-être que la fille remarqua l'embarras d'Aliide, car elle tira le tissu par à-coups pour recouvrir ses contusions comme si elle venait de prendre honte de s'être dénudée, et elle dit violemment, la tête tournée vers la clôture, qu'il faisait sombre et qu'elle ne savait pas où elle était, qu'elle n'avait que courir sans cesse. Au bout de ces phrases, saccadées, la fille affirma qu'elle allait déjà repartir. Elle ne dérangerait pas Aliide plus longtemps. » (Oksanen, 2008, p.25-26)

Extrait 43

« Montrer ses bleus avait été une idiotie, maintenant la femme la traitait comme une fille qui s'attire des ennuis ou cherche des coups. Comme quelqu'un qui a fait quelque chose de mal. » (Oksanen, 2008, p.32)

Extrait 44

« En même temps, la fille avait certainement imaginé n'avoir affaire à personne d'autre qu'à son businessman de mari, ou quelque nom qu'on puisse lui donner. Aliide bouillait à nouveau. Les beaux habits des fastueux hôtels, pour sûr ça leur allait bien aux Russes, mais quand venait le moment de payer, alors on éclatait en sanglots. Tout a un prix. La protection, c'est pas donné. Aliide avait encore envie de donner une bonne raclée à la fille. Quand on tremble, eh bien on tremble en cachette et de telle sorte que personne ne s'en aperçoive. » (Oksanen, 2008, p.94)

Extrait 45

« Le regard de la fille ne traduisait pas la moindre compréhension, mais sa bouche grande ouverte avait quelque chose de familier. Ce n'était pas tant la fille elle-même que la manière dont elle se comportait, dont sa peau cirreuse couvrait des impressions frémissantes qui ne remontaient pas jusqu'à la surface, et dont son corps était aux aguets malgré son regard vide. » (Oksanen, 2005, p.21)

« Manifestement, la fille ne s'en souvenait pas, mais le cri en question résonnait encore dans la tête d'Aliide, rebondissant d'un côté à l'autre du crâne, aller-retour, et évoquait en elle quelque chose de beaucoup plus ancien. De l'être humain émane une voix aussi déconcertante lorsqu'on lui plonge la tête sous l'eau avec assez d'insistance. La voix de la fille avait ce ton familier. On y attendrait des éclaboussures, dans fin et sans espoir. Aliide avait mal à la main. Cette douleur provenait de l'envie qu'elle avait de gifler la fille. Tais-toi. Disparais. Va-t'en. Ou peut-être qu'Aliide se trompait. Peut-être que la fille avait seulement failli se noyer un jour en allant se baigner. Peut-être qu'elle avait peur de l'eau pour cette raison. Peut-être que la tête d'Aliide lui jouait des tours, associant des choses quand il n'y avait rien à associer. C'était peut-être la langue de la fille, jaunie et rongée par le temps, qui avait donné libre cours à son imagination. » (Oksanen, 2008, p.27-28)

Extrait 46

« Mais la terreur de la fille était tellement vive qu'Aliide la ressentit soudain en elle-même. Bon sang, comment son cœur se souvenait-il de cette sensation, et s'en souvenait si bien qu'il était prêt à la partager dès qu'il l'apercevait dans les yeux d'une inconnue? Et si la fille avait raison? S'il y avait vraiment une raison de craindre ce que craignait la fille? Si c'était son mari? Pour Aliide, la peur était censée appartenir à un temps révolu. Elle l'avait laissée derrière elle et ne s'était pas intéressée le moins du monde aux jets de pierres. Mais maintenant qu'il y avait dans sa cuisine une fille qui dégoulinait de peur par tous les pores sur sa toile cirée, elle était incapable de la chasser de la main comme elle aurait dû le faire, elle la laissait s'insinuer entre le papier peint et la vieille colle, dans les fentes laissées par des photos cachées puis retirées. La peur s'installait là, en faisant comme chez soi. Comme si elle ne s'était jamais absentée. Comme si elle était juste allée se promener quelque part et que, le soir, venu, elle rentrait à la maison. » (Oksanen, 2008, p.97)

Extrait 47

« « Je n'avais pas le choix! Et ce qu'il faisait aux filles... et comment il le faisait... si vous aviez vu comme il... Ils filmaient tout et disaient qu'ils enverraient ces vidéos à la maison et à Sacha, à tout le monde, si j'essayais de m'échapper. Ils l'ont sûrement déjà fait à l'heure qu'il est.

— C'est qui Sacha?

— Mon copain. Enfin, mon ex. J'aurais pas dû tuer le boss. Maintenant tout le monde à la maison va savoir, et je ne pourrai jamais rentrer là-bas.

— Tu ne pourras plus jamais regarder Sacha dans les yeux.

— Non.

— Ni personne d'autre.

— Non.

— Et tu ne pourras jamais savoir si les gens que tu croises dans la rue les ont vues. On te regardera, c'est tout, et tu ne pourras jamais savoir si on te reconnaît. Ils rigoleront et ils regarderont dans ta direction, et toi, tu ne pourras pas savoir si c'est de toi qu'ils parlent.»

Aliide ferma la bouche. Qu'est-ce qu'elle racontait là? La fille la regardait.

« Fais du café », dit Aliide. Elle ouvrit la porte extérieure et la claqua derrière elle. » (Oksanen, 2008, p.374)

Extrait 48

« Ses yeux de verre la fixaient et elle les fixait en retour. Ce regard semblait familier. Elle réfléchit un instant, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que c'étaient les yeux de sa grand-mère qui étaient parfois similaires. » (Oksanen, 2008, p.46)

Extrait 49

« Et tandis que Zara observait maintenant la photo, elle remarqua quelque chose qui lui avait échappé jusque-là : les visages des filles avaient quelques choses de très innocent, et cette innocence rayonnait de leurs joues rondes jusqu'à elle, si bien qu'elle se sentit gênée. Peut-être qu'elle n'avait pas remarqué cela auparavant parce qu'elle-même avait alors le même air, la même innocence, mais à présent qu'elle l'avait perdu, elle le reconnaissait sur les filles de la photo. L'air d'avant de connaître la réalité. L'air du temps où il y avait encore un avenir, où tout était encore possible. » (Oksanen, 2008, p.121-122)

Extrait 50

« Dans la rue, elle reconnaissait les femmes dont elle savait qu'il leur était arrivé le même genre de chose. À chaque main tremblante, elle devinait : celle-là aussi. À chaque sursaut que provoquait le cri d'un soldat russe, ou à chaque tressaillement causé par le bruit des bottes. Celle-là aussi? Toutes celles qui ne pouvaient pas s'empêcher de changer de trottoir dès qu'elles croisaient des miliciens ou des soldats. Toutes celles dont on apercevait, à la taille de leur blouse, qu'elles portaient plusieurs paires de culottes. Toutes celles qui n'étaient pas capables de regarder droit dans les yeux. Avaient-ils dit la même chose à celle-là, lui avaient-ils dit : « Chaque fois que tu iras au lit avec ton mari, tu te souviendras de moi »?

Si elle se retrouvait en présence d'une de ces femmes, elle essayait de s'en tenir le plus loin possible. Afin que la similarité de leurs conduites ne se remarque pas. Afin que leurs gestes et leur nervosité ne s'amplifient pas mutuellement. Aux soirées communes du village, Aliide les évitait, parce que à tout moment pourrait passer l'un de ces hommes, qui se souviendrait d'elle éternellement. Et peut-être que cet homme serait le même que pour cette autre femme semblable. Elles ne pourraient pas s'empêcher de jeter un coup d'œil dans la même direction, celle d'où viendrait l'homme. Elles ne pourraient pas s'empêcher non plus de sursauter en même temps, si elles entendaient une voix connue. Elles ne pourraient pas s'empêcher, en levant leur verre, de le renverser en même temps. Elles se trahiraient. Quelqu'un se rendrait compte. L'un de ces hommes se rappellerait qu'Aliide était l'une de ces femmes qui avaient été dans la cave de la mairie. Qu'Aliide en était une. Et tout l'effacement de la mémoire qu'Aliide avait accompli en épousant Martin Truu aurait été vain. Et peut-être qu'ils se diraient que Martin ne savait pas et qu'ils iraient le lui raconter. Martin, bien sûr, prendrait cela pour de la calomnie et se fâcherait. Et qu'arriverait-il ensuite? Non, cela ne devait pas arriver. Personne ne devrait jamais savoir.

Quand l'occasion se présentait, elle trouvait toujours du mal à dire de ces femmes, elle critiquait et calomniait, afin de s'en distinguer encore plus nettement.

Êtes-vous sûre, camarade Aliide? » (Oksanen, 2008, p.191-192)

Extrait 51

« L'homme salua. Derrière lui se tenait un autre homme, plus âgé, qui salua aussi, et Aliide senti l'odeur de l'officier du KGB mêlée à celle du raifort. L'odeur venait en bouffée comme d'une cave qui sent le renfermé, et rendait amer l'air extérieur qui pénétrait en elle. Aliide respira par la bouche. Elle

connaissait ce genre de types. Les types avec ce genre de maintien, qui savent comment on punit une femme, et qui sont venus chercher une femme à punir. Le maintien arrogant de ce genre de type, qui sourient de toutes leurs dents en or, le costume près du corps et les épaulettes tendues, et qui savent que l'autre ne peut s'opposer à rien de ce qu'ils veulent. Le maintien de ce genre de types qui portent ce genre de bottes avec lesquelles on peut écraser n'importe quoi. » (Oksanen, 2008, p.337-338)

Extrait 52

« La forêt respirait et toussotait autour de Zara, la sueur lui donnait chaud et froid, et à chaque arrêt Zara sentait sur sa nuque le souffle de la princesse morte de Koluvere. Augusta, elle s'appelait, la grand-mère lui avait parlé de la princesse Augusta, qui était allée de Risti au château de Koluvere avec les yeux à bout de larmes et s'était tuée. Dans la chambre du drame, il faisait toujours plus froid que dans les autres pièces, et au long des murs suintaient les larmes d'Augusta. (...) Sa grand-mère avait raconté que beaucoup de rumeurs avaient couru sur la mort d'Augusta. Peut-être ne s'agissait-il pas d'un suicide. Peut-être que la princesse avait été assassinée. Le médecin avait affirmé que la princesse était morte d'une hémophilie héréditaire, mais personne n'y croyait, car, peut-être avant la mort de la princesse, une épouvantable cri de femme avait retenti au château, et ce cri avait pétrifié les paysans dans les champs, les vaches s'étaient enfuies, les poules n'avaient pas pondue pendant une semaine. Zara accéléra, des étincelles dans les plantes des pieds, les poumons gonflés à bloc. Les uns disaient que l'impératrice était devenue jalouse de la belle princesse et qu'elle avait envoyé celle-ci dans la campagne d'Estonie. Les autres étaient d'avis que la princesse avait été emmenée en sécurité dans le château de Koluvere, à l'abri d'un fou. Toujours est-il que la princesse était morte en captivité, en hurlant de malheur. La carte était déjà sortie de la tête de Zara, même si elle était simple qu'il n'y avait rien de spécial à y mémoriser, mais quand même elle lui sortit de la tête. Pourquoi personne n'avait aidé la princesse, pourquoi personne n'avait laissé la princesse sortir du château, alors que ses pleurs étaient connus de tous? Aide-moi, Augusta, aide-moi à trouver mon chemin. Aide-moi, Augusta, martelait la tête de Zara, et les visages d'Augusta, d'Aliide et de la grand-mère se mêlaient dans son esprit en une seule et même figure, et elle n'osait pas regarder à droite ni à gauche, car les arbres de la forêt bougeaient, tendaient leurs bras vers elle. Augusta la voulait-elle pour compagne dans les maïs, quelque part où elle errait? Les joues de Zara commencèrent à récolter la brume du matin, autrement tout le village la verrait. Il faudrait qu'elle trouve une histoire à débiter aux occupants actuels de la maison de la grand-mère. Et puis il faudrait chercher Aliide Truu, peut-être que les habitants de la maison pourrait l'aider. Pour Aliide aussi il allait falloir trouver une histoire, mais la seule histoire qu'elle arrivait à rassembler dans sa tête était celle de la princesse Augusta, l'histoire d'une femme folle et sanglotante, peut-être qu'elle même était folle aussi, car qui d'autre qu'une folle irait courir dans des forêts inconnues vers une ferme dont elle avait seulement entendu parler et donc l'existence même n'était pas sûre. » (Oksanen, 2008, p. 325-328)

Extrait 53

« Même si le rouble avait été remplacé par des couronnes, si les avions militaires lui volaient moins au-dessus de la tête et si les voix des femmes d'officiers avaient baissé d'un ton, même si les haut-parleurs sur la tour du Grand Hermann jouaient tous les jours le chant d'indépendance, il venait toujours de nouvelles bottes de cuir chromé, toujours de nouvelles bottes, semblables ou différentes, mais qui avaient la même façon de marcher sur la gorge. Dans la forêt, les tranchées s'étaient refermées, les douilles ternies, les blockhaus écroulés, les morts à la guerre s'étaient décomposés, mais les événements déjà vus se répétaient. » (Oksanen, 2008, p.362)

Extrait 54

« Aliide et Ingel dormirent dorénavant dans le même lit avec une hache sous l'oreiller : ce serait bientôt leur tour. Aliide aurait voulu partir se cacher, mais la seule chose qu'elle ait pu cacher était le vélo d'Ingel, de marque Dollar, qui portait une image de drapeau américain. Ingel, au contraire, disait qu'une femme estonienne n'abandonne pas sa maison ni ses animaux, quoi qu'il arrive, que viennent à l'intérieur une capote et un fusil ou même tout un bataillon. En vérité, elle leur montrerait qu'elle était la fierté de la femme estonienne. Aussi l'une des deux sœurs veillait-elle quand l'autre dormait, la Bible et un crucifix montaient la garde sur la table de chevet, et dans ces longues nuits Aliide fixait tantôt l'obscurité rougeoyante et tantôt la tête phosphorescente d'Ingel, et elle se demandait si elle devrait s'enfuir toute seule. Peut-être même qu'elle l'aurait fait si Hans ne lui avait pas donné comme devoir avant son départ : protège Ingel, tu en es capable. Aliide ne pourrait pas trahir la confiance de Hans, il fallait qu'elle en soit digne. C'est pourquoi elle se mit à suivre d'un œil attentif et d'une oreille vive les nouvelles de guerre en provenance de Finlande ainsi que le faisait Hans auparavant. Ingel, de son côté, refusait de lire les journaux, elle se fiait à la prière et aux vers de Juhan Liiv : *Ô Patrie! Avec toi je suis malheureux, plus malheureux encore sans toi!*

« Et si on parlait tant qu'on le peut encore? suggéra prudemment Aliide.

— Où? Linda est trop petite.

— Je ne suis pas à fait sûre de la Finlande. D'après Hans, la Suède serait certainement mieux.

— Qu'est-ce que tu sais des opinions de Hans?

— Hans pourrait nous rejoindre.

— Il est hors de question que je quitte la maison. Bientôt le vent tournera, l'Ouest va venir à notre aide. Sûr, on va tenir le coup jusque-là. Tu as vraiment très peu de foi, Liide. » (Oksanen, 2008, p.149-150)

Extrait 55

« Zara tapotait le bois qui transparaissait sous la peinture craquelée des plinthes. Le bois était si mou qu'on pouvait y enfoncer le doigt. Le sol sous le matelas était-il en bois ou en ciment? Il y avait un lino... mais sous celui-ci? Si c'était le même genre de bois, il pouvait céder à tout moment. Et Zara pourrait s'en aller par la même occasion, disparaître dans les décombres, ce serait super. » (Oksanen, 2008, p.86)

Extrait 56

« Elle posterait la lettre demain, achèterait l'essence et en arroserait la maison. Après cela, elle n'aurait plus qu'à arracher les lattes du cagibi, elle en aurait sûrement la force. Puis elle irait s'étendre à côté de Hans, chez elle à côté de Hans. » (Oksanen, 2008, p.395-396)

Extrait 57

« Aliide partit chercher le pantalon Marat au porte-manteau de devant et rajusta en même temps ses propres culottes. Elle en portait deux paires, comme d'habitude, comme chaque jour depuis la nuit à la mairie. Elle avait essayé une fois aussi le pantalon d'officier de son mari. Elle s'était sentie tout de suite plus en sécurité. Plus protégée. Mais dans le temps les femmes ne portaient pas de pantalons longs. Plus tard, des femmes en tailleurs-pantalons étaient apparues aussi au village, mais elle s'était déjà tellement habituée à ses doubles culottes qu'elle ne courait plus après les pantalons longs. » (Oksanen, 2008, p. 40)

Extrait 58

« Dans la rue, elle reconnaissait les femmes dont elle savait qu'il leur était arrivé le même genre de chose. À chaque main tremblante, elle devinait : celle-là aussi. (...) Toutes celles dont on apercevait, à la taille de leur blouse, qu'elles portaient plusieurs paires de culottes. » (Oksanen, 2008, p. 191)

Extrait 59

« Lorsque Aliide allait rendre visite à Ingel, soit elle regardait Ingel, soit elle était absolument incapable de lui jeter un coup d'œil. Depuis cette première nuit à la mairie, Aliide avait cherché à esquiver son regard de même qu'Ingel avait commencé à éviter le regard de sa sœur (...).

Une fois, Aliide surprit Linda en train de se planter une fourchette dans la main. La fillette semblait à la fois absente et concentrée, les tresses serrées sur les tempes, et elle ne remarquait pas Aliide. Elle visait au milieu de la paume et frappait. Son regard était figé, son expression ne changeait pas quand la fourchette atteignait sa paume, seule sa bouche s'ouvrait sans voix.

Pendant un instant fugace, une voix à l'intérieur d'Aliide incita Linda à frapper encore, frapper plus fort, frapper de toutes ses forces, mais dès que la voix eut rejoint la conscience, l'effroi la fit taire. On ne pouvait pas penser des choses pareilles, de mauvaises pensées, des pensées de mauvaises choses, c'était mal en soi, elle devrait plutôt aller vers Linda, la prendre sur ses genoux et la bichonner, mais elle ne pouvait pas. Elle ne voulait pas toucher à cette créature, et elle était dégoûtée, dégoutée par son propre corps et le corps de Linda et cette mince pellicule de cire apparue sur sa peau. Et Linda frappait avec la fourchette, et levait la main, et frappait de plus belle, et Aliide regardait, et la paume rougissait. Les mains d'Aliide se recroquevillaient en poings. Lipsi jappait dans la cour. Le jappement s'introduisait dans la cuisine d'Aliide. Linda aux yeux de verre ne bougeait pas, elle tenait la fourchette, mais elle ne frappait plus. Aliide lui prit la fourchette, Ingel entra, Linda sortit en courant. » (Oksanen, 2008, p.202-204)

Extrait 60

« Aliide choisit Martin quand celui-ci ne savait encore rien d'elle. Elle le vit à la laiterie par hasard. Elle venait de descendre les marches après avoir contemplé, sur le mur du bureau de la laiterie, les échantillons de coton qui témoignaient de la pureté du lait de leurs vaches. Les cotons des autres étaient plus jaunes, les traces de leur lait à elles étaient toujours blanches. Ou plutôt c'était le mérite d'Ingel, c'était Ingel qui s'occupait le plus de ces vaches, mais quoi qu'il en soit, d'étaient tout de même les vaches de leur ferme. Aliide avait bombé le torse et, le torse bombé, elle était sortie du bureau, quand elle entendit cette voix, sur les marches, la voix d'un inconnu. C'était une voix passionnée et résolue, tout à fait différente de celles des autres hommes du village, qui étaient soit effritée par la vieillesse soit ramollies par l'eau-de-vie du matin au soir — qu'aurait bien pu faire d'autre un gars de la campagne qui avait survécu, à cette époque, sinon boire? Aliide alla vers la route et chercha l'homme qui possédait une telle voix, et l'homme lui apparut. Il était en train de marcher vers la laiterie et trois ou quatre hommes le suivaient comme un chef, et Aliide vit les basques de leurs manteaux flotter comme portées par le vent, et ceux qui suivaient l'homme tourner la tête vers lui pour lui parler, mais l'homme ne faisait pas de même, en répondant, il regardait devant lui, le front haut, il regardait vers l'avenir. Et alors Aliide sut que c'était là l'homme qu'il fallait pour la sauver, pour protéger son existence. *Martin. Martin Truu*. Aliide savourait consciencieusement ce nom qui courait au village, il avait bon goût, et *Aliide Truu* encore davantage, ça fondait fraîchement sur la langue comme la première neige. Aliide devina où elle ne manquerait pas de trouver Martin, ou plutôt où Martin la trouverait : dans le "coin rouge" à l'étage du manoir transformé en maison de la culture. Aliide commença à faire le pied de grue entre le buste de Lénine et le panneau d'affichage. Elle consultait les ouvrages à couverture rouge dans l'ombre du puissant drapeau rouge et, tout en lisant,

elle observait pensivement la cheminée, dont les moulures incongrues avaient été éradiquées. Les fantômes des châtelaines germano-baltes grinçaient sous ses pieds, leurs soupirs humides maculaient le papier peint, et parfois, lorsque Aliide était seule, le châssis couinait comme si on essayait de l'ouvrir, le châssis craquait et un courant d'air soufflait vers Aliide, alors que la fenêtre demeurait fermée. Elle ne se laissa pas déconcerter, même si cela lui donnait la sensation d'être dans la maison de quelqu'un d'autre, au mauvais endroit, dans la salle des seigneurs. C'était un peu la même sensation que dans cette église russe qui avait été transformée en grange à céréales. Alors elle s'était attendue à ce que la foudre de Dieu lui tombe dessus, parce qu'elle ne s'était pas insurgée contre les hommes qui avaient pris les icônes pour en faire des caisses, et Aliide avait essayé de se rappeler que ce n'était pas son église, on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'elle dit quoi que ce fût, qu'est-ce qu'elle aurait pu faire. Maintenant il n'y avait plus qu'à se ressasser que le manoir était une maison du peuple, à l'usage du peuple, au cas où on voudrait des précisions. Aussi regardait-elle rêveusement ses mains, appuyées au buste souriant de Lénine, se levait de temps à autre pour examiner les tableaux de quotas de production et retournait feuilleter studieusement le *Pentagone* et le *Communiste estonien*. Une fois, son livre tomba par terre. En le ramassant, sous la table, elle remarqua les noms gravés sous le plateau : Agnes, un cœur, William. Parmi les nervures du bois, un œil était ouvert au centre du cœur. L'année 38. Ici, il n'y avait pas d'Agnes ni de William. La magnifique table en bois de rose avait été volée, les fioritures éliminées. Agnes et William s'en étaient-ils tirés, filaient-ils le parfait amour quelque part à l'Ouest? Aliide se rassit à la table et se dépêcha d'apprendre par cœur "Le chant du tractoriste" :

Hardi, tracteur de fer! Hardi, mon camarade!

Le champ, comme la mer, sans bornes s'offre à nous.

Nous parcourons tous deux l'immensité des terres...

Notre chant de victoire emplit champs et forêts.

Il ne suffirait pas qu'elle le sache par cœur. Il fallait qu'elle le sache au point d'y croire. Au point qu'il passe pour une confession sincère. En serait-elle capable? Bien obligé. Elle envisagea d'étudier Marx et Lénine — mais ne valait-il pas mieux laisser Martin les lui enseigner? Le chant du tractoriste était assez simple. Martin ne la trouverait pas trop sagace.

Quelqu'un la vit dans le coin rouge et le rapporta à Ingel. Ingel le rapporta à Hans et Hans n'adressa plus la parole à Aliide pendant une semaine. Mais Aliide ne se sentit pas concernée. Que pouvait-il savoir de sa vie. Hans, que savait-il de sa vie à l'extérieur de la ferme, que connaissait-il au fait d'être couchée sur le sol pavé de la cave de la mairie avec l'urine des manteaux de cuir qui coule entre les omoplates? Ou bien si, Aliide se sentit un peu concernée par l'opinion de Hans, peut-être même davantage, mais elle avait besoin de quelqu'un comme Martin, et Martin commençait à faire les yeux doux à la jeune fille studieuse du coin rouge. » (Oksanen, 2008, p.187-189)

Extrait 61

« Si elle recevait, en se mariant avec Martin, une sorte de garantie pour sa sécurité, il y avait une autre chose importante qu'elle obtenait par le mariage. Elle devenait tout à fait comme n'importe quelle femme, ordinaire. Les femmes ordinaires se mariaient et faisaient des enfants. Elle en était une.

Si elle était restée célibataire, tout le monde aurait pensé qu'elle avait un problème. C'est ce qu'auraient pensé les gens, alors qu'il y avait peu d'hommes disponibles. Les rouges se seraient demandés si elle avait un amant dans la forêt. Les autres auraient cherché à deviner pourquoi elle n'était au goût de personne. S'il y avait une raison qui faisait d'elle une sous-femme. Une femme qui n'était pas au goût des hommes ou qui n'était pas capable d'être avec un homme. Quelque chose qui faisait d'elle une femme délaissée. Quelqu'un aurait peut-être trouvé une raison. Mais surtout, personne ne pourrait affirmer qu'il se soit passé quelque chose pendant les interrogatoires, si elle se mariait avec un homme comme Martin. Personne n'imaginerait qu'une femme serait capable, après une chose pareille, d'épouser un communiste. Personne n'oserait dire d'Aliide qu'elle avait cédé à leurs avances. Ou qu'il faudrait peut-être la mettre à l'épreuve. Personne n'oserait, parce qu'elle était l'épouse de Martin Truu et une femme ordinaire.

Et ça, c'était important. Que personne, jamais, ne sache. » (Oksanen, 2008, p.190-191)

Extrait 62

« Martin avait toujours des restes d'oignon entre les dents, et il était de constitution robuste. Il avait des muscles lourds, à ses bras pendait de la peau molle, les pores étaient plus gros à l'endroit des aisselles et presque jusqu'aux épaules. Les longs poils des aisselles étaient jaunâtres de sueur et, malgré leur épaisseur, mouchetés comme des champignons, comme du fil de fer rouillé. Le nombril caverneux et les testicules qui pendaient presque jusqu'aux genoux. Il était difficile d'imaginer qu'il ait jamais eu de fermes testicules de jeunes hommes. Ses pores étaient pleins de graisse, dont l'odeur variait selon ce qu'il avait mangé. Ou bien c'était Aliide qui se faisait des idées. Elle essayait quand même de préparer des plats sans oignon. Avec le temps, elle aussi fit de son mieux pour apprendre à regarder Martin comme une femme regarde un homme, pour apprendre à être une épouse, et peu à peu elle y parvint en observant comment l'auditoire écoutait Martin lorsqu'il tenait un discours. Martin avait de la force et de la fougue. Il amenait les gens à l'écouter et à croire en lui presque autant qu'en Staline. Les mots de Martin étaient tranchants comme la faucille et percutants comme le marteau. La main de Martin s'élevait dans l'air, quand il parlait, se comprimait en poing et brandissait sa sentence aux fascistes, aux saboteurs, aux bandits, et ce poing était large, comme une tête de taureau, le pouce puissant, une main sous la protection de laquelle on se sentirait bien. Les oreilles de Martin pendaient grossièrement, il savait les bouger, on aurait dit que rien ne leur échappait. Et si rien de leur échappait, elles ne manqueraient pas de détecter les présages d'éventuels dangers. Martin saurait faire attention à temps.

Le matin les cheveux et la peau d'Aliide étaient imprégnés de l'odeur de l'aisselle de Martin, et l'homme lui restait dans le nez toute la journée. Il voulait dormir avec son "petit champignon" étroitement enlacé dans ses bras. C'était bien comme ça, elle dormait mieux que depuis toutes ces années, elle s'endormait facilement et avec avidité comme si elle avait voulu rattraper toutes les nuits sans sommeil des années passées, car elle n'avait plus à craindre que quelqu'un frappe à la porte au milieu de la nuit. Personne ne l'arracherait de cette aisselle. Il n'y avait pas d'organisateur du parti plus irréprochable que Martin, dans aucun village de tout le pays. » (Oksanen, 2008, p.193-195)

Extrait 63

« Martin n'avait pas dit pourquoi il voulait qu'Aliide vienne à la mairie ce soir-là, aussi le trajet fut-il pénible. *Êtes-vous sûre, camarade Aliide?* La voix de l'homme allait et venait dans sa tête et Aliide n'était sûre de rien d'autre que tu fais qu'il fallait s'accrocher à Martin. » (Oksanen, 2008, p.196)

« À la voix, Aliide localisa Martin, debout dans un coin de la pièce, qui s'essuyait les mains avec une serviette comme s'il venait de se les laver. Aliide s'assit sur la chaise tendue par Martin, la sueur gouttait sous ses aisselles et elle s'essuya les mains avec une serviette comme s'il venait de se les laver. Aliide s'assit sur la chaise tendue par Martin, la sueur gouttait sous ses aisselles et elle s'essuya la lèvre avec la main. Martin vint à côté d'elle et se pencha pour l'embrasser sur le front en même temps que sa main se posait sur un sein en le serrant légèrement. La laine de la veste de Martin gratta l'oreille d'Aliide. Sur son front resta une trace humide.

« J'ai quelque chose à faire voir à mon petit champignon. »

Aliide s'essuya à nouveau la lèvre et enroula ses chevilles autour des pieds de la chaise.

Martin relâcha le sein d'Aliide, et il alla chercher des papiers sur la table. Il en tendit un à Aliide, dont les mains n'arrivèrent pas à supporter le poids. Elle regardait droit devant elle. Martin se tenait à côté. Le papier tomba sur les genoux d'Aliide, ses cuisses se voyaient à travers, alors que le froid continu avait rendu sa peau insensible et les bouts des doigts blancs. Le souffle de Martin tourbillonnait dans la pièce comme un vent glacial. Aliide avait la salive qui s'accumulait dans les joues, mais elle n'osait pas avaler. Déglutir trahirait sa nervosité.

« Regarde. »

Aliide posa son regard sur le papier.

C'était une liste. Une liste de noms.

« Parcours-les. »

Martin observait Aliide sans interruption.

Aliide commença à organiser les lettres en mots.

Sur une ligne se trouvaient les noms d'Ingel et de Linda.

Les yeux d'Aliide s'arrêtèrent. Martin le remarqua.

« Elles s'en vont.

— Quand?

— La date est en haut de la page.

— Pourquoi tu me montres ça à moi?

— Parce que je ne cache rien à mon petit champignon. »

La bouche de Martin s'élargit en sourire, ses yeux luisaient. Martin posa la main sur le cou d'Aliide et le caressa.

« Mon petit champignon a un si joli cou, fin et gracieux. »

Quand Aliide sortit de la mairie, elle s'arrêta pour saluer l'homme qui fumait à la porte. L'homme s'étonna de ce printemps particulier.

« Il est très précoce. Allez comprendre. »

Aliide hocha la tête et se faufila derrière un arbre pour fumer elle aussi une *papirossa*, afin que le fait de fumer en public ne lui attire pas d'autres jacasseurs. Un printemps particulier. Les printemps particuliers et les hivers particuliers, elle en avait toujours eu peur. 1941 avait été un hiver particulier, il avait fait très froid. Et 1939, et 1940. Des années particulières, des saisons particulières. Sa tête bourdonnait. Il y en avait encore une, maintenant. Une saison particulières. La répétition des années particulières. Son père avait raison, les saisons particulières présageaient des événements particuliers. Elle aurait dû savoir. Aliide essayait d'éclaircir sa tête en la secouant. À présent il n'y avait plus de temps pour les vieilles histoires, parce qu'elles ne disaient rien sur ce qu'il fallait faire quand une saison particulière arrivait. Sinon préparer ses bagages et s'attendre au pire.

Il était clair que Martin voulait la mettre à l'épreuve et tester sa fiabilité. Si Ingel et Linda s'enfuyaient maintenant ou si elle n'était pas à la maison la nuit prévue. Martin saurait qui était responsable.

Ingel et Linda se feraient emmener. Pas elle. Ni Hans. Il fallait penser clairement, penser clairement à Hans. Aliide allait devoir demander à Martin de s'arranger pour qu'ils emménagent dans la ferme d'Ingel, quand celle-ci serait emmenée, aucune autre ferme ne conviendrait à Aliide, pas une plus belle, pas une plus grande, pas une plus petite, aucune autre. Aliide allait devoir se montrer resplendissante et épanouie, les jours suivants, et faire chavirer Martin la nuit sur le matelas de telle sorte qu'il fasse tout son possible pour leur procurer la ferme. Et il fallait que les animaux restent dans la ferme. Elle ne voulait pas d'autres bêtes. Massi était sa vache! Si on retrouvait l'étable vide, il faudrait que Martin lance une enquête et envoie tous les voleurs en Sibérie. Aliide avait peur de la colère qui jaillirait à l'instant où elle apprendrait que quelqu'un touchait à ses animaux. Car à présent c'étaient les siens, Ingel n'en avait plus pour longtemps à les traire. Une vache devrait être amenée à l'étable de l'exploitation collective qu'on était en train de mettre sur pied, pour respecter les quotas. Mais Martin pourrait s'arranger pour la récupérer plus tard. Personne ne viendrait compter les animaux dans l'étable de l'organisateur du parti. » (Oksanen, 2008, p.198-201)

Extrait 64

« Aliide avait passé toute la longue matinée à faire en sorte que rien ne puisse aller de travers, surveillant chaque mouvement pour que rien ne s'emmêle par inadvertance, se levant du lit de telle sorte que le pied droit touche le sol en premier, franchissant le seuil de la chambre du pied droit, ainsi que la porte d'entrée, ouvrant les portes de la main droite et se dépêchant de les ouvrir avant Martin de peur qu'il porte malchance avec la main gauche. Dès qu'ils furent arrivés à la ferme, elle s'était

précipitée pour saisir le portail en premier de la main droite, de même pour la porte et pour entrer du pied droit. Tout s'était bien déroulé. La première personne croisée par le chargement était un homme. Bon signe. Si ç'avait été une femme et qu'elle l'avait vue de loin, elle aurait demandé à Martin de s'arrêter et elle se serait cachée dans les broussailles en prétextant avoir mal au ventre, et elle aurait attendu que la femme soit passée, mais bien que de cette manière elle eût repoussé d'elle le mauvais œil, c'est tout de même une femme que le chargement aurait rencontrée en premier, de même que Martin. Et si la deuxième personne rencontrée avait également été une femme? Elle aurait dû encore demander à Martin de s'arrêter et encore courir dans les buissons, et il aurait commencé à se faire du souci pour son épouse. Elle ne pouvait quand même pas lui parler de porte-bonheur ni de mauvais œil, Martin aurait seulement rigolé, comme quoi son épouse avait trop écouté les vieux radotages populaires. Alors qu'ils étaient protégés l'un par l'autre, ainsi que par Lénine et Staline. Mais heureusement, tout le trajet s'était bien déroulé. » (Oksanen, 2008, p.218-219)

Extrait 65

« Elle entendit les voix des animaux dans son dos, ils l'attendaient et elle devait y aller, et elle se rendait compte qu'elle aussi avait attendu. Elle avait attendu quelqu'un, exactement comme elle avait attendu alors dans cette cave où elle s'était rétrécie en souris dans un coin de la pièce, en mouche dans la lampe. Et une fois sortie de cette cave, elle avait attendu quelqu'un. Quelqu'un qui ferait quelque chose qui l'aiderait ou qui enlèverait au moins une partie de ce qui s'était passé dans cette cave. Qui lui caresserait les cheveux et qui dirait : "Ce n'était pas ta faute." Et qui dirait encore : "Plus jamais." Qui promettrait que "plus jamais", quoi qu'il arrive.

Et en même temps qu'Aliide se rendait compte de ce qui s'était passé, elle comprenait que ce quelqu'un ne viendrait jamais. Que personne ne viendrait jamais dire ces mots, ne les penserait même ni jamais ne prendrait soin d'elle, plus jamais. Qu'elle Aliide était la seule qui puisse prendre soin d'elle-même. Personne d'autre ne viendrait jamais faire cela pour elle, pas même Martin, malgré tout le bien qu'il pouvait vouloir à Aliide. » (Oksanen, 2008, p.289)

Extrait 66

« Aliide remarqua une vibration tandis qu'elle nettoyait la chambre froide, la vaisselle se mit à tinter, le pot de miel cliqueta contre le bois, la tasse laissée sur le bord du buffet tomba par terre et se brisa. C'était celle de Martin, il y avait des éclats le long du sol, et les caoutchoucs d'Aliide produisirent un crissement lorsqu'elle marcha sur l'anse de la tasse de Martin. Le hurlement de Hans continuait. Aliide essaye de réfléchir. Si Hans avait perdu la raison, oserait-elle aller au grenier, ouvrir la porte? Allait-elle se faire agresser par Hans? Il se précipiterait dehors, courrait dans les villages, se ferait arrêter et raconterait tout? Ou bien quelqu'un était-il allé dans l'étable, quelqu'un était-il monté au grenier? » (Oksanen, 2008, p.351)

« Aliide avait toujours fait confiance à Hans, auparavant, mais à présent elle ne pouvait plus être sûre de rien. Et si Hans se remettait à avoir des visions? Lorsque Martin serait à la maison, en plus? Et même si Martin était au travail pendant la journée, n'importe qui du village pourrait passer. Et si Hans n'acceptait pas de rentrer au grenier, à ce moment-là, s'il faisait du vacarme ou se ruait dehors, peut-être droit dans les bras des types du NKVD?

Aliide prépara un petit balluchon et le cacha dans le vestibule derrière les autres affaires, celles auxquelles Martin ne touchait jamais, du lin et d'autres trucs de bonnes femmes. Elle aurait le temps de l'attraper en sortant par la porte. Non, ils n'emporteraient rien d'autre. À moins que Hans ne fasse une crise juste au moment où Aliide se trouverait dans la chambre et Martin dans la cuisine. Alors Aliide serait obligée de déguerpir par la fenêtre de la chambre. Il faudrait peut-être préparer un autre balluchon de ce côté-là. Mais quand bien même elle aurait un balluchon avec elle, à quoi ça

l'avancerait? Hans pourrait tirer sur Martin dès que celui-ci ouvrirait la porte du cagibi, mais est-ce que ça résoudre les problèmes? Et s'il y avait des visiteurs, au même moment? Même si Aliide décidait de s'échapper, elle ne tarderait pas à se faire arrêter, et on l'embarquerait pour l'interroger. Si Martin l'apprenait, il serait le premier à jeter Aliide dans les mains des tchékistes, cela ne faisait aucun doute, et ces types iraient inventer que Hans était l'amant d'Aliide, et ils voudraient savoir où et quand et comment. Peut-être qu'elle devrait leur faire un dessin, peut-être qu'elle devrait leur montrer, peut-être qu'elle devrait se déshabiller pour leur montrer. Ça les intéresserait, que la femme de Martin ait eu un amant fasciste, et Aliide devrait tout raconter sur mon amant fasciste, et comme elle était la femme de Martin, elle devrait comparer ce qu'elle faisait avec son amant fasciste et avec celui qui était un camarade irréprochable. Lequel était le meilleur, lequel le plus fort? Comment ça se fait sucer, un salaud de fasciste? Et ils se tiendraient tous en rond autour d'elle, la bite tendue, prêts à la punir, prêts à la redresser, prêts à extirper de son corps la moindre semence laissée par le fasciste.

Peut-être même que Martin voudrait interroger sa femme en personne... pour montrer à ses amis qu'il n'avait rien à voir avec cette affaire. Il le prouverait en l'interrogeant d'une main ferme et la ferait brûler avec toute la force du mari trompé. Et même si Aliide racontait tout, ils ne la croiraient pas, mais continueraient et continueraient et finiraient par appeler Volli. Qu'est-ce qu'elle avait dit, déjà, la femme de Volli? Que Volli était si bon à son travail, elle était si fière de son mari. Quand des bandits étaient interrogés et qu'on n'arrivait pas à obtenir des aveux, on allait chercher Volli. Les aveux se pointaient avant le lever du soleil. Voilà comme il était efficace, Volli. Voilà comme il était compétent. Il n'y avait pas de meilleur serviteur que Volli dans notre grande patrie. (Oksanen, 2008, p.354-356)

Il fallait se procurer pour Hans un passeport le plus vite possible. Hans retrouvait ses esprits. Mais s'il parvenait à partir, qu'est-ce qu'elle ferait encore ici, Aliide? Pourquoi ne pas partir aussi, prendre le risque et partir. Le projet d'Aliide pourrait les amener à se faire tuer tous les deux, mais y avait-il encore une alternative? » (Oksanen, 2008, p.109).

Extrait 67

« Il fallait que Hans puisse sortir d'ici avant l'hiver prochain. En hiver, Aliide ne pourrait pas s'échapper dans la neige. Elle pourrait voler un passeport vierge à la milice, mais saurait-elle le remplir de telle sorte que le résultat ait l'air vrai? Fallait-il qu'elle cherche quelqu'un qui sache où trouver ça? À quoi ça ressemblerait, si la femme de l'organisateur du parti était appréhendée dans la forêt, dans un blockhaus de bandits, en train de chercher un faussaire? Ou si des bruits se mettaient à courir, comme quoi elle faisait la tournée des villages en demandant où trouver le type le plus qualifié pour établir un passeport? Non, le passeport, il fallait le prendre à quelqu'un de bien vivant. Ou aider quelqu'un à perdre son passeport.

« Hans, si je te trouve un passeport...

— Si? Tu as promis.

— Tu feras tout comme je dirai, et tu iras là où je te dirai?

— Oui!

— À Tallinn on a besoin d'ouvriers partout. Et les usines ont leurs propres foyers. Je peux difficilement t'obtenir un logement individuel, la pénurie est tellement énorme, mais une place dans un foyer, oui. Les chemins de fer, les chantiers navals, il y a l'embarras du choix. Si j'apporte au concierge et au directeur du foyer un cochon du kolkhoze, ils ne poseront même pas de questions sur toi. Et je viendrai te rendre visite à Tallinn. Tu te rends compte, on pourrait aller se promener dans les parcs, sur le rivage et tout! Au cinéma! Imagine un peu, tu pourras te promener là-bas comme n'importe quel homme libre! Sortir, voir des gens...

— Je tomberai quand même sur des connaissances.

— Personne ne te reconnaîtra avec cette barbe.

— Les gens se reconnaissent à des choses moins prévisibles : la position de la nuque, la démarche.

— Hans, ça fait des années que personne ne t'a vu. Personne d'autre. Hans, dis-moi maintenant que tout ça a l'air magnifique.

— Tout ça à l'air magnifique. »

Hans regarda la chaise d'Ingel.

Comme si Hans lui avait fait un clin d'œil. » (Oksanen, 2008, p.365-366)

Extrait 68

« 20 mai 1950

Pour une Estonie libre!

Je ne sais pas que penser. Je lis la dernière lettre d'Ingel. Je l'ai reçue aujourd'hui, deux jours après la précédente. Ingel écrit qu'elle se rappelle les saules de son pays, et tout particulièrement celui-là. Cela m'a d'abord fait beaucoup sourire. Il serait bon que j'essaie d'y repenser jusqu'à la prochaine lettre à ce saule. Peut-être que j'y repenserais en même temps qu'Ingel. Puis je me suis rendu compte de ce qui n'allait pas. La lettre d'Ingel a l'air d'avoir été manipulée et lue. Mais alors pourquoi l'enveloppe est-elle plus propre? La dernière fois que des gens ont été déportés et que des lettres ont commencé à arriver, elles n'avaient pas d'enveloppes. J'espère que c'est un des messagers qui a mis la lettre dans une enveloppe mais mon cœur a du mal à y croire.

Je compare l'écriture des lettres à l'écriture de la bible de famille. Sur la page de titre, Ingel a écrit la date de naissance et le nom de Linda. L'écriture n'est pas la même.

Liide m'a apporté une bouteille d'eau-de-vie. Je ne veux pas la voir.

Je n'ose pas déchirer ces lettres, mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Liide pourrait me poser des questions sur les lettres, et alors qu'est-ce que je lui dirais? Qu'est-ce que je pourrais lui demander, quand elle me donne seulement envie de la battre?

Hans fils d'Eerik Pekk, paysan estonien.

20 septembre 1951

Pour une Estonie libre!

Liide a tout arrangé. Elle m'a fait faire un passeport. Je le feuillette ici et je n'en reviens pas qu'il soit vrai. Mais il l'est. Ensuite, je suis allé promettre à Liide que je n'irais pas dans la forêt, mais à Tallinn, dans un foyer. Liide m'a fait mémoriser l'adresse et m'a donné beaucoup d'indications.

Je n'irais pas à Tallinn. Là-bas, il n'y a pas de champs ni de forêts, quel genre d'homme je pourrais bien être à Tallinn?

Des fois j'aurais envie de pointer mon Walther sur Liide.

Ma tête est complètement claire depuis longtemps. Si seulement je voyais encore Linda.

Ingel aurait mis plus de sel, dans sa sauce.

Hans fils d'Eerik Pekk, paysan estonien. » (Oksanen, 2018, p.380-382)

Extrait 69

« Aliide se rendit compte qu'elle criait, mais elle s'en fichait. Elle balança la cuvette par terre, jeta aussi un flacon de parfum Moscou Rouge, renversa une pile de patrons du magazine *Femme soviétique*. Elle ne s'en servirait pas pour se coudre une robe à la mode de Tallinn, elle ne se promènerait jamais au bras de Hans à la porte Viru, insouciant parce qu'ils ne tomberaient pas sur des connaissances, belle parce que les passants ne la reconnaîtraient pas. Elle ne ferait jamais rien avec Hans de ce qu'elle avait rêvé les dernières années à côté des ronflements de Martin. Hans avait promis! Aliide cria jusqu'à ce que sa voix ne sorte plus. Quelle importance, même si Martin se réveillait, quelle importance pour quoi quand, quelle importance encore, tout était réduit en miettes. Tous ces efforts! Toute cette énergie! Le recouvrement des paiements des ménages sans enfants! Tout ce travail démesuré et les nuits sans sommeil et la vie atrophiée par la peur quotidienne, la peau nauséabonde de Martin, ses hochements de tête sans fin, ses mensonges sans fin, ses nuits blanches dans le lit de Martin, l'histoire sans fin, les dessous-de-bras écrasés de peur de la robe en bemberg, les mains poilues

du dentiste, les yeux vitreux de Linda après cette nuit-là, les lampes et les bottes militaires, elle aurait tout pardonné, elle aurait tout oublié pour ne fût-ce qu'une journée dans un parc de Tallinn avec Hans. C'était pour cela qu'elle avait pris soin de sa peau, pour cela qu'elle s'était nettoyé le visage au Pavot Rouge, pour cela qu'elle avait pensé à s'enduire les mains de graisse d'oie plusieurs fois par jour. Pour qu'elle n'ait pas l'air d'une paysanne. On ne les aurait plus jamais interrogés une seule fois, ils auraient pu vivre en paix et cela n'avait aucune valeur aux yeux de Hans! Elle n'avait demandé qu'un petit moment avec lui dans un parc. Elle l'avait nourri et habillé, elle avait chauffé l'eau du bain, avait pris un nouveau chien par sécurité, apporté les journaux, s'était procuré du pain et du beurre et du lait fermenté, avait repris les chaussettes de Hans, préparé des médicaments et de l'eau-de-vie et écrit des lettres, elle avait tout fait pour qu'il se sente bien. Hans lui avait-il demandé une seule fois comment elle allait? Hans ne s'était-il jamais soucié d'elle? Elle avait été prête à passer l'éponge, à tout laisser faire, elle avait été prête à lui pardonner toute la honte qu'elle endossait à cause de lui. Et que faisait Hans? Il mentait!

Hans n'avait jamais eu la moindre intention de se promener avec Aliide dans les parcs de Tallinn. Et puis ces lettres... (...)

Aliide alla chercher de la corde, attache les mains et les pieds de Hans et le traîna dans le cagibi, jeta le journal de Hans par-dessus, prit sur l'étagère du cagibi la tasse d'Ingel et la mit dans la poche de son tablier.

Elle couvrit Hans.

Elle l'embrassa sur la bouche.

Elle ferma la porte.

Elle ferme la porte avec de la colle.

Elle colmata les trous d'aération.

Elle ramena l'armoire devant la porte et alla nettoyer le sang sur le sol de la cuisine. » (Oksanen, 2008, p.383-386)

Extrait 70

« Martin avait attendu l'enfant longtemps, et cette attente avait été pour lui brûlante — il avait fini par se persuader qu'il ne serait jamais père d'un enfant. Aliide ne s'en était pas plainte, elle ne voulait plus côtoyer des enfants et ne souhaitait pas élever de descendance dans ce nouveau monde, ce monde pour des gens nouveaux; mais l'année de la mort de Staline, au milieu de la confusion causée par la disparition du Père, l'enfant s'était mis à pousser en elle. Martin avait causé à l'enfant dès avant sa naissance, Aliide ne savait pas parler à l'enfant même après qu'il fit venu au monde. Aliide laissa les babillements à Martin et fabriquait des biberons en faisant bouillir des bouteilles d'eau-de-vie, regardait interminablement l'assombrissement des tétines dans la casserole, chauffait des aiguilles à coudre et perçait des trous au bout des tétines. Martin donnait à manger à Talvi. À l'heure de la tétée aussi, il venait s'occuper de cet important devoir — Aliide essayait parfois, sans succès, et l'enfant ne cessait de pleurer que lorsque le père arrivait.

Aliide ne se souciait d'aucune façon de l'enfance paisible de sa fille. » (Oksanen, 2008, p.273-274)

Extrait 71

« Talvi ferait la fière et bouderait Aliide, parce qu'elle se rendrait compte qu'il manquait quelque chose aux louanges d'Aliide, comme toujours. Il leur manquerait toujours la sincérité. Sa fille grandirait dans les éloges de Martin, dans les histoires racontées par Martin, qui n'avaient rien d'estonien. Sa fille grandirait dans des histoires où rien n'était vrai. Aliide ne pourrait jamais raconter à Talvi les histoires de sa propre famille, celles qu'elle avait entendues de sa maman, celles avec lesquelles elle s'endormait, quand elle était enfant, la nuit de Noël. Elle ne pourrait rien raconter sur

l'endroit où elle-même avait grandi, et sa mère, et la mère de sa mère, et la mère de la mère de sa mère. Elle ne transmettrait pas non plus son histoire, mais les autres, toutes celles sur lesquelles elle avait grandi. Quel genre d'adulte pourrait-il devenir, un enfant qui n'aurait pas d'histoires en commun avec sa mère, pas d'anecdotes communes, pas de blagues? Comment être mère, quand il n'y avait personne à qui demander conseil, comment ça pourrait marcher dans une situation pareille? (...)

Martin était fier de Talvi. D'après lui, elle était une merveille. Talvi fut une merveille toute particulière lorsqu'elle annonça qu'elle voulait être l'enfant du grand Lénine. Et Martin, cela ne lui faisait ni chaud ni froid que Talvi ne sache pas recueillir une goutte de rosée sur un plantain ou distinguer une amanite tue-mouche d'un lactaire toisonné, alors que pour Aliide une chose pareille ne devrait pas être possible, pas avec leurs gènes à elle et Ingel. » (Oksanen, 2008, p.280-281)

Extrait 72

« Tandis que Martin, dans la famille s'occupait de ce qui concernait l'éducation de l'enfant, Aliide prenait en charge tout ce qui concernait les files d'attente. Après des années que Martin n'avait pas été appelé à Tallinn, les allusions aux possibles promotions de Martin cessèrent, et Aliide cessa de compter sur Martin pour se procurer des marchandises par l'intermédiaire du parti : elle fit la queue en tenant Talvi par la main, la formant ainsi à une vie d'honnête femme soviétique. La queue pour la viande, certes, elle y échappait, parce qu'elle avait une connaissance dans la boucherie, Siiri. Quand Siiri annonçait que de la marchandise était arrivée, Aliide se faufilait entre les poubelles débordantes à la porte de derrière de la boutique en traînant Talvi. Elle ne lui apprit jamais à marcher aussi longtemps qu'une enfant : malgré ses bonnes intentions, elle accélérât toujours le pas, tellement que sa fille était obligée de courir. Aliide se rendait bien compte qu'elle se comportait comme si elle voulait échapper à son enfant en courant, mais elle n'était pas capable d'éprouver pour cela de mauvaise conscience, et tandis qu'elle essayait de jouer une mère comme il faut, elle se sentait au bord de la caricature. Aliide s'efforçait volontiers de vanter aux autres femmes le talent de Martin dans son rôle de père, et ce faisant, elle occultait complètement son propre rôle de mère. Puisque Martin était une perle de père, les autres femmes tenaient Aliide pour la plus chanceuse des femmes. » (Oksanen, 2008, p.281-282)

Extrait 73

« Quand Talvi était venue en visite après avoir emménagé, elle s'était toujours hâtée de repartir. Si Aliide avait été une mère différente, est-ce que Talvi serait devenue différente? Peut-être que Talvi ne sifflerait pas dans le téléphone qu'en Finlande on trouvait tout le nécessaire dans les magasins, quand Aliide demandait si sa fille cultivait quelque chose dans le potager. Si Aliide avait été différente, Talvi serait-elle venue l'aider pendant la récolte des pommes, au lieu de lui envoyer seulement des photos brillantes de sa nouvelle cuisine, de son nouveau séjour, de son nouveau mixeur, jamais de photos d'elle? Peut-être que Talvi n'aurait pas commencé à admirer, dès sa jeunesse, la tante de son amie, qui avait une voiture en Suède et qui envoyait à la fille des exemplaires du magazine *Burda*. Peut-être que Talvi n'aurait pas voulu aller ailleurs. Encore que les autres aussi voulaient aller ailleurs, de sorte que ce n'était peut-être pas la faute d'Aliide. Mais pourquoi cette fille qui racontait des histoires pétillantes sur Vladik n'avait-elle pas voulu déménager à l'Ouest? La fille avait seulement voulu aller gagner de l'argent. Peut-être que l'Estonie était seulement pleine de ces gens qui étaient restés à ressasser qu'il aurait fallu partir pour la Finlande ou en Suède du temps de la guerre, et cette rengaine s'était transmise sur le berceau aux générations suivantes. Ou peut-être que Talvi inventait le désir d'un homme étranger, parce que le modèle offert par ses propres parents était quelque chose dont elle ne voudrait jamais pour elle-même. Cette fille-ci voulait devenir docteur et rentrer chez elle, mais lorsque Talvi était sortie de l'adolescence elle avait seulement voulu aller à l'Ouest avec un mari occidental. Cela avait commencé avec des poupées de papier auxquelles on dessinait des vêtements selon les patrons de *Burda*, et continué en frottant un jean Sangar porté tout l'été. Talvi avec sa copine

l'avait frotté avec une brique à n'en plus finir, pour qu'elles aient le même genre de pantalons qui avaient l'air usé qu'à l'Ouest. Le même été, les gars du voisinage avaient joué à des jeux "allons en Finlande", ils avaient construit un radeau, sur lequel ils avaient traversé le fossé et puis ils étaient revenus, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils auraient pu aller faire en Finlande. Martin avait été plus déçu de jour en jour. Aliide, alors, n'avait pas pu partager la déception de Martin, mais maintenant que la restitution des terres était à l'ordre du jour, elle devait reconnaître qu'elle avait le même ressentiment envers Talvi, car celle-ci ne s'était pas intéressée le moins du monde au déroulement du procès des terres, à la paperasse. Si Aliide avait été une mère différente, Talvi aurait-elle été ici pour l'aider à mener les affaires? » (Oksanen, 2008, p.269-271)

Extrait 74

« Le jour où Talvi raconta qu'il y avait un contrôle dentaire à l'école, Aliide était allée dans l'arrière-boutique de Siiri. Celle-ci était en train de laver des saucisses de Semipalatinsk à l'eau salée, une brosse à la main. Dans son dos attendaient, en plus des semipalatinsk, une montagne de saucisses de Tallinn et de Moscou. Tout cela grouillait de vers.

« Pas de panique. C'est pour le comptoir, mais il va bientôt y avoir un arrivage de marchandise fraîche. »

Quand la voiture fut arrivée, Aliide avait aussi accumulé dans son sac un butin considérable, deux ou trois chapelets de saucisses de Pologne, un saucisson de Cracovie et même des francforts. Elle était en train de les présenter à Martin lorsque l'étonnante nouvelle de Talvi interrompit l'inventaire de ses courses.

« Deux grosses caries.

— Qu'est-ce que ça veut dire? » demanda Aliide, effrayée par sa propre voix. C'était un couinement de chien battu. Talvi avait aussitôt froncé les sourcils. Le morceau de francfort était tombé sur la table. Aliide appliqua ses mains contre la toile cirée, elles s'étaient remises à trembler. Elle sentait les entailles de couteau et les miettes de pain à la surface du tissu verni, et la crasse dans les entailles de couteau. Sous l'abat-jour orange du plafond semblait pleuvoir quelque chose, l'ampoule laissait tomber de sa surface des crottes de mouche sur sa nuque. Le flacon de Palderjan était dans le buffet. Arriverait-elle à s'en emparer et à en verser quelques gouttes dans son verre sans que Martin s'en aperçoive?

« Qu'est-ce que ça veut dire... Ça veut dire qu'on va aller chez le camarade Boris! Tu te souviens, Talvi, de tonton Boris? » s'exclama Martin en riant.

Talvi hocha la tête. Aux coins des lèvres de Martin remuait de la graisse. Il en engloutit davantage. Les bouts de gras du saucisson de Cracovie brillaient. Les yeux de Martin s'étaient-ils toujours gonflés de cette façon?

« Et ils en étaient sûrs? Ceux qui t'ont vérifié les dents? Que tu as deux caries? Peut-être qu'il n'y a besoin de rien faire, suggéra Aliide.

— En fait j'ai envie d'aller en ville.

— T'as entendu ça, grimaça Martin.

— Après, papa t'achètera une glace, dit Aliide.

— Quoi? s'étonna Martin. Talvi est assez grande pour prendre le bus toute seule.

— Papa t'achètera aussi de nouveaux jouets », ajouta Aliide.

Talvi sautillait devant Martin et le tirait par la main.

« Ouais! Ouais! Ouais! »

Impossible de penser à quoi que ce soit, à présent. À quoi que ce soit d'autre que de faire accompagner la petite chez le dentiste par Martin. Avec lui, Talvi serait en sécurité. Aliide avait les oreilles qui bourdonnaient. Elle mit les francforts et autres saucisses dans le réfrigérateur et commença à entrechoquer la vaisselle dans le buffet en réussissant en même temps à verser le flacon de Palderjan en cachette dans le verre. De l'eau par-dessus. Et du pain, pour que l'odeur du médicament n'empeste pas son haleine.

« Et tu pourras aller saluer Boris, tant que tu y es. C'est pas super?

— Oui oui, mais les travaux...

— Ouais! Ouais! Ouais!" le cri de Talvi interrompit Martin.

D'accord on trouvera quelque chose. On va faire une super excursion chez le dentiste. »

Talvi avait les mêmes yeux que Linda. Le visage de Martin et les yeux de Linda. » (Oksanen, 2008, p.282-284)

Extrait 75

« Ses mains ne tremblaient pas. Le tremblement continuels auquel elle avait été sujette depuis la nuit à la mairie avait cessé lorsque son corps était devenu suffisamment vieux. Tellement vieux que personne ne se donnerait plus la peine de faire comme à la mairie. Et comme Talvi était ailleurs, elle n'avait plus personne pour qui s'inquiéter. Le poignet d'Aliide eut une secousse. Si, dans le cagibi, maintenant, elle avait encore quelqu'un pour qui se faire du souci. Avec une chair ferme et une peau lisse, et une odeur de petite fille. Et tout aussi farouche. Est-ce qu'elle avait eu l'air comme ça, alors? Est-ce qu'elle avait ramené de la même façon ses bras devant sa poitrine, sursauté pour un rien, son regard avait-il réagi aussi farouchement à chaque son brusque? Son ventre, à nouveau, se tordit d'aversion pour la fille. » (Oksanen, 2008, p.336)

Extrait 76

« Elle se faufila vers la maison, prête à courir à tout moment, et quand elle fut arrivée assez près elle vit entre les bouleaux et les mailles de la clôture, dans la lumière jaune de la fenêtre de la cuisine, Aliide qui coupait du pain. Puis Aliide prit des assiettes dans la cuvette où la vaisselle séchait, et les apporta sur la table, se tourna du côté du buffet, où elle s'affaira, revint à table avec un pot à lait à la main, de l'époque de l'Estonie, comme elle disait. Pacha, assis, bavardait en fourrant quelque chose dans sa bouche — de la compote de pomme, à en juger par la couleur du pot. Lavrenti regardait le plafond et soufflait la fumée en jouant à l'orienter avec sa bouche vers le haut et vers le bas. L'expression d'Aliide, Zara n'arrivait pas à la déchiffrer, elle était tellement ordinaire, comme si c'était sa petite-fille qui venait au village et qu'elle ne faisait là que servir des tartines, dans son rôle de grand-mère. Aliide riait. Et Pacha... il plaisantait avec elle. Puis Pacha demanda encore quelque chose et Aliide alla chercher un panier dans le garde-manger. Il contenait des outils. Non, ça ne pouvait pas être vrai, Pacha se mettait à réparer le frigo!

Zara s'agrippa à un bouleau pour ne pas perdre l'équilibre, et sa tête battait. Aliide avait-elle l'intention de la dénoncer? Était-ce ce qu'il fallait comprendre à cet étrange spectacle? Avait-elle l'intention de vendre Zara? Pacha lui avait-il donné de l'argent? Zara avait-elle le temps d'y réfléchir? Elle devrait partir et malgré cela elle ne pouvait pas. Les criquets stridulaient et la nuit s'approfondissait, les petits animaux couraient dans l'herbe et les lumières s'allumaient dans les fermes lointaines. Dans un coin de l'étable s'entendit un grattamento, le grattamento se déplaça sur sa peau, sa peau dit entendre un grattamento et dans sa tête grinçait mollement le portail cassé. Que faisait Aliide? » (Oksanen, 2008, p.390-391)

Extrait 77

« Après avoir pris un repas à n'en plus finir et réparé le frigo, Pacha se leva et Lavrenti le suivit. Ils avaient l'air de prendre congé d'Aliide. La lumière de la cour s'alluma, la porte s'ouvrit. Tous trois sortirent, Aliide resta debout sur les marches. Les hommes éteignirent leurs cigarettes et Pacha regarda la forêt tandis que Lavrenti marchait vers le banc de la cour. Zara recula.

« Une forêt majestueuse que vous avez là.

— N'est-ce pas. La forêt estonienne. Ma forêt. »
 Un coup de feu.
 Le corps de Pacha s'affaissa au pied des marches.
 Le second coup de feu.
 Lavrenti gisait par terre.
 Aliide les avait atteints tous deux à la tête.
 Zara ferma les yeux et les rouvrit. Aliide fouillait les poches des hommes, prenait les armes, les portefeuilles et un petit rouleau de papier.
 Zara savait que c'était des dollars roulés en liasse.
 Les bottes de Lavrenti brillaient toujours. Des bottes militaires. » (Oksanen, 2008, p.390-392)

Extrait 78

« Elle partirait. Ça lui éviterait au moins d'écouter traîner les pantoufles de sa mère. Les mères des autres avaient été sous les bombardements, quand elles étaient petites, et pourtant elles parlaient, même si grand-mère disait qu'une bombe pouvait rendre un enfant muet de frayeur. Pourquoi fallait-il que ce soit précisément sa mère à elle, qui ait été effrayée à ce point par les bombes? Zara partirait. Elle ramènerait à la grand-mère énormément d'argent, voire un télescope. On verrait ensuite si la mère aurait quelque chose à redire, quand elle rentrerait avec la valise plein de dollars, avec lesquels elle se payerait des études, qu'elle serait médecin en moins de deux et qu'elle leur trouverait un logement individuel. Elle aurait sa propre chambre, où elle pourrait étudier dans le calme, préparer ses examens, et elle porterait une coiffure occidentale, des bas qui font briller les jambes, tous les jours, et la grand-mère pourrait chercher la Grande Ourse avec le télescope. » (Oksanen, 2008, p.68)

Extrait 79

« Zara devait se lever. Elle ne pouvait pas rester couchée, même si elle aurait bien aimé. Les néons de la maison d'en face éclaboussaient la pièce de rouge. Les voitures rugissaient, leur vrombissement entrecoupé de coups de klaxon, il y avait tellement de voitures, et de différentes sortes. Elle fuma une cigarette Prince, dont on faisait la publicité sur de grandes affiches, elle en avait vu par la vitre de la voiture en venant ici. À ce moment-là, elle avait la main attachée à la portière par des menottes. Pacha et Lavrenti avait mis l'autoradio à fond. Elle ne savait pas qu'une voiture pouvait aller si vite. Les doigts de Pacha tambourinaient sur le volant dès qu'il était obligé de s'arrêter. Ses tatouages tressautaient sur le volant. D'après Pacha, Zara n'avait su attirer personne la veille au soir à la station-service, malgré tous les poids lourds et tous les gens qui étaient là. Elle avait passé la moitié de la nuit plantée au bord de l'*Autobahn*, dans la minijupe en cuir rouge fournie par Pacha, et personne n'avait voulu d'elle. Pacha et Lavrenti avaient surveillé de loin et puis tout à coup Pacha était arrivé, il l'avait tirée par les cheveux et, brandissant un bâton de rouge à lèvres, il en avait barbouillé la tronche de Zara. Puis il avait poussé Zara dans la voiture et dit à Lavrenti : "Regarde-moi ce clown." Et Lavrenti avait rigolé : "Bah, elle apprendra. Elles apprennent toutes." Pacha avait enlevé sa chemise et haussé les épaules dans la voiture comme s'il remontait ses épaulettes tatouées. Lavrenti avait rendu les honneurs avec de grands airs. À l'hôtel, Pacha avait ordonné à Zara de se débarbouiller la tronche, et il lui avait enfoncé la tête dans le lavabo plein d'eau, où il l'avait maintenue jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. » (Oksanen, 2008, p.86-87)

Extrait 80

« Elle préférait consoler Katia en bavardant d'autre chose, de n'importe quoi d'autre que de Vladik. La pensée de sa ville natale semblait étrangement déplacée. Comme si Zara n'était pas digne de souvenirs

de sa ville natale. Comme si tous les beaux souvenirs auraient été souillés si elle les avait laissés sortir de sa tête à cet endroit-là, dans cette situation, et encore plus si elle en avait parlé. La photo qu'elle cachait dans ses vêtements, elle la tâta seulement de temps en temps à travers le tissu, pour s'assurer de sa présence. » (Oksanen, 2008, p.110)

Extrait 81

« La grand-mère avait donné la photo à Zara avant le voyage de celle-ci en Allemagne. Au cas où il lui arriverait quelque chose. Il peut toujours arriver toutes sortes de choses aux personnes âgées, et dans ce cas la photo finirait à la poubelle avant même le retour de Zara. Zara avait essayé d'échapper à ce genre de discours, mais la grand-mère n'en avait pas démordu, selon sa mère tout ce qui était vieux n'était que de la saleté vouée à la destruction, si bien qu'elle ne conserverait pas de vieilles photos. Zara avait hoché la tête — elle connaissait sa mère, pour ça —, elle avait accepté la photo et elle en avait pris soin, même quand c'était pratiquement impossible, et elle en prendrait encore soin par la suite, même si tout le reste de ses biens était détruit et que chaque vêtement qui restait sur elle était à Pacha, elle prendrait soin de la photo, même si sur son corps il n'y avait plus rien à elle, même si toutes ses fonctions corporelles étaient dépendantes de Pacha, même si elle ne pouvait aller au W.-C. que selon le bon vouloir de Pacha et qu'elle ne pouvait pas avoir de protection périodique de coton, parce que autrement, d'après Pacha, elle coûterait trop cher. » (Oksanen, 2008, p.122)

Extrait 82

« Sur la photo, deux jeunes filles étaient assises côte à côte et regardaient fixement l'objectif, sans oser lui sourire. Leurs robes qui tombaient sur les hanches étaient un peu bizarres. L'ourlet de l'une des filles était plus haut à droite qu'à gauche. Peut-être qu'il était froncé derrière. L'autre se tenait bien droite, la poitrine haute et la taille svelte. Elle avait mis fièrement l'une de ses jambes par-devant, de telle sorte que son galbe gracieux, enveloppé d'un bas noir, ressorte sur la photo. Sur le haut de la robe, il y avait un insigne, un trèfle à quatre feuilles. On ne le distinguait pas sur la photo, mais Zara savait que c'était l'insigne des Jeunesses rurales, car sa grand-mère le lui avait raconté. » (Oksanen, 2008, p.121)

Extrait 83

« Et l'insigne de pionnière. Elle l'avait emporté de Vladik, tellement elle avait été fière de le recevoir, et il l'avait accompagnée à travers la succession des clients et des nuits. C'était son talisman contre le mal. Une fois Pacha l'avait vu sur elle, le lui avait arraché avec la main, avait rigolé et le lui avait jeté à la figure.

« Bon, O.K., ça tu peux le garder. »

Pacha avait continué de rire.

« Mais d'abord il faut me remercier. »

Et Zara s'était déshabillée et l'avait remercié.

Pacha avait laissé la porte ouverte. De nouvelles filles s'agglutinaient, que Lavrenti repoussa vers la cour. Là-bas attendait un camion. Le troupeau était barbouillé de sanglots. Le vent soufflait fort, y compris dans la cour intérieure, il sifflait le long du corps de Zara, un vent agréable, elle respirait le gaz d'échappement et le vent. La dernière fois qu'elle s'était trouvée dehors, c'était quand elle avait été amenée ici. » (Oksanen, 2008, p.303-304)

Extrait 84

« Tout d'abord, Pacha expliqua à Zara qu'elle avait une dette envers lui. Quand elle l'aurait réglée, elle pourrait partir — mais d'abord, le paiement! Et elle ne pourrait payer qu'en travaillant pour Pacha, et en le faisant efficacement, ce travail qui payait bien.

Zara ne comprit pas de quoi elle était en dette. Néanmoins, elle commença à compter combien elle avait payé pour son prêt, combien il lui restait à rembourser, combien de mois, combien de semaines, de jours, d'heures, combien de matins, combien de nuits, combien de douches, de pipes, de clients. Combien de filles elle verrait. De combien de pays. Combien de fois elle se mettrait du rouge à lèvres et combien de fois Nina lui ferait des points de suture. Combien de maladies elle choperait, combien de bleus. Combien de fois sa tête serait enfoncée dans la cuvette des W.-C. et combien de fois elle pourrait être sûre qu'elle se noierait dans le lavabo, la main de fer de Pacha sur la nuque. La marche du temps peut se mesurer à autre chose qu'aux aiguilles, et son calendrier se renouvelait sans cesse, car de nouvelles pénalités tombaient tous les jours. Elle dansait toujours aussi mal après une semaine d'entraînement.

« Ça fait cent dollars, dit Pacha. Plus cent dollars pour la vidéo.

— Quelle vidéo?

— Et cent dollars pour ta connerie. À moins que tu penses que tu vas mater ces vidéos gratos? Elles ont été amenées pour que t'apprennes à danser. Autrement, elles sont à vendre. Tu piges? »

Et elle pigeait, parce qu'elle ne voulait pas davantage de pénalités, lesquelles de toute façon tomberaient quand même, pour le fait qu'elle apprenait mal, que les clients se plaignaient, qu'elle ne faisait pas les bons gestes. Le décompte du temps recommença à zéro. Combien de jours, combien de matins, combien d'yeux bleus.

Et bien sûr... la nourriture venait avec le travail.

« Mon vieux était à Perm -36. Là-bas non plus on mangeait pas, si on travaillait pas. »

Pacha la félicita et affirma que sa dette était vraiment en train de diminuer significativement. Zara voulait croire au cahier de Pacha, qui avait une couverture plastique bleu foncé qui puait et une marque de qualité de l'Union soviétique. Les chiffres et colonnes à la précision scrupuleuse rendaient les promesses de Pacha « autant plus crédibles qu'il était assez facile de s'y fier, dès lors qu'on le voulait bien. Et le seul moyen d'aller de l'avant était de s'y fier. L'être humain doit avoir confiance pour s'en sortir, et Zara décida de croire que le cahier de Pacha était son passeport pour la liberté. Une fois qu'elle serait libre, elle se procurerait un nouveau passeport, une nouvelle identité, une nouvelle histoire. Un jour, ça se passerait comme ça. Un jour, elle se reconstruirait. » (Oksanen, 2008, p.296-297)

Extrait 85

« Les premières semaines, elle avait regardé des vidéos. On y voyait en boucle Madonna et « Erotica », « Erotica » et Madonna.

Elle était toute seule.

La porte était fermée à clef.

Dans la pièce, il y avait un miroir.

Elle avait essayé de danser devant le miroir, essayé d'imiter les gestes et la voix de Madonna, essayé de toutes ses forces. C'était difficile, même se ses cheveux étaient éclaircis et frisés comme ceux de Madonna. Elle avait du mal à bouger, parce qu'elle avait les muscles endoloris, mais elle avait essayé. Et elle avait essayé de se mettre autour des yeux la même ombre que Madonna. Sa main avait tremblé. Elle avait réessayé. Il lui avait fallu une semaine pour y arriver. Les maquillages allemands étaient bons. Si elle réussissait à se maquiller aussi bien que Madonna, ça ne ferait pas de mal, même si elle n'apprenait pas à danser aussi bien. » (Oksanen, 2008, p.91)

Extrait 86

« Il n'y avait qu'une chose à se rappeler : même si le visage de Zara était sur la bande de Pacha, la vidéo ne racontait pas l'histoire de Zara, mais celle de Natacha, et celle-ci, elle ne la laisserait pas devenir l'histoire de Zara. L'histoire de Zara était ailleurs, sur une bande de Natacha. » (Oksanen, 2008, p.268)

Extrait 87

« En fait, c'était un accident.

Elle avait fait plusieurs bonnes vidéos. Ou assez bien réussies pour que Lavrenti s'en passe une tout seul quand Pacha n'était pas là. Lavrenti avait dit que Zara avait les mêmes yeux que Vérotchka, aussi bleus. Pacha soupçonnait que Lavrenti avait un faible pour Zara et il le taquinait à ce sujet. Lavrenti rougissait. Pacha manquait de mourir de rire.

Plusieurs vidéos étaient même si bonnes que Pacha les apporta à son boss. Le boss s'intéressa à Zara. Il voulut qu'elle vienne le voir.

Le boss portait deux puissantes chevalières et du Kouros. Manifestement, il n'avait pas lavé son organe depuis plusieurs jours, il avait des boulettes blanches sur les poils.

Les talons des chaussures de Zara étaient parcourus de spirales dorées, au-dessus desquelles était nouée une rosette dorée. La pointe fuselée comprimait les orteils. Des papillons argentés scintillaient sur les bas à l'endroit des chevilles.

Le boss mit la vidéo en marche et réclama la même chose qu'à l'écran.

« Tu sais que t'es une salope, toi ?

— Oui.

— Dis-le.

— Je suis une salope et je le reste. J'ai toujours été une salope et j'en serai toujours une.

— Et c'est où son chez-elle, à la salope ?

— Vladivostok.

— C'est là que ça déconne. Le chez-elle de la salope, c'est ici. Le chez elle de la salope, c'est là où y a son maître et les couilles de son maître. La salope n'a pas d'autre chez-elle et n'en aura pas. Jamais. Dis-le.

— Comme je suis une salope, mon chez-moi est ici, où y a mon maître et les couilles de mon maître.

— Bien. Là c'est presque comme il faut. Encore une fois les derniers mots.

— La salope n'aura jamais d'autre chez-elle.

— Pourquoi elle est encore habillée, la salope ? »

Elle entendit un craquement. Cela devait venir de dehors. Ou de dedans. Le boss ne remarqua rien. Un petit craquement, comme une colonne vertébrale de souris qui se brise, ou une arête de poisson séché. Le bruit donnait à peu près la même impression que le grincement cartilagineux d'une oreille de cochon sous la dent. Elle commença à se déshabiller. Sa cuisse tirée par les poils trembla comme de la chair de poule. Le slip allemand glissa par terre, ses jolies dentelles élastiques tombèrent en tas comme un ballon de baudruche dégonflé.

Ce fut facile. Elle n'eut même pas le temps de se poser de questions. Elle n'eut le temps de penser à rien. Tout à coup la ceinture se trouva autour du cou du boss et Zara tira de toutes ses forces.

Ce fut la passe la plus facile de toutes.

Comme elle ne pouvait être sûre que l'homme était mort, elle prit l'oreiller et le lui maintint sur le visage pendant dix minutes. Elle regarda l'heure sur l'horloge dorée qui faisait un tic-tac pesant bien connu à Vladik ils en avaient une pareille, on les fabriquait sans doute à Leningrad. L'homme ne bougea pas une seule fois. Un sacré K.-O. pour une débutante, bien joué, peut-être qu'elle avait des dispositions naturelles. Cette idée la fit rire, pendant dix minutes elle eut le temps de penser à toutes sortes de choses, elle avait appris à lire lentement et n'avait jamais été capable de faire sa gymnastique

matinale en rythme, elle ne se tenait pas aussi droite que la maîtresse l'exigeait, et son salut de pionnière n'était pas aussi énergique que les autres, son uniforme scolaire pendait toujours d'une manière ou d'une autre, alors qu'elle le remontait en permanence. Elle n'avait jamais rien su faire, sauf maintenant. Elle regarda le reflet de son corps dans la vitre obscure, son corps penché sur cet homme corpulent, en train d'appuyer sur le visage de l'homme un oreiller usé par le sommeil. Elle avait tellement dû regarder son propre corps qu'il lui était devenu étranger. Peut-être que ce corps étranger pouvait-il mieux s'adapter à la situation que le sien. C'est peut-être pour ça que ça se passait facilement. Ou peut-être qu'elle était seulement devenue comme l'un d'eux, un de ceux-là comme avait été cet homme.

Elle alla au W.-C. et se lava les mains. Elle renfila à la hâte la robe, le soutien-gorge, la culotte et les bas, s'assura que le soutien-gorge recélait toujours la photo et qu'elle avait toujours les calmants, et elle écouta à la porte. Derrière, les hommes du boss jouaient aux cartes, une vidéo tournait, rien ne laissait penser qu'ils aient remarqué quoi que ce fût. Ils ne tarderaient pas à tout voir et entendre — il y avait des micros et des caméras, chez le boss. Mis ils n'avaient pas le droit de surveiller pendant que le boss recevait des filles.

Elle but encore du champagne dans un verre en cristal tchèque et se rendit compte en regardant les fleurs de cristal — on aurait dit des fleurs de seigle — qu'il y avait eu tellement de verres autour d'elle depuis des jours qu'elle aurait pu à tout moment en voler un et s'entailler le cou. Elle aurait pu partir beaucoup plus tôt, si elle avait réellement voulu. Avait-elle donc elle-même voulu rester, avait-elle vraiment voulu renifler des poppers et se prostituer, Pacha n'avait-il fait que la conduire vers le métier qui lui convenait, avait-elle imaginé vouloir partir, cru que tout était atroce? Avait-elle réellement aimé ça, son cœur était-il un cœur de pute et sa nature une nature de pute? Peut-être qu'elle faisait maintenant une erreur en se rebellant contre son destin de pute, mais il était vain de penser à cela maintenant.

Elle prit quelques paquets de cigarettes et des allumettes, fouilla les poches du boss, mais n'y trouva pas d'argent, et elle n'avait pas le temps de fouiller davantage.

Le logement était situé au dernier étage, elle passa sur le toit par un escalier de secours branlant. » (Oksanen, 2008, p.312-315)

Extrait 88

« Quand Aliide revint dans la cuisine, la fille releva les épaules et la tête, tourna le visage dans sa direction. Ses yeux regardaient de côté. La fille n'accepta pas les vêtements, elle dit qu'elle voulait juste un pantalon.

« Un pantalon? Mais j'ai rien de tel à part un pantalon molletonné, et il a sûrement besoin de nettoyage.

— Ça fait rien.

— Il sert pour les travaux d'extérieur.

— Ça fait rien.

— D'accord! » (...)

« On va la laver et la raccommorder, ta robe.

— Non!

— Pourquoi? Une robe chère. »

La fille arracha le pantalon à Aliide, retira les bas de ses jambes, enfila le Marat, ôta sa robe, se glissa dans la blouse, et avant qu'Aliide ait eu le temps de la retenir elle avait jeté la robe et les bas dans le poêle. La carte tomba sourdement sur le tapis. La fille la ramassa et la jeta au feu avec les habits.

« Zara pas de panique. »

La fille se tenait devant le poêle comme pour s'assurer que les vêtements n'en ressortiraient pas. La blouse était mal boutonnée. » (Oksanen, 2008, p. 40-42)

Extrait 89

« Les sourcils de la fille n'avaient plus de secousses, elle commençait à se gratter le vernis à ongle en se concentrant sur une chose à la fois. » (Oksanen, 2008, p.268)

Extrait 90

« « Vous n'avez sans doute pas de teinture pour les cheveux? »

Aliide secoua la tête.

« Et de l'encre, ou de l'encre de Chine? De l'encre à tampon? »

— Non, y a pas ça.

— Du papier carbone?

— Non.

— Qu'est-ce que je vais faire, alors?

— Tu crois que c'est aussi simple, pour qu'on te reconnaisse pas? »

La fille resta accroupie sans répondre. » (Oksanen, 2008, p.55)

« « Qu'est ce que c'est que ça? Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux? »

Zara s'assit à table et se frotta la tête. Ses cheveux ras picotaient, elle avait froid à la nuque.

À côté du sucrier gisaient les ciseaux. Elle les saisit et se coupa les ongles. Sur la toile cirée tombèrent des rognures, demi-lunes maculées de rouge.

« Mais j'aurais pu trouver un moyen de te les teindre les cheveux. Avec de la rhubarbe, on aurait pu faire une teinture rousse.

— Peu importe.

— Épargne au moins ces ongles, maintenant. J'ai une lime quelque part, là. Occupons-nous de ces ongles comme il faut.

— Non.

— Zara, ton mari ne te trouvera pas ici. Comment ferait-il? Tu pourrais être absolument n'importe où. Alors, prends du café et calme-toi. » (Oksanen, 2008, p.72)

Extrait 91

« Soudain, Zara sursauta. La voiture! La fille d'Aliide allait-elle arriver en voiture?

« Elle vient avec sa voiture. Talvi a promis d'apporter aussi un nouveau téléviseur à la place de ce Rekord, qu'est-ce que tu dis de ça? Bizarre, comme cette technologie peut passer la frontière, de nos jours, comme ça. »

Zara se servit une oreille de cochon. Le couteau tintait dans l'assiette et la fourchette empalait lentement les morceaux d'oreille. Rien à faire, la fourchette cliquetait, les doigts serraient les couverts, Zara devrait relâcher sa prise ou Aliide devinerait que la fille essayait de retenir ses mains de trembler. Elle ne devait pas avoir l'air trop passionné, il fallait à la fois manger l'oreille de cochon et parler, la mastication compensait la voix. Zara demanda où Talvi repartirait ensuite, et si elle irait directement à Tallinn. Même si Zara pouvait aller jusqu'à la ville la plus proche — d'ailleurs c'était quoi? —, elle ne pourrait pas prendre le bus ou le train, sinon son mari l'apprendrait, et la milice aussi. Aliide fit remarquer qu'en Estonie il y avait maintenant la « police », mais Zara poursuivit, Aliide devait la comprendre, il fallait qu'elle atteigne Tallinn en secret. Si quelqu'un la voyait, son voyage s'arrêterait net.

« J'ai juste besoin qu'on me dépose à Tallinn, rien d'autre. »

Le front d'Aliide se plissa. C'était un mauvais signe, mais Zara ne pouvait plus s'arrêter. Sa voix s'était emballée et elle s'empêtrait dans ses mots, sautait par-dessus, revenait les chercher, sans blague,

une voiture! Talvi avait une voiture. Ça pourrait résoudre tous les problèmes. Elle arrivait quand, Talvi?

« Bientôt.

— Bientôt quand?

— Peut-être d'ici deux jours. »

Si Pacha ne se pointait pas avant, Zara pourrait aller à Tallinn grâce à Talvi. Ensuite, elle n'aurait plus qu'à trouver un moyen de continuer après Tallinn, vers la Finlande; dans le port, elle pourrait essayer de se cacher dans un camion, ou quelque part. Comment Pacha s'arrangeait-il pour que les gens passent la frontière? On ouvrait les coffres des voitures, ça elle le savait. Il fallait que ce soit un camion, un camion finlandais, les Finlandais passaient toujours plus facilement à la frontière. Elle ne pourrait en aucun cas se procurer un passeport, à moins d'en voler un à une Finlandaise qui lui ressemble. Trop compliqué, elle ne saurait pas faire tout ça toute seule. D'abord Tallinn. Maintenant il n'y avait plus qu'à mettre Aliide dans son camp. Mais comment, comment réussirait-elle cela, comment tromper les rides du front d'Aliide? Zara devrait se calmer, oublier Talvi et sa voiture pour quelque temps, et ne pas énerver Aliide davantage avec sa fougue. Un brouillard de solutions alternatives s'échappait de la tête de Zara, elle n'arrivait pas à les canaliser, encore moins aurait-elle pu les peser. Ses tempes palpaient. Elle devrait respirer profondément, il fallait être quelqu'un qui inspire confiance. Le genre de fille que les personnes âgées aiment bien. Il fallait essayer d'être gentille, polie, bien élevée et serviable, mais elle avait une tronche de pute et des gestes de pute, même si le fait de s'être coupé les cheveux devait aider, dans une certaine mesure. Putain, elle pourrait pas rester ici. » (Oksanen, 2008, p.74-76)

Extrait 92

« Les feux arrière de la voiture s'éloignèrent. La fille avait été tellement exaltée qu'elle s'était laissé pousser dans le taxi facilement, non sans protester en marmonnant. Aliide lui avait fait remarquer que quelqu'un viendrait sûrement bientôt à la recherche de Pacha et Lavrenti, l'urgence n'avait pas disparu. La fille ferait mieux d'arriver au port avant qu'on commence à s'étonner de la disparition de ces types.

Si la fille s'en sortait, elle raconterait à Ingel que les terres perdues depuis longtemps les attendaient ici. Ingel et Linda obtiendraient la citoyenneté estonienne, voire une pension; après le passeport, les terres. Ingel viendrait, et Aliide ne pourrait plus l'en empêcher. Et pourquoi la fille ne s'en sortirait-elle pas, son passeport avait même été retrouvé dans la poche de Pacha, et avec une liasse de dollars elle pourrait se payer beaucoup plus que le taxi pour Tallinn, même un visa express, pas besoin de chercher des camions dans le port. Les yeux de la fille s'étaient révoltés comme un cheval ombrageux, mais oui elle s'en sortirait. Le chauffeur de taxi avait eu droit à un tel paquet de billets qu'il ne poserait aucune question pendant le trajet.

La fille aussi, en tant que descendante d'Ingel et de Linda, obtiendrait un passeport estonien. Elle ne serait plus jamais obligée de retourner en Russie. Aurait-elle dû dire ça à la fille? Peut-être. Peut-être que la fille s'en rendrait compte toute seule? » (Oksanen, 2008, p.394-395)

Extrait 93

« L'homme ne bougea pas une seule fois. Un sacré K.-O., pour une débutante, bien joué, peut-être qu'elle avait des dispositions naturelles. Cette idée la fit rire, pendant dix minutes elle eut le temps de penser à toutes sortes de choses, elle avait appris à lire lentement et n'avait jamais été capable de faire sa gymnastique matinale en rythme, elle ne se tenait pas aussi droite que la maîtresse l'exigeait, et son salut de pionnière n'était pas aussi énergique que les autres, son uniforme scolaire pendait toujours d'une manière ou d'une autre, alors qu'elle le remontait en permanence. Elle n'avait jamais rien su faire, sauf maintenant. » (Oksanen, 2008, p.314)

Extrait 94

« Encore Ingel, Ingel avait toujours tout obtenu et il en serait toujours ainsi, car Dieu n'en finissait pas de se moquer d'Aliide. Il ne suffisait pas qu'Ingel se rappelle toutes les petites astuces qu'elle tenait de sa mère, qu'elle lave la vaisselle avec l'eau de cuisson des pommes de terre pour la faire briller. Il ne suffisait pas qu'Ingel se souvienne des conseils, contrairement à Aliide, qui laissait les assiettes grasses après les avoir lavées. Non, Ingel savait tout sans même apprendre. Depuis sa première traite, Ingel trayait les vaches de telle sorte que le lait dans le seau moussait par-dessus bord, les pas d'Ingel dans le champ n'avaient pas leur pareil pour faire pousser les céréales. Cela non plus ne suffisait pas. Il fallait encore qu'Ingel obtienne l'homme qu'Aliide avait vu la première. Le seul qu'Aliide avait voulu.

Il aurait été raisonnable qu'Aliide reçoive au moins quelque chose, que sa vie maladroite reçoive au moins l'homme qu'elle voulait, cela aurait été juste, au moins cette fois, car depuis sa naissance elle voyait que le lait tiré par Ingel n'avait même pas besoin d'être filtré, tellement Ingel faisait tout proprement et gagnait haut la main les concours de traite des Jeunesses rurales. Aliide avait constaté que les lois de la terre ne touchaient pas Ingel, que les poils de vache et les cheveux n'atteignaient pas le seau d'Ingel et qu'à son front n'éclosaient pas de boutons. La sueur d'Ingel sentait la violette et les règles ne faisaient pas gonfler sa taille svelte. Les moustiques ne laissaient pas d'enflures sur sa peau claire et les chenilles ne grignotaient pas ses têtes de choux. Ses confitures étaient épargnées par la pourriture et sa choucroute tenait la route. Les fruits de ses mains étaient toujours bénis, l'insigne du club des Jeunesses rurales qui étincelait sur sa poitrine était le plus brillant de tous et son trèfle à quatre feuilles restait sans égratignure, tandis que la petite sœur perdait toujours le sien, ce qui conduisait d'abord la mère à secouer la tête, pour laisser tomber ensuite les hochements de tête, parce que la mère comprenait que ça ne changeait rien qu'elle lui fasse les gros yeux ou non. » (Oksanen, 2008, p.138-139)

Extrait 95

« C'était un bon endroit, sans fenêtre, et c'était là qu'on cacherait Hans; mais dès le lendemain, Hans redoubla d'inquiétude et il se mit à poser des questions sur les opérations des "frères de la forêt". L'inactivité portait atteinte à son honneur, il voulait au moins prendre part aux travaux de la ferme. C'était l'époque des foin; dans les champs, d'autres hommes en cavale étaient là, déguisés avec des jupes. Mais Ingel n'osait pas le permettre à Hans. Personne ne devait savoir que Hans était rentré, et la chose fut expliquée aussi à Linda. » (Oksanen, 2008, p.159-160)

Extrait 96

« Après quelques jours, la voisine Aino, enceinte jusqu'aux dents et tout juste veuve, accourut à travers champ en soutenant son ventre, s'affaissa à côté du râteau d'Ingel et raconta que les fils Berg étaient en chemin vers chez elles, les gars étaient passés devant la maison d'Aino en marchant d'un pas décidé, dans la main du cadet flottait le drapeau bleu-noir-blanc, Ingel et Aliide laissèrent les foin en plan et se précipitèrent à la maison. Les fils Berg attendaient dans la cour en fumant leur *papirossa* et ils saluèrent les femmes.

« Est-ce que Hans a été vu?

— Pourquoi? »

Ingel et Aliide se tenaient côte à côte devant les films Berg et se tordaient les doigts.

« Hans n'a pas reparu à la maison depuis qu'il est parti là où il est parti.

— Mais il ne tardera pas à venir.

— Nous n'en savons rien. »

Les fils Berg leur demandèrent de lui passer le bonjour. Et de lui dire que des troupes étaient en train de se former, et qu'on cherchait les meilleurs éléments. Ingel leur donna du pain et un bidon de lait de trois litres, et elle promit de transmettre le message. Quand les gars eurent disparu derrière le saule pleureur, toutefois, Ingel chuchota que jamais de la vie elle ne pourrait répéter cela à Hans. Il se précipiterait avec eux! Aliide coupa court aux soupirs d'Ingel et dit que les motos des tchékistes n'allaient pas tarder à débarquer, car on pouvait difficilement imaginer d'agissement moins discret que les fils Berg marchant au pas — Ingel en conviendrait sûrement?

Elles ne perdirent pas de temps. Quand l'horloge sonna l'heure suivante. Hans s'était déjà éclipsé à la lisière de la forêt. Lipsi aboya dans la cour, puis on entendit le bruit d'une moto. Les sœurs s'observèrent mutuellement. Hans avait trouvé refuge juste à temps, mais quant à elle, si elles passaient leurs journées à la table de la cuisine pendant la période des foin, ça voudrait bien dire ce que ça voulait dire. À savoir qu'il s'était passé quelque chose et qu'on n'attendait plus maintenant que le fusil sur la nuque. Retour au champ, donc. Dans l'étable via le garde-manger, dans l'écurie via l'étable, et de l'écurie à travers la bruisante plantation de tabac, dans le champ, à l'instant même où le side-car tournait dans la cour en cahotant.

« La casserole est restée sur le fourneau. Ils vont comprendre que quelqu'un était encore à l'intérieur », haleta Ingel.

Elles n'avaient pas verrouillé la porte d'entrée, cela aurait paru suspect. Bientôt les tchékistes verraient l'eau de cuisson des œufs durs de Hans, encore frémissante, entendraient la dilatation de la casserole, et ils comprendraient qu'on avait quitté la cuisine à la hâte. Les femmes restèrent à scruter au milieu du champ, derrière un amas de pierres, ce qui se passait à la maison. Les hommes en manteau de cuir arrêterent leur moto, entrèrent, restèrent là un moment, ressortirent, regardèrent autour d'eux, et s'en allèrent. Ingel s'étonna du départ si rapide des tchékistes, et elle regretta immédiatement d'avoir laissé partir Hans comme ça dans la forêt. Peut-être qu'elles auraient pu venir à bout des tchékistes en discutant. Si elles avaient été là, les hommes se seraient peut-être contentés de faire un saut dans la cuisine et puis ils seraient partis, Hans aurait pu se tenir coi dans la petite pièce. Quelle idiote, cette Ingel. Aliide ne comprenait pas comment Hans avait pu prendre une femme pareille.

« Il fait qu'on organise les affaires.

— Comment?

— Ne pense pas à ça, toi. » »(Oksanen, 2008, p.160-162)

Extrait 97

« Quelqu'un la vit dans le coin rouge et le rapporta à Ingel. Ingel le rapporta à Hans et Hans n'adressa plus la parole à Aliide ne se sentit pas concernée. Que pouvait-il savoir de sa vie, Hans, que savait-il de sa vie à l'extérieur de la ferme, que connaissait-il au fait d'être couchée sur le sol pavé de la cave de la mairie avec l'urine des manteaux de cuir qui coule entre les omoplates? Ou bien si, Aliide se sentit un peu concernée par l'opinion de Hans, peut-être même davantage, mais elle avait besoin de quelqu'un comme Martin, et Martin commençait à faire les yeux doux à la fille studieuse du coin rouge. » (Oksanen, 2008, p.189)

Extrait 98

« Liide ne veut pas me laisser aller dans la forêt. Elle ne veut pas l'admettre, mais je suis le seul à qui elle puisse parler sans être obligée d'entonner les rengaines communistes, et tout le monde à besoin de quelqu'un à qui pouvoir parler franchement. C'est pour ça qu'elle ne veut pas me laisser sortir. » (Oksanen, 2008, p. 256)

« Mais quand Ingel et moi ne serons plus ici, comment Liide se débrouillera avec Martin, si c'est vrai, ce dont je doute. Pour Liide ça pourrait mal tourner et je ne lui souhaite quand même pas. (...) Liide croit tout ce que dit Martin. Soi-disant, Martin est tellement amoureux d'elle qu'il ne lui mentirait jamais. » (Oksanen, 2008, p.387)

Extrait 99

« Même si Aliide décidait de s'échapper, elle ne tarderait pas à se faire arrêter, et on l'embarquerait pour l'interroger. Si Martin l'apprenait, il serait le premier à jeter Aliide dans les mains des tchékistes, cela ne faisait aucun doute, et ces types iraient inventer que Hans était l'amant d'Aliide, et ils voudraient savoir où et quand et comment. Peut-être qu'elle devrait leur montrer, peut-être qu'elle devrait se déshabiller pour leur montrer. Ça les intéresserait, que la femme de Martin ait eu un amant fasciste, et Aliide devrait tout raconter sur son amant fasciste, et comme elle était la femme de Martin, elle devrait comparer ce qu'elle faisait avec son amant fasciste et avec celui qui était un camarade irréprochable. Lequel était le meilleur, lequel le plus fort? Comment ça se fait sucer, un salaud de fasciste? Et ils se tiendraient tous en rond autour d'elle, la bite tendue, prêts à la punir, prêts à la redresser, prêts à extirper de son corps la moindre semence laissée par le fasciste.

Peut-être même que Martin voudrait interroger sa femme en personne... pour montrer à ses amis qu'il n'avait rien à voir avec cette affaire. Il le prouverait en l'interrogeant d'une main ferme et la ferait brûler avec toute la force du mari trompé. Et même si Aliide racontait tout, ils ne la croiraient pas, mais continueraient et continueraient et finiraient par appeler Volli. Qu'est-ce qu'elle avait dit, déjà, la femme de Volli? Que Volli était si bon à son travail, elle était si fière de son mari. Quand des bandits étaient interrogés et qu'on n'arrivait pas à obtenir des aveux, on allait chercher Volli. Les aveux se pointaient avant le lever du soleil. Voilà comme il était efficace, Volli. Voilà comme il était compétent. Il n'y avait pas de meilleur serviteur que Volli dans notre grande patrie. » (Oksanen, 2008, p.355-356)

Extrait 100

« Au milieu des débris apparut un sachet. La vieille blague à tabac de Martin. Dedans, il y avait de vieilles pièces de monnaie en or et des dents en or. Une montre en or, sur laquelle était gravé le nom de Theodor Kruus. La broche d'Ingel, qui avait disparu la nuit dans la cave de la mairie.

Aliide s'assit par terre.

Martin n'y était pas. Pas Martin.

Même si la tête d'Aliide était alors complètement couverte et qu'elle n'avait rien vu, elle se rappelait encore chaque voix de la cave de la mairie, chaque odeur, la façon de marcher de chaque homme. Aucune de toutes celles-là n'appartenait à Martin. Et c'est pourquoi elle avait choisi Martin.

Alors comment Martin avait-il pu avoir la broche d'Ingel?

Le lendemain, Aliide prit le vélo et partit sur la route forestière. À une distance convenable, elle laissa le vélo sur le bas-côté, alla vers le marais et y lança le sac, le lança en une grande courbe. » (Oksanen, 2008, p.116-117)

Extrait 101

« Aliide examina l'homme. Les mains de l'homme tremblaient, il s'était agrippé à la tasse de café des deux mains et dans ces deux mains Aliide vit la peur, non pas dans sa mine devenue grisâtre, non pas dans son visage fripé, seulement dans ses mains. Ou bien peut-être quand même aussi derrière la bouche, à la commissure des lèvres, qu'il essayait tout le temps avec un mouchoir, et qu'il tapotait de ses doigts osseux tremblotants. Aliide eut des frissons. Cet homme était faible, à présent, et il lui inspirait de l'irritation et une envie de lui donner des coups de pied, une bonne raclée, de faire claquer un bâton sur son dos et ses flancs — ou bien non, un sac de sable, pour ne pas laisser de traces. De quoi mettre les tripes en purée, ce serait pour Volli un instrument familier, un véritable ami de longue

date, salut vieille branche! Une vision fugitive passa dans l'esprit d'Aliide : Volli étendu par terre, tremblotant, se protégeant la tête, gémissant et implorant grâce, quel spectacle délicieux, dans le pantalon de Volli se répandrait une tache humide et le sac de sable se soulèverait encore et toujours et martèlerait complètement son corps fragile et répugnant, bleuirait ses yeux mouillés, broierait ses os poreux, mais la cerise sur le gâteau, ce serait cette tâche sur son pantalon, et ses cris, les cris de l'animal qui va mourir. » (Oksanen, 2008, p.110)

BIBLIOGRAPHIE

Agence de presse Novosti. (1975). *Les femmes en U.R.S.S.*, Moscou, Éditions de l'Agence de presse Novosti, 22 p.

Aivazova, S. (2010) « La liberté et l'égalité des femmes dans les pays socialistes d'Europe de l'Est », *Nouvelle encyclopédie politique et historique des femmes*, sous la direction de Christine Fauré, Paris : Les Belles lettres, 2010, pp. 873-905.

Alexievitch, S. (2013). *La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement*, Arles, Acte Sud, 541 p.

Alexievitch, S. (2005). *La guerre n'a pas un visage de femmes*. Paris, J'ai lu, 414 p.

Amacher, K. et Heller, L. (dir.) (2010). *Le retour des héros : La reconstitution des mythologies nationales à l'heure du postcommunisme*, Louvain-la-Neuve, Publication de l'institut européen de l'université de Genève, 276 pages.

Anderson, B. (2002). *L'imaginaire national : réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, Découverte, 224 p.

Angenot, M. (1989). *1889 un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1167 p.

Annus, E. (2012). « The Problem of Soviet Colonialism in the Baltics », *Journal of Baltic Studies*, vol 43, n° 1, p. 21-45.

Applebaum, A. (2014). *Rideau de fer : l'Europe de l'Est écrasée, 1944-1956*, Paris, Bernard Grasset, 600 p.

Bakhtine, M. (1975). *Esthétique et théorie du roman*. Paris, Gallimard, 488 p.

Belleau, M-C. (2001). « Les rapports d'inégalité de la pratique des promesses par correspondance », *Recherches féministes*, vol. 14, n° 2, p. 27-52.

Beevor, A. (2004). *La chute de Berlin*, Paris, Édition de Fallois, 633 p.

Blum, A. et Regamey, A. (2014). « Le héros et la martyre ou le viol effacé (Lituanie 1944-2000) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 39 : Les lois genrées de la guerre, p. 105-128.

Breuillard, S. (2008). « Les représentations nationales du passé : Le XX^e siècle et la “guerre des mémoires” », *Esprit*, vol. 10, p. 31-41.

Brubaker, R. (2001) « Au-delà de l’“identité” », *Actes de recherche en sciences sociales*, vol. 4, n° 139, p. 66-85.

Bucur, M., Dojcinovic, B., Dudekova, G., Kis, O., Pantelic, I., Tekeli, S., Vodopivec, N. et Zagar, S. (2012) « Clio on the Margins : Women’s and Gender History in Central, Eastern and Southeastern Europe (Part One) », *Aspasia*, vol. 6, p. 125-185.

Burds, J. (2009)., « Sexual Violence in Europe in World War II, 1939-1945 », *Politics & Society*, vol. 37, n° 1, p. 35-73.

Butler, J. (2010). « Performative agency », *Journal of Cultural Economy*, vol. 3, n° 2, p. 147-161.

Butler, J. (1990). *Gender trouble : feminism and the subversion of identity*, New-York, Routledge, 172 p.

Card, C. (1996). « Rape as a Weapon of War », *Hypatia*, vol. 11, n° 4, p. 5-17.

Châteauvert-Gagnon, B. (2013). « Dans la vallée d’Elah : masculinités, narrations et guerre en Irak », *Politique et Sociétés*, vol. 32, n° 3, p. 59-80.

Cîrtocea, I. (2011). « Genre, féminisme et promotion démocratique postcommuniste », *Multitudes*, vol. 4, n° 47, p. 54-59.

Cîrtocea, I. (2008). « “Between the past and the west” : le dilemme du féminisme en Europe de l’Est postcommuniste », *Sociétés contemporaines*, vol. 3, n° 71, p. 7-27.

Colin, A. (2003) « Prostitution, crime organisé et marchandisation », *Revue Tiers Monde*, vol 4, n° 176, p. 735-769.

Corrin, C. (2003). « Le trafic des femmes dans l’Europe du Sud-Est : Particularités locales, généralités internationales », *Travail, genre et sociétés*, vol. 2, n° 10, p. 83-106.

- Corrin, C. (éd.) (1992). *Superwomen and the double burden : women's experience of change in central and eastern Europe and the former Soviet Union*, Toronto, Second Story Press, 297 p.
- Darley, M. (2006). « Le statut de la victime dans la lutte contre la traite des femmes », *Critique internationale*, n° 30, p. 103-122.
- Denis, J. (2012). « Violence en URSS : chantiers historiographiques et enjeux mémoriels ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 19, p. 141-153.
- Devreux, A-M. (1997). « Des appelés, des armes et des femmes : l'apprentissage de la domination masculine à l'armée », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 18, n° 3-4 : Violence contre les femmes : les stratégies des hommes, p. 49-78.
- Di Stasi, L. (2016). « Sofi Oksanen : "Quand une nation écrit, elle existe" », *Cafébabel*, <<http://www.cafebabel.fr/culture/article/sofi-oksanen-quand-une-nation-ecrit-elle-existe.html>>, consulté le 29 avril 2018.
- Droit, E. (2007). « Le Goulag contre la Shoah : Mémoires officielles et cultures mémorielles dans l'Europe élargie. » *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. n° 94, p. 101-120.
- Duchet, C. et S. Vachon (dir.) (1998). *La recherche littéraire objets et méthodes*, Vicennes, Presses universitaires de Vicennes, 597 p.
- Duchet, C. (dir.). (1977). *Sociocritique*. Paris, Nathan, 266 p.
- Dumont, M. (2001). *Découvrir la mémoire des femmes*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 159 p.
- Epp, M. (1997). « Soviet and East European Mennonite Refugees and Rape in the Second World War », *Journal of Women's History*, vol. 9, n° 1, p. 58-87.
- Eriksson Bazz, M. et Stern, M. (2009). « Why Soldiers Rape? Masculinity, Violence and Sexuality in the Armed Forces in the Congo (DRC) », *International Studies Quarterly*, vol. 53, n° 2, p. 495-518.
- Erll, A. (2011). « Traumatic past, literary afterlives, and transcultural memory: new directions of literary and media memory studies », *Journal of Aesthetics & Culture*, vol. 3, n° 1, p. 71-86.
- Erll, A. et Nünning, A. (dir.). (2010). *A Companion to Cultural Memory Studies*, Berlin, De Gruyter, 441 p.

- Evans, Janet. (1981). « The Communist Party of the Soviet Union and the Women's Question: The Case of the 1936 Decree "In Defense of Mother and Child" », *Journal of Contemporary History*, vol. 16, n° 4, p. 757-775.
- Fahmy-Eid, N. (1997). « L'histoire des femmes. Construction et déconstruction d'une mémoire sociale » *Sociologie et société*, vol. 29, n° 2, p. 21-31.
- Forest, M. (2006). « L'enjeu de l'égalité hommes-femmes au prisme de l'élargissement à l'Est de l'UE », *Politique européenne*, vol. 3, n° 20, p. 101-119.
- Furman, N. (1978). « The Study of Women and Language : Comment on Vol. 3, No. 3 », *Signs*, vol. 4, n° 1, p. 182-185
- Gauthier Vela, V. (2015). *Quand l'Armée Rouge agresse ses alliées : rapport sociaux de sexe, masculinités et intérêt national en contexte de conflit armé* (Mémoire de maîtrise non publié). Université du Québec à Montréal.
- Gertjeanssen, W. J. (2004). *Victims, Heroes, Survivors : Sexual Violence on The Eastern Front During World War II* (Thèse de doctorat). University of Minnesota.
- Guenivet, K. (2001). *Violences sexuelles : La nouvelle arme de guerre*, Paris, Éditions Michalon, 206 p.
- Hanson, S. L. et Wells-Dang, G. (2006). « Gender and Attitudes about Opportunity in Eastern and Western Europe », *European Sociological Review*, vol. 22, n° 1, p. 17-33.
- Harding, Luke. « Sofi Oksanen: "We know about British colonialism. Russian colonialism is not well known" », *The Guardian*, <<http://www.theguardian.com/books/2015/apr/18/sofi-oksanen-interview-russia-finland-estonia-putin>>, consulté le 29 avril 2018.
- Heilbrun, C. (1979). *Reinventing womanhood*, New-York, W. W. Norton, 256 p.
- Herzog, D. (2011). *Sexuality in Europe : A Twentieth-Century History*, Cambridge, Cambridge University Press, 240 p.
- Herzog, D. (2007). *Sex after Fascism : Memory and Morality in Twentieth-Century Germany*, Princeton, Princeton University Press, 368 p.
- Herzog, D. (2005). « Sexuality, Memory, Morality », *History & Memory*, vol. 17, n° 1-2, p. 238-266.

- Herzog, D. (1998). « Pleasure, Sex, and Politics Belong Together. Post-Holocaust Memory and the Sexual Revolution in West Germany », *Intimacy*, vol. 24, n° 2, p. 393-444.
- Herzog, D. (2002). « Hubris and Hypocrisy, Incitement and Disavowal: Sexuality in German Fascism », *Special Issue: Sexuality and German Fascism*, vol. 11, n° 1-2, p. 3-21.
- Hillers, M. (1954). *Une femme à Berlin. Journal 20 avril - 22 juin 1945*. Paris : Gallimard, 394 p.
- hooks, b. (1999). *Remembered Rapture : The Writer at Work*, New-York, Henry Holt and Co., 256 p.
- hooks, b. (1981). *Ain't I a Woman : Black Women and Feminism*, New-York, Routledge, 205 p.
- Hotte, L. et Cardinal, L. (dir.). (2002). *La parole mémorielle des femmes*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 200 p.
- Isaacs, T. (2002). « Feminism and Agency », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 32, n° 1, p. 129-154.
- Jaggi, M. (2010). « Purge by Sofi Oksanen », *The Guardian*, <<http://www.theguardian.com/books/2010/aug/21/purge-sofi-oksanen>>, consulté le 29 avril 2018.
- Kis, O. (2015a). « National Femininity Used and Control : Women's Participation in the Nationalist Underground in Western Ukraine During the 1940s-1950s », *East/West : Journal of Ukrainian Studies*, vol. 2, n° 2, p. 53-82.
- Kis, O. (2015b). « Remaining Humain : Ukrainian Women's Experiences of Constructing "Normal Life" in the Gulag », dans M.P Flaherty, T. G. Matyok, S. Byrn et H. Tusso (dir.), *Gender and Peacebuilding : All Hands Required*, Manhattan, Lexington Books, 446 p.
- Kis, O. (2013a). « Defying Death: Women's Experience of the Holodomor, 1932-1933 », *Aspasia*, vol. 7, p. 42-67.
- Kis, O. (2013b). « Feminism in Contemporary Ukraine : From "Allergy" to Last Hope », *Kultura Enter*, n° 3.

- Kis, O. (2011). « Biography as Political Geography: Patriotism in Ukrainian Women's Life Stories », dans M.J. Rubchak (dir.), *Mapping Difference : The Many Face of Women in Ukraine*, London, Berhahn Books, p. 89-108.
- Kis, O. (2005). « Choosing Without Choice : Dominant Models of Femininity in Contemporary Ukraine », dans M. Hurd, H. Carlback et S. Rastback, *Gender Transitions in Russia and Eastern Europe*, Stockholm, Godolin Publishers, p. 105-136.
- Kis, O. (2004). « L'Approche du "genre" dans les recherches historiques et ethnographiques », *Ethnologie française*, vol. 34, n° 2, p. 291-302.
- Kolodny, A. (1980). « Dancing through the Minefields: Some Observations on the Theory, Practice and Politics of the Feminist Literary Criticism », *Feminist Studies*, vol. 6, n° 1, p. 1-25.
- Kolodny, A. (1976). « The Feminist as Literary Critic », *Critical Inquiry*, vol. 2, n° 4, p. 821-832.
- Koresaar, E. (2016). « Life story as cultural memory: making and mediating Baltic socialism since 1989 », *Journal of Baltic Studies*, vol. 47, n° 4, p. 431-449.
- Kirby, P. (2012). « How is Rape a Weapon of War? : Feminist International Relations, Modes of Critical Explanation and the Study of Wartime Sexual Violence », *European Journal of International Relations*, vol. 19, n° 4, p. 798-821.
- LaCapra, D. (2009). *History and its Limits: Human, Animal, Violence*, Ithaca, Cornelle University Press, 230 p.
- LaCapra, D. (2001). *Writing History, Writing Trauma : Parallax : Re-Visions of Culture and Society*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 226 p.
- LaCapra, D. (1999). « Trauma, Absence, Loss », *Critical Inquiry*, vol. 25, n° 4, p. 696-727.
- Lambroschini, S. (2014) « Les femmes en Ukraine : Entre piège à Barbie-girl et émancipation : entretien avec Oksana Kis », dans S. Lambroschini, *Les Ukrainiens*, Boulogne-Billancourt, HD Ateliers Henry Dougier, p. 122-143.
- Le Bonhomme, F. (2015). « Viols en temps de guerre, psychiatrie et temporalités enchevêtrées. Expériences de femmes violées par les soldats de l'Armée Rouge entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et le début de la période de paix (République démocratique allemande, 1958-1968) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 257, p. 53-74.

Lee Koo, K. (2002). « Confronting a Disciplinary Blindness : Women, War and Rape in the International Politics of Security », *Australian Journal of Political Science*, vol. 37, n° 3, p. 525-536.

Loroux, N. (1998). « Notes sur un impossible sujet de l'histoire », *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38 : Le genre de l'histoire, p. 112-124.

Lord, M. G. (2004). *Forever Barbie: the unauthorized biography of a real doll*, Fredericton, Goose Lane Editions, 325 p.

Macé, E. (2014). « Paradigme du pouvoir vs paradigme de la domination », dans Oulchen Hervé (dir.), *Les usages de Michel Foucault*, Paris, PUF, p. 193-206.

Malarek, V. (2003). *The Natashas: the new global sex trade*, Toronto, Viking Canada, 320 p.

Márai, S. (2007). *Libération*, Paris, Le livre de Poche, 186 p.

Marcovich, M. (2006). « La traite des femme dans le monde », dans C. Ockrent (dir.), *Le livre noir de la condition des femmes*, Paris, Édition XO, p. 545-595.

Mark, J. (2005). « Remembering Rape: Divided Social Memory and the Red Army in Hungary 1944-1945 », *Past & Present*, n° 188, p. 133-161.

Marten, Peter. (2009). « What Westerners weren't supposed to see », *This is Finland*, <<http://finland.fi/arts-culture/what-westerners-werent-supposed-to-see/>>, consulté le 29 avril 2016.

Martin, B. (2012). « Le Holodomor dans les relations russo-ukrainienne (2005-2010) Guerre des mémoires guerre des identités », *Relations internationales*, n° 150, p. 103-116.

Mehl, S. (2017). « Augusta of Brunswick-Wolfenbüttel, 1st wife of King Friedrich I of Württemberg », *Unofficial Royalty*, < <http://www.unofficialroyalty.com/augusta-of-brunswick-wolfenbuttel-1st-wife-of-king-friedrich-i-of-wurttemberg/>>, consulté le 29 avril 2018.

Merridale, C. (2012). *Les guerriers du froid : vie et mort des soldats de l'Armée rouge, 1939-1945*. Paris, Fayard, 512 p.

Mertelsmann, O. et Rahi-Tamm, A. (2009). « Soviet mass violence in Estonia revisited », *Journal of Genocide Research*, vol. 11, n° 2-3, p. 307-322.

Mertelsmann, O. et Rahi-Tamm, A. (2008). « Cleansing and compromise : The Estonian SSR in 1944-1945 », *Cahiers du monde russe*, vol. 49, n° 2, p. 319-340.

Moine, N. (2008) « Expérience de guerre, hiérarchie des victimes et justice sociale à la soviétique », *Cahier du monde russe*, vol. 49, n° 2, p. 383-418.

Morris, M. (1996). « By Force of Arms: Rape, War and Military Culture », *Duke Law Journal*, vol.45, n° 4, p. 651-781.

Nahoum-Grappe, V. (2006). « Les viols, une arme de guerre », dans C. Ockrent (dir.), *Le livre noir de la condition des femmes*, Paris, Édition XO, p.63-84

Nagel, J. (1998). « Masculinity and nationalism: gender and sexuality in the making of nations », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 21, n° 2, p. 242-269.

Nakachi, M. (2011). « A postwar sexual liberation? The gendered experience of the Soviet Union's Great Patriotic War », *Cahiers du monde russe*, vol. 52, p. 423-440.

Noiville, Florence. « “Purge” : les archives vivantes de Sofi Oksanen », *Le Monde*, <http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/09/09/purge-de-sofi-oksanen_1408779_3260.html>, consulté le 29 avril 2018.

Nora, P. (2011). *Présent, nation, mémoire*. Paris : Gallimard, 420 p..

Nordstrom, C. (2005). « (Gendered) War », *Studies in Conflict & Terrorism*, vol. 28, n° 5, p. 399-411.

Oksanen, S. (2015a). « A Lion in a Cage : On the Finlandisation of Europe », *Eurozine*, <<http://www.eurozine.com/articles/2015-06-19-oksanen-en.html>>, consulté le 29 avril 2018.

Oksanen, S. (2015b). « Sofi Oksanen in Toronto : How History is Falsified - Deportations in the Politics of Russia and the Soviet Union », *UpNorth*, <<http://upnorth.eu/sofi-oksanen-in-toronto-how-history-is-falsified-deportations-in-the-politics-of-russia-and-the-soviet-union/>>, consulté le 29 avril 2018.

Oksanen, S. (2014). « No More Betrayal », *House of Anansi Press*, <<https://houseofanansipress.wordpress.com/2014/03/31/no-more-betrayal-guest-post-by-sofi-oksanen/>>, consulté le 29 avril 2018.

Oksanen, S. (2012 (2013)). *Quand les colombes disparurent*. Paris, Stock, 400 p. (trad : Sébastien Cagnoli)

Oksanen, S. (2008 (2012)). *Purge*. Paris, Le livre de Poche, 430 p. (trad : Sébastien Cagnoli)

Oksanen, S. (2005 (2015)). *Baby Jane*. Paris, Le livre de Poche, 236 p. (trad : Sébastien Cagnoli)

Oksanen, S. (2003 (2013)). *Les vaches de Staline*. Paris, Le livre de Poche, 547 p. (trad : Sébastien Cagnoli)

Parktal, A. (2012). « Lost Chances and Prosperous Present? The Traumatic Past and Estonian Life Today », *Journal of Loss and Trauma*, vol. 17, n° 4, p. 350-357.

Pettai, E-C. (2016). « Debating Baltic memory regimes », *Journal of Baltic Studies*, vol. 47, n° 165-178.

Petö, A. (2008). « Gendered Memory of Military Violence in Eastern Europe in the 20th Century », dans S. Paletschek et S. Schraut (dir.), *In The Gender of Memory: Cultures of Remembrance in Nineteenth and Twentieth Century Europe*, Chicago, The University of Chicago Press, p. 237-250.

Petö, Andrea & Szapor, Judith. (2007). « The State of Women's and Gender History in Eastern Europe : The Case of Hungary », *Journal of Women's History*, vol. 19, n° 1, p. 160-166.

Pető, A. (2003). « Memory and the Narrative of Rape in Budapest and Vienna in 1945 », dans R. Bessel et D. Schumann (dir.), *Life after Death: Approaches to a Cultural and Social History of Europe During the 1940s and 1950s*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 129-148.

Planté, C. (1988a). « Écrire des vies de femmes », *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38 : Le genre de l'histoire, p. 57-75.

Planté, C. (1988b). « Femmes exceptionnelles : Des exceptions pour quelle règle », *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38 : Le genre de l'histoire, p. 90-111.

Poeschl, G. (2003). « Inégalités sexuelles dans la mémoire collective et représentations des différences entre les sexes », *Connexions*, vol. 2, n° 80, p. 105-124.

Poldsaar, R. (2007). « In Search of Estonian Women's History », *Aspasia*, vol. 12, n° 1, p. 247-254.

Pomian, K. (1989). « Histoire et Fiction », *Le Débat*, vol. 2, n° 54, p. 114-137.

Popovic, P. (2011). « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Anthropologies de la littérature*, vol. 151-152, p. 7-38.

Puechguirbal, N. « Les violences des forces d'interposition de l'ONU », dans C. Ockrent (dir.), *Le livre noir de la condition des femmes*, Paris, Édition XO, p. 597-609.

Rahi-Tamm, A. (2005). « Human Losses », dans Salo, V. et al. (dir.), *The White Book : Losses inflicted on the estonian nation by occupation regimes 1940-1991*. Estonie, Estonian state commission on examination of the policies of repression, p. 25-46.

Ricoeur, P. (2001) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 736 p.

Ricoeur, P. (1985). *Temps et récit : 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 324 p.

Ricoeur, P. (1984) *Temps et récit : 2. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 298 p.

Ricoeur, P. (1983). *Temps et récit : 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 404 p.

Riot-Sarcey, M. (1988). « Les sources du pouvoir : L'évènement en question » *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38 : Le genre de l'histoire, p. 25-39.

Ricci, S. (2014). *Avant de tuer les femmes, vous devez les violer! Rwanda : Rapports de sexe et génocide des Tutsi*, Paris, Éditions Syllepse, 239 p.

Roberts, M. L. (2013). *What Soldiers Do*, Chicago, University of Chicago Press, 368 p.

Robin, R. (2003). *La mémoire saturée*. Paris, Stock, 524 p.

Robin, R. (2001). *Berlin Chantiers : essai sur les passés fragiles*, Paris, Stock, 446 p.

Robin, R. (1989). *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Le Préambule, 196 p.

Rodriguez Garcia, M. (2012). « La Société des Nations face à la traite des femmes et au travail sexuel à l'échelle mondiale », *Le Mouvement Social*, vol. 4, n° 241, p. 109-129.

Roginski, A. (2009). « Mémoire du stalinisme », *Le Débat*, vol. 2, n° 155, p. 119-130

- Rounding, V. (2007). *Catherine the Great : Love, Sex, and Power*, New-York, St. Martin's Griffin, 566 p.
- Rouquet, F., Virgilie, F. et Voldman, D. (dir.). (2007). *Amours, guerres et sexualité, 1914-1945*. Paris, Gallimard : Musée de l'armée, 175 p.
- Saint-Martin, L. (1997). *Contre-voix : essais de critique au féminin*, Québec, Nuit-Blanche, 294 p.
- Salo, V. et al. (dir.). (2005). *The White Book: Losses inflicted on the estonian nation by occupation regimes 1940-1991*. Estonie, Estonian state commission on examination of the policies of repression, 175 p.
- Sarv, N. et Varju. P. (2005). « Survey of occupation regimes », dans Salo, V. et al. (dir.), *The White Book: Losses inflicted on the estonian nation by occupation regimes 1940-1991*. Estonie, Estonian state commission on examination of the policies of repression, p. 9-24
- Scarry, E. (1985). *The Body in Pain : The making and unmaking of the world*, New-York, Oxford University Press, 385 p.
- Scott, J. et Varikas, É. (1988). « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38 : Le genre de l'histoire, p. 125-153.
- Seifert, R. (1996). « The Second Front: The Logic of Sexual Violence in Wars », *Women's Studies International Forum*, vol. 19, n° 1-2, p. 35-43.
- Showalter, E. (1981). « Feminist Criticism in the Wilderness », *Critical Inquiry*, Vol. 8, n° 2, p. 179-205.
- Siddharth, K. (2017). *Sex Trafficking : Inside the Business of Modern Slavery*, New-York, Columbia University Press, 298 p.
- Sivakumaran, S. (2007). « Sexual Violence Against Men in Armed Conflict », *The European Journal of International Law*, vol. 18, n° 2, p. 253-276.
- Skjelsbaek, I. (2001). « Sexual Violence in Times of War: A New Challenge for Peace Operations? », *International Peacekeeping*, vol. 8, n° 2, p. 69-84.
- Teo, H-M. (1996). « The Continuum of Sexual Violence in Occupied Germany, 1945-1949 », *Women's History Review*, vol. 5, n° 2, p. 191-218.
- Traverso, E. (2012). *L'histoire comme champs de bataille*. Paris, La Découverte, 304 p.

Traverso, E. (2005). *Le passé, mode d'emploi : histoire, mémoire, politique*. Paris, La Fabrique, 136 p.

Tocheva, D. (2007). « Enfances dans le kollektiv en Estonie et en ex-URSS », *Ethnologie française*, vol 37, n° 3, p. 449-455.

Todorov, T. (2007). *La littérature en péril*. Paris, Flammarion, 94 p.

Todorov, T. (2000). *Mémoire du mal, tentation du bien : Enquête sur le siècle*, Paris, Livre de Poche, 352 p.

Todorov, T. (1995). *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 64 p.

Varikas, E. (1988). « L'approche biographique dans l'histoire des femmes », *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38 : Le genre de l'histoire, p. 41-56.

Weiss-Wendt, A. (2008). « Why the Holocaust Does Not Matter to Estonians », *Journal of Baltic Studies*, vol. 39, n° 4, p. 475-497.

Wieviorka, A. (2007). « Tyrannie de la mémoire ou malaise dans l'histoire », dans M. Wieviorka (dir.), *Les sciences sociales en mutation*, Auxerre, Édition Sciences Humaines, p. 513-518.

Wieviorka, A. (1998). *L'ère du témoin*. Paris, Pluriel, 185 p.

Wolf, C. (1995). *The Author's Dimension: Selected Essays*, Chicago, University of Chicago Press, 335 p.

Yotova, R. (2007). *Écrire le viol*, Paris, Non Lieu, 163 p.

Young, I. M. (2003). « The Logic of Masculinist Protection : Reflections on the Current Security State », *Signs*, vol. 29, n° 1, p. 1-25.

Zima, P.V. (2009). « La sociologie du texte comme théorie de la littérature et métathéorie scientifique », *Texte, revue de critique et de théorie littéraire*, n° 45/46, p. 27-46.

Zima, P. V. (1985). *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 276 p.

Zima, P. V. (1978). *Pour une sociologie du texte littéraire*, Paris, L'Harmattan, 372 p.

Zinoviev, A. (1983). *Homo Sovieticus*, Paris, Julliard, 238 p.